COLLECTION DE CULTURE HUMAINE

LA MÉMOIRE

PAR

C. LEGAJEAN





ÉDOUARD
AUBANEL
ÉDITEUR

LA MÉMOIRE

DU MÊME AUTEUR

(chez le même Éditeur)

La Timidité vaincue.

La Volonté.

L'Obsession.

Pour Devenir un Homme d'action.

Méthode pour Combattre les Mauvaises Habitudes.

C. LEGAJEAN

LA MÉMOIRE



ÉDOUARD AUBANEL, ÉDITEUR


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

CHAPITRE PREMIER

La mémoire

EST-IL une chose plus merveilleuse que cette faculté mystérieuse, semblant agir, pour chacun de nous, tantôt comme un fichier ou un dictionnaire qui se feuillette de lui-même, tantôt comme un phonographe, tantôt comme une bande de cinéma, cette faculté qui vous apporte le rappel de faits, parfois très lointains, qui vous fournit les airs que vous avez entendus par hasard ou vous remet dans l'oreille le son d'une voix aimée, qui fait défiler devant vos yeux les paysages de votre enfance ou telles scènes depuis longtemps révolues ?

Cette faculté, qui s'appelle *mémoire* et dont vous prononcez souvent le nom, a certainement éveillé la curiosité de beaucoup d'entre vous, et nombreux sont ceux qui se sont demandé d'où elle venait, comment s'opère son action

d'enregistrement, comment il se fait qu'à point nommé se produise son acte d'évocation ou de reproduction, comment, enfin, il peut arriver qu'elle vous fasse défaut momentanément ou définitivement, ou qu'elle vous trahisse en déformant et en reproduisant faussement les faits ou les dires.

En vérité, les psychologues — médecins, psychiâtres ou philosophes — se disputent depuis bien longtemps autour d'elle.

C'est que tout est mystère à son point de départ et que ces messieurs n'arrivent à se mettre d'accord non seulement sur son origine, mais encore et pour commencer sur sa définition, ainsi que, pourrait-on dire, sur la chose que désigne le mot.

Les plus exigeants, les plus entiers, dirons-nous, sont parmi ceux qui, la considérant comme un fait biologique, lui accordent un champ d'action, un royaume aux limites presque indéfinies.

De ceux-là, il en est qui étendent son domaine, non seulement à tout le règne animal, mais encore à la matière inanimée. Pour eux, la trace que la truelle du maçon a laissée dans le plâtre qui sèche, l'empreinte de votre cachet sur la cire qui, durcissant, la gardera, la forme acquise par la pierre sous le ciseau du sculpteur, sont autant de faits de mémoire de la matière.

Mais ils ne voient pas que, croyant constater, ainsi, la grandeur de cette faculté, ils tendent tout au contraire à en affaiblir la puissance. Car si la mémoire n'a pas toute cette étendue en surface, son étendue en profondeur est infiniment plus grande, et sa puissance, la variété de son action formidablement plus grandes que n'est le fait de laisser une trace sur la pierre.

La mémoire, en effet, ne se borne pas à enregistrer : elle reproduit le passé et, aussi, elle permet de reconnaître.

Et, dans l'accomplissement de ces fonctions, elle semble se plaire à ajouter à son mystère originel par des manifestations imprévues qui prennent un aspect inexplicable, à première vue, qui relèvent d'une sorte de fantaisie. Qui peut prévoir ce que retiendra la mémoire d'un homme normal ou ce qu'elle rejettera, les choses intéressantes qu'elle n'évoquera jamais devant lui et les choses insignifiantes qu'elle déploiera sans cesse devant ses yeux ?

M. Léon-Paul Fargue a, un jour, dans le *Figaro*, fourni, sans le vouloir, je pense, un exemple très clair de ces fantaisies mnésiques. Voici ce qu'il écrivait :

« Il me souvient d'une rue, dans le décor de ma jeunesse. Il pleuvait doucement... Il semblait que tout fût prêt à vous quitter, à s'effacer dans une nuée d'eau et de tristesse... Or, la voix de tout cela se mit à se plaindre,

soudain. Cela venait probablement de cette fenêtre éclairée, là-haut... Avec une sorte de douceur pesante... deux mains tiraient d'un piano mort le long boyau d'une rengaine...

« ...Il y a bien longtemps de cela. Et pourtant, il m'arrive souvent, quand je fais un certain geste, à une certaine heure, de provoquer le déclic inévitable qui rouvre à mes yeux cette rue de cafard, et que remonte en moi la vapeur de cette chanson...

« ...Je dispose, certes, de tout un monde de souvenirs musicaux, mais c'est peut-être le plus lancinant et le plus fidèle que je vous raconte. »

C'est le type même du souvenir insignifiant et tout-puissant que parfois la mémoire se plaît à jeter devant nous. Un décor — la rue — qui ne vous a mené à rien que de coutumier et d'attendu, une heure à laquelle il ne s'est rien passé qui ait une signification ou une conséquence immédiate ou future, un air quelconque pour l'homme qui aime la musique et la connaît bien, et c'est dans l'ensemble des souvenirs un souvenir vivace, et parmi les souvenirs musicaux le plus profond. Pourquoi ?

Tel est l'un des problèmes que pose la mémoire, tel est l'un des aspects de son mystère.

Cette multiplicité de formes dans l'action est, précisément, l'une des raisons qui ont le plus

excité l'émulation des savants et des chercheurs, et qui a amené le heurt des théories et la mêlée des controverses.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur les différentes thèses qui s'affrontent, ce qui nous permettra d'éliminer les excessives et, par cette voie d'élimination, d'arriver à serrer la vérité au plus près possible.

Les différentes thèses

Les psychologues contemporains n'ont pas la prétention d'avoir découvert l'essence même de la mémoire. Le grand savant qu'était Théodule Ribot a même écrit :

« Il est impossible de dire en quoi consiste cette « modification » (*L'effet de la mémoire considérée comme une « modification » psychique*).

« Ni le microscope, ni les réactifs, ni l'histologie, ni l'histochimie ne peuvent nous l'apprendre. Mais les faits et le raisonnement nous prouvent qu'elle a lieu. »

Mais ce que tous, philosophes ou médecins, cherchent à déterminer, c'est son caractère et son origine, son action.

On peut admettre qu'à l'heure présente les théories sur la mémoire se resserrent de plus

en plus, ou plus exactement que le nombre des théories divergentes est de moins en moins grand — encore que celles qui subsistent soient tout aussi divergentes que jamais.

En somme, on doit considérer que l'ensemble des savants partage ses suffrages entre cinq ou six théories. Ces suffrages ne s'adressent, bien entendu, qu'aux principes de ces théories, pris comme base, chacun gardant sa liberté d'adaptation, d'exégèse et de suggestion.

L'origine des théories est presque toujours de la deuxième partie du siècle dernier, bien que la psychologie ait, depuis, fait de très grands progrès. Ces théories se sont, du reste, largement enrichies depuis leurs premières productions, mais sans que leur base ait été altérée.

Parmi elles, on peut citer celle que présentaient des hommes comme le docteur Richet, Wolkmann, Luys, etc., d'après laquelle la mémoire inscrirait dans le cerveau une marque indélébile pour toute la vie de l'individu. Selon ces auteurs, elle subsisterait en tant que *modification* (produite par un nouvel apport) de l'état psychique, mais modification inconsciente.

De cette marque, ou « image cérébrale », le docteur Richet a écrit : « Elle ne s'efface pas pour renaître dans des circonstances données, mais la conscience, à de certains moments, l'éclaire et la fait saillir de l'ombre où elle était cachée. »

Mais ce principe posé, les divergences commencent à l'intérieur même de l'école.

Richet, par exemple, déclare que : « l'image cérébrale est une irritation indéfiniment persistante dans la cellule corticale : un muscle excité se contracte puis revient à son état premier, alors qu'une cellule cérébrale se contracte et garde toute la vie l'irritation produite par le stimulant ». Ce qui signifie qu'alors qu'un muscle incité, par la volonté ou un besoin réflexe, à se tendre et à prendre sa position d'action, abandonne cette tension et devient disponible pour toute autre chose, dès que l'ordre de la volonté ou le réflexe ont cessé de se faire sentir, il en va tout au contraire pour les cellules de l'écorce cérébrale — sièges de nos facultés — qui, une fois impressionnées dans un sens donné, restent toujours en état d'action dans ce même sens. En conséquence, la mémoire ayant imprimé un fait dans l'une d'elles, ce fait y reste indélébilement et elle est toujours prête à le reproduire.

Mais Luys, pour sa part, considère que la mémoire est une sorte de « phosphorescence » organique, et il professe : « Cette curieuse propriété, qu'ont les éléments organiques de pouvoir conserver pendant un temps plus ou moins long une sorte de prolongement des éléments qu'ils ont tout d'abord mis en mou-

vement, se retrouve — sous des formes nouvelles, avec des apparences appropriées il est vrai — dans l'étude des phénomènes dynamiques de la vie des centres nerveux. »

Dans la pensée de Luys, ce sont donc tous les organes de l'homme qui sont susceptibles d'une sorte de réceptivité et aussi de réfraction des impressions, mais il constate que, parallèlement aux organes, le système nerveux a des réactions de même nature, qui se manifestent toutefois sous une forme et des apparences qui lui sont appropriées, et qui sont d'une façon plus précise la *mémoire*. C'est à peu près le contraire de la conception du docteur Richet.

Une autre thèse, dont procèdent les conceptions de Ribot, de Maudsley, du professeur Delbœuf, soutient que la mémoire est la persistance dans les cellules cérébrales de traces.

Maudsley explique : « Quand nous disons une *trace*, un vestige ou un résidu, tout ce que nous voulons dire, c'est qu'il reste dans l'organisme un certain effet, un certain *quelque chose*, qu'il retient et qui le prédispose à fonctionner de nouveau de la même manière. »

Et Delbœuf dit, en précisant : « Une première impression laisse une empreinte qui va en s'effaçant, mais ne disparaît jamais complètement. » Il tient à constater que « c'est

une remarque de haute importance que les faits viennent confirmer ».

Pour Delbœuf, une impression ayant réduit ce que nous appellerons la force de résistance de nos organes externes en s'imposant à eux amène l'allégement, ou la mise en équilibre, des organes internes des régions cérébrales avec la situation prise par ces organes extérieurs. Il en résulte qu'il y a des forces moléculaires affaiblies ou déformées ou modifiées. « Or, ajoute-t-il, toute impression laisse... une trace ineffaçable, c'est-à-dire que les molécules, une fois arrangées autrement ou forcées de vibrer d'une autre façon, ne se remettent plus exactement dans l'état primitif. » Ce serait donc ainsi que se formerait la mémoire : l'impression agissant sur nos organes internes, plus exactement sur nos cellules cérébrales, agirait comme le coup de poinçon sur une pièce de bois, cachet et poinçon dérangeant les particules de cire ou de bois, les forçant à se déplacer et à se grouper autrement qu'elles l'étaient primitivement. Cela voudrait donc dire que, selon que vous attachez une plus ou moins grande importance à garder le souvenir d'un fait ou d'une chose, il faudra que vous veilliez à graduer l'impression qu'elle vous produit. Ceci évoque la question de l'attention, dont nous aurons à vous entretenir plus loin.

Citons encore cette théorie professée par

Sergi et par Wündt, entre autres, qui peut, en substance, se résumer ainsi : « La faculté de mémoire s'explique par une certaine adaptation de l'appareil nerveux, résultant de l'exercice. »

Cette dernière thèse fait donc abstraction de l'intervention de l'ensemble des organes dans le jeu de la mémoire, et se borne à n'accorder un rôle qu'au système nerveux. Elle ne recourt donc pas, dans son explication de la mémoire, à autant de complications que les précédentes. Elle postule l'habitude et la répétition. Elle présente la même faiblesse que toutes les théories qui ne tiennent compte que du jeu d'éléments purement matériels.

Et, puisque nous parlons des différentes faiblesses des diverses théories, indiquons-en une qui est générale à toutes : la position préétablie — ou si on veut le parti pris — de chaque savant ou de chaque groupe de savants. Comme dans toutes les recherches de solution dont le point de départ fait défaut, les chercheurs échafaudent des systèmes. Ce serait excellent s'ils ne les prenaient que comme moyen de prospection ou d'étude, et en ne s'appuyant que sur leurs points essentiels, auxquels ils n'accorderaient qu'une valeur momentanée et de supposition. Mais, peu à peu, ils se prennent eux-mêmes à leur système. Cela devient, pour eux, la loi et les prophètes.

Pourtant, quel que soit le parti pris premier de son auteur, aucune de ces thèses ne cherche à écarter cette évidence que nous signalions tout à l'heure, à savoir que la mémoire parfaite n'est pas seulement un enregistrement inconscient tel que sont la trace et l'empreinte, mais qu'elle est aussi l'enregistrement conscient, la reproduction et la reconnaissance. Or, qui ne voit que la prétendue « mémoire de la matière », se bornant à l'empreinte, est tout autre chose que la « mémoire » ? Et, puisque la mémoire comporte reproduction, elle ne peut être le fait que d'un animal.

Au vrai, la mémoire n'appartient qu'aux animaux ; en se précisant, elle appartient aux animaux supérieurs. Elle n'appartient qu'à eux et — dans son expression totale — plus particulièrement à l'homme.

Définitions

Mais de ces divergences d'interprétation, il s'ensuit, naturellement, que la querelle s'étend à la question de la définition.

Nous ne suivrons pas cette controverse dans tous ses détails. Nous ne prendrons que quelques phrases condensant les démonstrations logiques et raisonnables des savants qui ne se

sont pas laissés entraîner par leur sujet même à le dépasser.

Le professeur Piéron a écrit que la mémoire, « c'est un effet consécutif d'événements passés sur les phénomènes actuels ».

C'est juste. Ce n'est tout de même pas très clair pour le commun des mortels. C'est, pourrait-on dire, conçu en des termes de laboratoire, et surtout on peut constater que la définition est, si elle veut être lapidaire, un peu trop complète et absolue par ce qu'elle sous-entend. Nous aurons, notamment dans la suite, à dire certaines choses qui montreront l'« effet » de la mémoire du passé sur les événements actuels. Mais un fait de mémoire n'a pas toujours un effet sur ces événements actuels. Il peut ne se présenter que sous une forme passive. Dans l'esprit de l'auteur, sa définition considérerait la mémoire dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus actif.

M. Louis Dugas la considère sous un angle beaucoup plus général et, dans sa phrase de définition, ne tient compte que de la constatation du fait, sans aller jusqu'à la constatation de son efficacité. Il dit en effet : « la mémoire est un phénomène de reproduction spontanée, non de simple conservation ». Ce disant, il s'exprime en des termes à la portée de tout le monde, et il fait clairement voir le double mouvement de la mémoire.

Pour le professeur d'Eichtal : « la mémoire, c'est la faculté maîtresse de l'humanité arrivée (par elle, d'ailleurs) à un certain stade de civilisation ».

Nous dirons de la définition du professeur d'Eichtal ce que nous disions tout à l'heure de celle du professeur Piéron : elle considère la mémoire uniquement dans son rôle le plus puissant et le plus actif, dont nous devons parler plus loin.

Au surplus, il est assez difficile de définir la mémoire par une seule phrase. Ne nous arrêtons donc pas aux slogans, même extraits des thèses des hommes les plus autorisés, et définissons d'une façon un peu moins concise.



Si, en effet, il est jusqu'ici évident que nul n'a pu saisir l'essence même de la mémoire, son substratum, en tant que faculté, dans sa partie immatérielle, et si le mot de Ribot que nous citions plus haut reste vrai, on peut, du moins, nos lecteurs l'ont déjà compris, la définir dans son existence, constater ses effets, le rôle qu'elle joue, et, plus tard, voir comment elle se suscite, comment elle fonctionne, et comment elle évolue.

On y parviendra à condition de se borner à constater et à analyser les faits patents, sans

se laisser entraîner hors du milieu où elle fait sentir son action, c'est-à-dire en restant chez les animaux supérieurs et surtout chez l'homme, où son influence est le plus complète et le plus sensible.

Disons tout d'abord — ou rappelons — que nous ne savons comment, en tant que faculté, elle s'est constituée, de quoi elle est faite. Exprimons ceci d'une manière triviale : on ne sait pas ce que c'est.

Pour bien préciser, utilisons une comparaison peut-être un peu osée : la mémoire est comme l'électricité. On connaît tous les effets de cette électricité, on peut l'attirer, l'utiliser, en provoquer l'action, et, par conséquent, en constater l'existence et les résultats, voire la rendre familière, mais non seulement on ne peut pas la créer, mais on ne peut pas dire de quoi elle est faite, ce qu'elle est en réalité. Nous ne sommes toujours pas plus avancés sur ce point qu'au temps de Ganot, dont l'autorité était considérable en la matière, et qui, cependant, n'avait trouvé que cette formule : « l'électricité est un fluide qui se meut dans l'éther. » Ce n'est pas une démonstration et cela n'explique rien. C'est une constatation — d'ailleurs incomplète — une vérité première. Eh bien ! l'état de nos connaissances sur la mémoire est à peu près le même. Elles commencent, seulement, à la constatation de son existence, et se poursui-

vent par celle de ses effets et par l'étude et l'utilisation de son action.

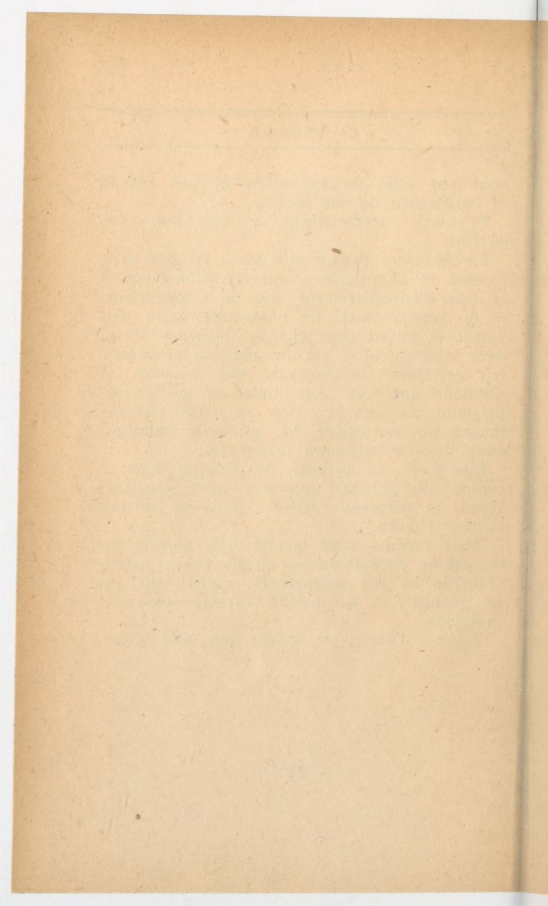
Et voici, succinctement, ce que l'on peut en dire :

La mémoire, qui est une des « facultés maîtresses de l'humanité », est un phénomène à la fois d'enregistrement (ou de constatation) et de reproduction. Ce phénomène naît, disparaît et renaît chez chaque individu. Il est donc intermittent. C'est une réaction provoquée par certaines circonstances, qui demeure et s'installe une fois pour toutes et qui se représente, toujours la même, en toutes circonstances, ou, autrement dit, qui reste identique dans des circonstances différentes.

Elle n'est, au surplus, pas unique dans sa forme. Elle présente plusieurs sortes, plusieurs types, et diverses variétés. Nous le verrons tout à l'heure.

Nous verrons aussi qu'elle offre parfois des caractères exceptionnels, qu'elle a ses particularités et ses singularités, qu'en tout cas sa quantité et sa qualité varient selon les individus.

Voyons d'abord ce qu'est son rôle exact.



CHAPITRE II

Rôle, action et nécessité de la mémoire

Le rôle de la mémoire est essentiellement, nous venons de le voir, de conserver et de reproduire les choses passées. En somme, elle met en ordre et organise notre acquit, ou plutôt les acquisitions de notre intelligence, de tout ce qui est conscient en nous. Elle s'empare de l'intuition immédiate d'un fait ou d'une constatation, les cristallise et les reproduit dans la conscience à certains moments. En un mot, elle ne se borne pas à conserver la trace du passé, elle reproduit aussi ce passé.

Action

L'action de la mémoire, chez l'homme, est très intense. Tout ce que vous acquérez pour vous en servir se réfère à la mémoire.

Quand vous dites : « Je vais apprendre telle science, tel art, ou tel métier », vous exprimez l'idée que vous allez réclamer le secours et le concours de votre mémoire.

C'est elle qui vous permet de passer des examens, d'acquérir une profession, de vous faire une situation dans la vie.

C'est elle, en effet, qui vous a permis d'enregistrer les détails du savoir que vous utilisez dans votre profession intellectuelle, commerciale ou manuelle, et c'est elle qui évoquera chez vous ces détails, qui les apportera à votre disposition chaque fois que le moment sera venu de mettre ces connaissances en pratique. En résumé, le savoir et l'expérience sont les fils de la mémoire.

Votre façon même de vous exprimer, les images littéraires, les formes verbales ou écrites que vous utilisez au figuré, sont des rappels, c'est-à-dire des actions de la mémoire.

En conséquence, tout ce que vous faites dans la vie courante est issu de la mémoire et tissé par elle.

Dans certains cas, cette action est même extraordinairement puissante : c'est la mémoire qui, en présentant certaines images, certaines évocations, allume les passions et les déchaîne.

Mais c'est elle aussi qui les refrène en nous rappelant tout à coup, par d'autres images, les risques, les dangers, les souffrances que

les passions qui nous entraînent peuvent faire fondre sur nous.

J'ai connu — et probablement beaucoup d'entre vous ont connu le semblable — un homme qui avait été terriblement buveur. Il en avait contracté un cirrhose du foie qui l'avait fait horriblement souffrir et qui avait failli l'emporter. Guéri, il s'était juré de ne plus boire et il se tenait parole. Comme je l'en félicitais, un jour, il me dit :

— Eh ! Ne me félicitez pas ! Vous me comprendrez facilement ! Souvent, je me rappelle les bonnes beuveries que j'ai faites, la saveur des vins ou des fines que j'ai bus, et je suis tenté de m'offrir un petit régal liquide. Mais je me rappelle aussitôt combien j'ai souffert et que j'ai failli en mourir... et, alors, la tentation s'en va !

Voilà bien le double aspect de l'action de la mémoire sur les passions.

L'amoureux ou l'époux qui court rejoindre son amante ou sa femme, et qui est emporté vers elle comme en délire, qui ne peut se passer d'elle, est le jouet de sa mémoire, qui lui apporte sans cesse le souvenir des sensations qu'il a éprouvées auprès de l'aimée. Et souvent, aussi, un amoureux renonce à son amour ou en dose les manifestations, parce que se présente à son esprit le rappel du mal que lui a fait cet amour ou un amour

précédent, dans le domaine sentimental, moral, matériel ou physique, ou parce qu'il se souvient d'exemples de ces souffrances constatées chez d'autres.

L'avarice est aussi un obscur rappel des satisfactions que peut donner l'argent. Et, en même temps, le rappel de ce dont on est privé lorsqu'on ne l'a plus.

On passerait ainsi toutes les passions en revue, et l'on s'apercevrait que toutes prennent leurs racines dans des évocations directes ou indirectes, obscures ou très claires, de la mémoire, et que les antidotes qui leur sont éventuellement opposés ont une origine de même nature.

Le progrès, fils de la mémoire

Or l'action de la mémoire et les résultats de cette action ne se font pas sentir seulement sur l'individu, mais bien sur l'humanité tout entière, prise dans son ensemble et dans sa marche.

Ce que nous nommons le progrès n'est autre chose que le fruit de la mémoire. C'est en se rappelant ce que les aînés ont fait, en le reproduisant, en l'améliorant, en aménageant ou en transformant leurs découvertes ou leurs inventions, après avoir constaté, appris, enre-

gistré et reproduit tout cela grâce aux seuls moyens que leur offrait la mémoire, que les humains sont parvenus à progresser, à organiser leur vie et à tirer de toutes choses que leur offre la planète tout ce qu'ils en tirent à l'heure actuelle. Car le progrès n'est autre que l'utilisation de l'expérience et l'expérience est issue de la mémoire, de la mémoire de ce que l'on a vu, de ce que l'on a fait, de la façon dont on s'y est pris pour le faire, et des résultats que l'on a obtenus ou non obtenus ainsi que des échecs que l'on a essuyés ou vu essuyer.

Ainsi, depuis le moustérien — ou peut-être un plus ancien ancêtre perdu dans l'obscurité de la genèse de l'homme et que nous ignorons — jusqu'à l'homme d'aujourd'hui, tout ce qui existe humainement, dans le domaine matériel comme dans les domaines intellectuel et moral, n'est qu'une longue opération de la mémoire.

Ce moustérien — ou celui qui l'a précédé, s'il y en a eu un — est arrivé sur la terre nu, sans armes, sans habitat, avec le seul instinct de la nécessité de vivre. Il a d'abord eu besoin de manger et, aussi, de se protéger contre les violences météoriques. Il a tout de suite enregistré ce qu'il pouvait manger pour calmer sa faim, les nourritures propres à sa nature, celles qui lui étaient profitables et celles qui lui étaient nocives. Et, désormais,

chaque fois qu'il a eu à se nourrir, il s'est rappelé ce qu'il devait rechercher ou ce qu'il devait écarter. Puis, il a cherché un habitat. Il a d'abord choisi la forêt et les hautes branches des arbres. C'est qu'il n'avait pas qu'à se protéger de la fureur des éléments mais aussi des attaques d'animaux plus forts que lui, et la presque totalité de ces animaux étaient incapables de grimper, alors que lui était facilement grimpeur et arboricole, à cause du don de préemption de ses mains et aussi de ses pieds, dont les gros orteils étaient opposables aux autres doigts comme les pouces des mains. Il avait donc enregistré et retenu, et il se rappelait à tout instant qu'il pouvait se protéger de la pluie et du vent par les feuilles et les troncs des arbres, et se protéger des attaques en se réfugiant dans les branches. Mais il constata aussi que ce double refuge contre les éléments et contre les animaux n'était ni confortable ni très sûr. Il enregistra qu'il y avait des sortes d'abris et de trous dans le roc. Il s'y réfugia, enregistra qu'il s'y trouvait mieux, se le rappela et y revint chaque soir. Il commença par n'utiliser que les « abris sous roche », parce qu'il avait noté que les cavernes ou excavations plus ou moins profondes favorisaient les surprises des assaillants de l'extérieur et interdisaient la fuite quand elles se produisaient. Les habitats profonds ne

sont venus que plus tard, à l'époque dite magdalénienne, alors que l'homme, déjà plus évolué, avait appris à organiser un dispositif de sécurité fait de guetteurs, et à fabriquer des armes, à quoi il avait été conduit en se rappelant les constatations qu'il avait faites de la faculté d'écrasement qu'a une masse de bois ou de roche projetée, et dont la course pouvait être provoquée par une poussée du pied ou un jet de la main, et aussi de la faculté de pénétration d'une pierre pointue. Entre temps, il avait, probablement par le choc de deux silex — heurtés fortuitement et produisant une étincelle qui alluma des mousses ou des feuilles mortes — il avait, disons-nous, par le choc de deux silex qu'il avait enregistré et dont il s'était souvenu, pour le reproduire, appris à faire du feu. Ces différents enregistrements en ont amené toute une série d'autres, chacun dans leur cycle ; de la nourriture trouvée brute, on en est arrivé aux procédés de culture, de chasse et d'élevage par l'enregistrement, le rappel et la reproduction de la vie des plantes et des bêtes ; de l'abri sous roche et de la caverne, on en est arrivé à l'abri construit ; toujours par reproduction, grâce au feu et aux observations enregistrées de son action, on est parvenu dans tous les domaines à toutes sortes de réalisations, pratiques, chimiques, physiques et mécaniques. Quant au jet de pierre, il a été

la révélation, la notation et la première manifestation de la balistique.

Les générations se communiquent de l'une à l'autre les enregistrements de leur mémoire — de leur expérience — la suivante se rappelant ce que sa devancière lui avait indiqué, l'appliquant et faisant de nouvelles constatations, a perfectionné l'œuvre de son aînée et, ainsi de l'homme, sans abri, sans nourriture précise, sans armes ni outil, nous en sommes arrivés aux perfectionnements de la vie auxquels nous assistons. Tout cela, c'est la mémoire dans son triple rôle qui l'a permis.

Triple aspect de l'intervention active de la mémoire

On peut admettre que la mémoire intervient chez l'homme de deux façons : l'une passive et l'autre active. L'intervention passive est constituée par les actions d'enregistrement, de fixation et de conservation. L'intervention active par l'évocation, la reproduction et la reconnaissance.

Il ne faut donc pas confondre les trois modes de cette intervention active qui sont : se souvenir, se rappeler et reconnaître.

Quand vous dites : « je me souviens », vous devez très précisément désigner l'opération ou

le phénomène par lequel des faits ou des impressions antérieures se replacent sur le plan de votre conscience, sans que vous ayez rien fait pour cela, par coïncidence ou association d'idées, ou par évocations fortuites, sans intervention de votre volonté, souvent même de votre intelligence, accidentellement en un mot.

Quand vous dites : « je me rappelle », vous devez désigner une opération qui — au contraire de la sorte d'automatisme provoquant le souvenir — est un acte voulu, c'est-à-dire où votre volonté intervient et qui nécessite un effort qui est souvent insensible, mais qui est parfois très grand ou très long.

Quand vous dites : « j'ai reconnu un tel » ou « je reconnais tel air de musique », vous exprimez le fait qu'ayant vu une personne, une bête ou une chose, qu'ayant entendu un bruit, un son ou une musique, vous constatez et vous pouvez témoigner que vous les retrouvez dans votre conscient, dans votre mémoire. La reconnaissance ne se produit pas toujours immédiatement ; elle exige quelquefois des recherches de la conscience ou de l'intelligence.

L'action de la mémoire est donc à la fois graduée et variable, selon les occasions ou les besoins.

Qu'il y ait, dans cette action même — si bien observée et définie qu'elle soit — des ma-

nifestations inexplicables, c'est l'évidence presque autant que pour le mystère de son essence.

Mais, telle quelle, c'est la faculté maîtresse chez l'homme, en tous les cas la plus précieuse de toutes, puisqu'elle lui permet de transformer en acquisitions définitives toutes les impressions, toutes les données qui se présentent à lui, au lieu de les laisser en sensations fugaces et inutilisables. Ces impressions, c'est grâce à elle que notre cerveau peut les conserver, les reproduire et les transformer, suivant les cas, en actions, en situations ou en ces constructions d'ordre pratique dont sont faites la vie quotidienne de chaque individu ou l'amélioration de la condition humaine.

Nécessité de la mémoire

La mémoire est donc la faculté nécessaire par excellence, puisque c'est sur elle que toutes les autres prennent leur point d'appui.

Tout ce que nous venons d'écrire, et qui est une série de constatations, démontre cette nécessité pour l'homme, puisque cela suffit à établir que, sans la mémoire, non seulement il n'aurait pas pu évoluer vers la civilisation, mais qu'il aurait probablement disparu de la surface du globe.

Impossible de s'en passer ; impossible de

ne pas lui donner la première place, puisque rien ne se fait, chez les hommes, sans elle.

Tout le savoir, science ou pratique, que l'homme possède à l'heure actuelle n'est que l'aboutissement — d'ailleurs, momentané — d'une longue chaîne de constatations et de procédés que les générations se sont transmis, que les aînés ont passés à leurs cadets, qu'il a donc fallu enregistrer, retenir et répéter ou reproduire. Et ce triple exercice doit se poursuivre indéfiniment pour que l'humanité puisse vivre et évoluer.

Le maçon qui manie sa truelle exécute un geste qui a été le résultat d'une première observation enregistrée et reproduite, et que ses plus lointains prédécesseurs ont envoyée jusqu'à lui, grâce à la transmission qu'ils en ont faite à leurs descendants. Lui-même, ce maçon, a dû recourir à la mémoire pour apprendre et reproduire tous les procédés et tous les gestes de son métier.

Le savant le plus illustre a, lui aussi, reçu de ses aînés les éléments de sa science, et il a pu les enregistrer et les reproduire grâce à sa mémoire. Tous les instruments qui l'entourent dans son laboratoire ont exigé, pour leur construction, l'entrée en jeu constante de l'expérience, c'est-à-dire du produit le plus direct de la mémoire.

Mais il y a des interventions de la mé-

moire qui démontrent à chaque individu personnellement que, sans elle, l'existence lui serait impossible. Réfléchissez simplement à ce qu'est votre vie quotidienne, vous verrez que, sans vous en douter, vous y avez recours dans vos moindres actions. Vous devez, pour vous nourrir, vous rappeler les achats que vous avez à faire, l'endroit où se trouve votre boucher, votre épicier, votre boulanger, le restaurant où vous avez décidé de prendre votre repas. Le fait tout mince d'avoir une adresse à soi et de s'en souvenir est un acte mnésique.

Et, si vous voulez, toujours dans les actes courants de la vie quotidienne, des exemples plus frappants, en voici : les précautions que vous prenez pour traverser une chaussée, surtout dans les grandes villes, sont un double rappel — qui vous est devenu insensible — de votre mémoire. Elle vous rappelle d'abord les dangers de choc et d'écrasement dont vous avez entendu parler ou que vous avez constatés *de visu*, ensuite les moyens propres à éviter ces dangers.

C'est encore ce double rappel qui conduit l'ouvrier, l'ingénieur, lorsqu'ils accomplissent une tâche plus ou moins périlleuse et que, pour éviter l'accident, ils exécutent, d'une façon qui leur paraît automatique, tous ces mouvements et tous ces gestes dont ils ont appris l'utilité préservatrice en apprenant leur métier.

C'est aussi ce double rappel qui conduit la marche du soldat au combat. L'application de la tactique militaire n'est pas autre chose comme point de départ : rappel des dangers qui se rencontrent sur le champ de bataille, rappel des méthodes qui permettent de n'y succomber que dans une proportion réduite, rappel aussi des procédés susceptibles d'atteindre l'adversaire. Tout cela, tout l'art de la tactique, que le soldat applique judicieusement et à point nommé, il l'a appris et retenu, au cours de son instruction militaire ; c'est donc un fait de mémoire, et il fait un effort de mémoire sans s'en douter, comme vous en faites un pour traverser la chaussée dangereuse, comme l'ingénieur ou l'ouvrier en font un au cours de leur tâche périlleuse, comme vous en faites un pour effectuer les emplettes indispensables à votre nourriture.

Le peintre, le sculpteur, ne cessent pas un instant d'avoir recours à la mémoire — mémoire des couleurs, mémoire des formes.

Les exemples pourraient se multiplier à l'infini, puisque, ainsi que nous l'avons dit, la mémoire intervient d'une façon plus ou moins sensible, plus ou moins éclatante en toutes choses. Bornons-nous donc, pour terminer cette énumération, à noter que sans la mémoire nous ne serions jamais sûrs de rien. Nous ne pouvons mieux faire, pour fournir une dé-

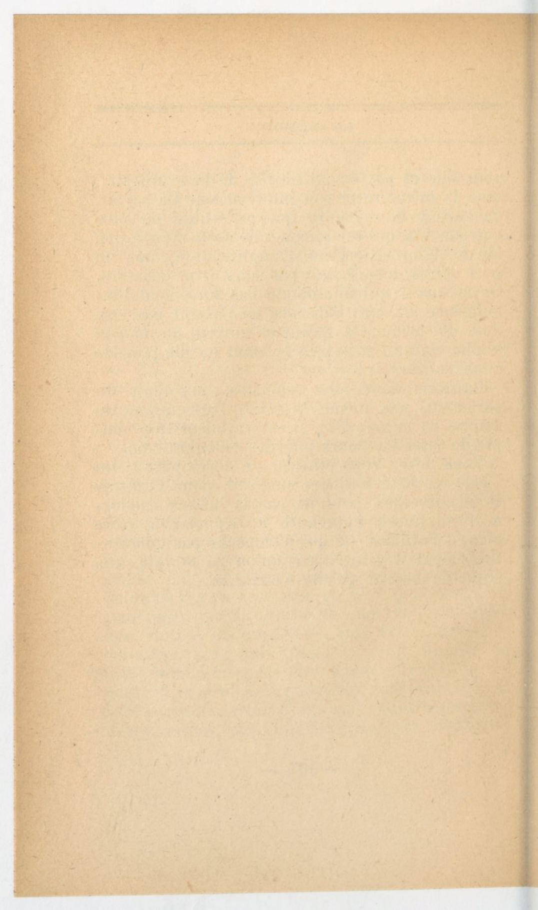
monstration de cette affirmation, que de citer une phrase de Descartes, qui a dit : « La certitude dépend de la mémoire qui doit retenir les jugements portés sur chacune des parties. » Ce qui revient à dire que, lorsque vous voulez vous assurer de l'existence d'une chose, de la vérité d'un fait ou d'une affirmation, vous ne pouvez vous former une opinion ou porter un jugement qu'en vous rappelant tous les arguments, toutes les circonstances qui entourent ce fait ou cette affirmation, en les passant en revue et en vous servant de tous pour peser le pour et le contre et en tirer votre conclusion.

Lorsque certaines personnes font fi de la mémoire, lorsque, implicitement ou explicitement, elles la mettent en parallèle avec l'intelligence, et qu'elles accordent une supériorité écrasante à la seconde, semblant mépriser la première, elles produisent un double sophisme. En premier lieu parce que la mémoire intervenant dans l'accomplissement de tous les actes humains il s'en rencontre partout, que c'est donc seulement une différence de quantité — et aussi une variété de qualité — qui existe entre les cerveaux, sans que jamais il y ait absence de cette faculté chez les êtres sains. C'est là la réponse à la première partie du sophisme. Quant à la seconde partie, c'est ceci : tout bonnement il n'y aurait pas d'intelligence, pas d'aliment,

pour elle et pas de possibilité de la manifester, sans la mémoire et son intervention. Le savoir, qui est à la mémoire quelque chose de plus que son fils, qui est comme une sorte d'évolution ou de déformation, ou d'amplification dans un sens donné, n'existerait pas sans cette mémoire. Or le savoir qui n'implique pas forcément l'intelligence, et dont l'absence ne l'exclut pas, est, tout de même, le meilleur moyen, le moyen le plus naturel et le plus éclatant qu'elle possède pour se révéler.

Laissons donc aux sophistes, aux amis du paradoxe, pas même original, l'affectation du mépris de la mémoire. Il est vraiment trop simple de jeter bas leurs puériles élucubrations.

Vous devez vous efforcer de développer votre mémoire. Etre toujours en éveil, pour l'exercer et la surveiller, pour ne pas la laisser s'endormir, et, aussi, apprendre à l'appeler à votre aide, à l'utiliser. Ce qui n'empêche pas qu'éventuellement il y ait, ainsi qu'on va le voir, une sorte de besoin qu'elle s'endorme.



CHAPITRE III

L'oubli

On n'aurait pas étudié tous les aspects de l'action de la mémoire, toutes les modalités de cette action, ainsi que les éventualités qui se présentent à elle d'une façon naturelle, si on ne jetait pas un coup d'œil sur l'oubli.

Le phénomène que désigne dans son sens exact le mot oubli n'est pas un défaut de la mémoire. Il n'est pas le défaut de conservation du souvenir — ou son absence — la mémoire ayant mal accompli ou pas accompli sa fonction d'enregistrement.

Le cas oubli, c'est le cas où la faculté mnésique ayant parfaitement accompli cette fonction d'enregistrement et la conservation ayant même duré un certain temps, voire ayant pu, pendant ce temps, former une empreinte profonde — le ou les faits ayant été intensé-

ment ressentis — le souvenir disparaît néanmoins, s'enfuit, est soustrait à la mémoire.

On peut donc dire que l'oubli est indépendant de la mémoire, qu'il a son action propre.

Dira-t-on qu'il est l'adversaire de cette mémoire ?

Ce ne serait pas très exact.

Ce que l'on doit dire, c'est qu'il en est la contre-partie.

Bienfaits de l'oubli

Il faut bien le reconnaître : la mémoire, ce don indispensable et merveilleux, se passerait mal de cette contre-partie. Et cela, au moins, pour deux raisons principales.

La première de ces raisons c'est que, de temps en temps, la mémoire — ou si vous voulez le cerveau — éprouve la nécessité de se désencombrer.

Cette libération est indispensable pour de nouvelles acquisitions.

Prenez l'exemple des enfants. Songez seulement à la somme de connaissances qu'ils entassent dans leur petite tête depuis le jour de leur naissance, pendant le cours de leurs premières années. Ils arrivent sans rien connaître, sans même savoir ce qu'est l'équilibre indispensable pour marcher, sachant encore

bien moins cette chose conventionnelle qu'est parler. En trois ou quatre ans, ils connaissent tous les gestes et les mots essentiels de la vie, c'est-à-dire qu'ils les ont enregistrés, retenus et, selon les besoins, reproduits.

Cette rapidité à meubler leur mémoire vient précisément de ce qu'elle est absolument vide, libre, ouverte à tout apport et que tous les apports y trouvent facilement leur place.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, ce rythme d'ingestion de la mémoire se ralentit. Vous direz que c'est parce que les choses qu'il a à apprendre sont plus difficiles. Mais non ! Regardez ce que tout seul il a enregistré : des milliers de choses, et certaines fort difficiles, comme, par exemple, la langue que l'on parle autour de lui avec toutes ses nuances. Il a même accompli, dès le début, ce tour de force d'apprendre en trois ou quatre mois à vouloir, c'est-à-dire à rendre parfaitement conscients ses besoins réflexes, puis ses désirs, et à les transformer, et, dans le même temps, il a appris tous les moyens primordiaux pour traduire, manifester à l'extérieur, et bientôt faire comprendre sa volonté. Et je ne parle pas de l'infini des choses de la vie quotidienne, celles, entre autres, qui répondent aux nécessités pratiques, et qui nous semblent toutes simples parce que nous les avons intégrées au premier âge et sans nous en apercevoir, mais

qui, en réalité, sont extrêmement compliquées, et que nous mettrions bien longtemps à apprendre et à retenir s'il nous fallait le faire alors que nous aurions atteint l'adolescence et encore bien plus l'âge adulte, ayant rempli notre cerveau d'autres savoirs.

Eh bien, puisque l'enfant peut apprendre, retenir, se rappeler, reproduire et reconnaître avec une telle rapidité, précisément parce que sa mémoire est vide, cela postule qu'à la longue, à force d'enregistrer, d'emmagasiner, dirons-nous, cette mémoire finit par s'encombrer. C'est la nécessité de trouver la place convenable, dans un espace commençant déjà à être meublé, qui fait le ralentissement dans l'acquisition des connaissances d'un enfant à mesure qu'il grandit.

Il y a donc, dans la vie, un moment où, à force d'efforts quotidiens, la mémoire risquant l'encombrement doit être, si j'ose dire, décongestionnée. Et c'est le rôle de l'oubli.

En escamotant, en faisant disparaître certaines des acquisitions de cette mémoire encombrée, l'oubli rend un service indiscutable, car on conçoit aisément ce qu'elle pourrait être — et aussi, physiquement parlant, ce que pourrait être le cerveau — chez un homme qui conserverait indéfiniment le souvenir de tout ce qu'il voit ou apprend chaque jour. Ce serait un tohu-bohu indescriptible, et il

n'est pas bien sûr que cet homme pourrait toujours se conduire raisonnablement, les évocations chevauchant dans son cerveau, devant ses yeux, à ses oreilles, les unes sur les autres.

Un autre ordre de bienfaits qu'apporte l'oubli, c'est le soulagement des douleurs.

Si les êtres humains gardaient le souvenir intact en eux des douleurs physiques qu'ils ont éprouvées, ils ne pourraient pas supporter la vie. La reconstitution constante ou même sporadique, mais intégrale, et vraiment restituée par évocation, serait un enfer de souffrances pour la plupart d'entre nous — et nous devrions dire pour tous, parce qu'en dehors des maladies graves ou des grandes opérations, bien des bobos, bien des petits accidents, bien de minuscules indispositions, nous procurent des douleurs ou des souffrances extrêmement vives.

Et il y a, en outre, les douleurs morales et sentimentales, les grandes crises par lesquelles passent, plus ou moins, tous ceux de notre espèce et qui peuvent se produire à partir de l'âge de conscience. Ces crises-là tordent un être humain au point que, sur le moment, il a l'impression qu'il ne s'en sortira jamais, que sa souffrance pèsera sur toute son existence.

Et, de fait, quand l'oubli tarde, ne survient pas à point nommé, il en est dont le caractère,

la mentalité, changent entièrement, il en est même qui perdent l'esprit.

Enfin, il n'est pas jusqu'au souvenir de vétilles, de petites maladresses, de situations gênantes, qui ne nous taquinerait toute la journée si l'oubli ne nous en débarrassait.

Dangers de l'oubli

Mais l'oubli a, aussi, ses dangers.

Tout d'abord — encore qu'il en existe une étude et une culture — vous pouvez difficilement le conduire à votre guise, si bien que, parmi les choses qu'il soustrait à votre mémoire, il peut fort bien s'attaquer à celles qui vous sont le plus utiles, voire le plus nécessaire.

Ensuite, l'oubli s'étendant à trop de choses, grandes ou petites, devient forcément un péril. Celui qui est porté à oublier les choses les plus simples et les plus naturelles, même les plus habituelles, risque fort de très mal conduire ses affaires et, aussi, de nuire aux autres.

Vous devez donc veiller, sinon à éviter complètement l'oubli, à garder tout ce que votre mémoire a enregistré — ce qui ne serait ni possible, ni souhaitable — mais du moins à ce qu'il n'empiète pas sur le domaine de vos acquisitions nécessaires, à l'écarter du lot de choses, de faits, dont vous tenez à garder

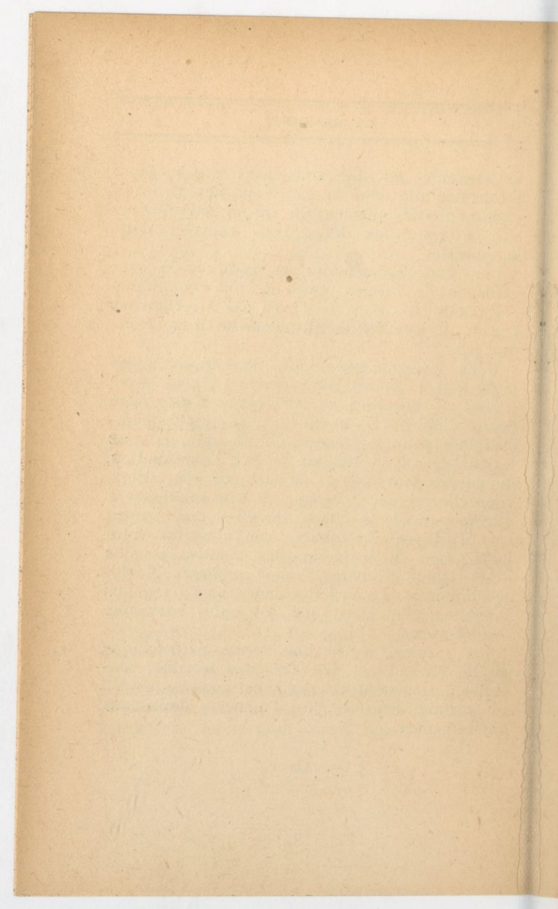
le souvenir, ou qui vous sont utiles d'une façon générale dans la vie. Vous devez, aussi, établir quotidiennement la même surveillance sur ce que vous devez vous rappeler dans la journée.

Car, dans la mémoire, la question de surveillance de l'esprit joue un rôle important.

En tous les cas, vous n'avez pas à rechercher l'oubli. Il viendra de lui-même ou il ne viendra pas.

Dans les grandes crises, dont nous avons parlé tout à l'heure, vous pouvez — vous devez même — chercher un dérivatif. C'est votre devoir d'humain — et encore plus pour les hommes que pour les femmes — de ne pas vous laisser aller à la douleur jusqu'à l'annihilation, de ne pas vous laisser écraser par elle. Alors, vous chercherez à voyager, à vous intéresser à quelque chose, à vous absorber dans votre travail. Presque toujours, cela adoucira votre peine, cela en émoussera les pointes les plus vives. Cela n'amènera que rarement l'oubli réel, intégral. Le mal deviendra plus ou moins indolore, jusqu'à ce que cet oubli survienne de lui-même.

Au surplus, il est une forme pathologique de l'oubli qui est une des plus terribles maladies qui existent lorsqu'elle est poussée jusqu'à un certain degré : c'est l'amnésie dont nous allons parler.



CHAPITRE IV

Les troubles de la mémoire

Il est indispensable, pour amincir le plus possible le mystère qui entoure l'origine de la mémoire, d'examiner succinctement les cas pathologiques qu'elle présente, les maladies, troubles et déficiences, dont elle est atteinte chez certains sujets. Cela nous permettra, en même temps, de mieux saisir, par voie de confrontation et de comparaison, ce qu'est la mémoire dans son action et dans ses réactions. Cet examen est d'autant plus indispensable qu'il nous amènera à envisager les remèdes ou les moyens de préservation.

Il faut d'abord noter que les troubles de la mémoire présentent divers aspects et divers degrés.

Il y a les grands phénomènes pathologiques d'amnésie ; il y a aussi les simples déficiences, qui peuvent être des imperfections natives ou

des accidents passagers dus à une cause momentanée — préoccupations relatives à un sujet autre que l'objet du manque de mémoire, fatigue, etc.

C'est l'amnésie, dans sa forme pathologique la plus aiguë, qui, bien entendu, livre le plus de documents utiles à l'étude de la mémoire.

L'amnésie peut se définir ainsi : c'est la suppression, comme si elle n'avait jamais existé, d'une certaine partie de votre activité mentale passée. Vous êtes frustré de ce que vous aviez emmagasiné, pendant cette période, dans votre cerveau.

« De tout ? » Entendons-nous :

Les troubles de la mémoire peuvent se borner à une seule espèce ou catégorie de vos souvenirs. Ils peuvent aussi n'atteindre qu'une partie de cette espèce ; ils peuvent encore ne toucher à ces souvenirs que pendant un temps correspondant à une certaine période d'enregistrement, sans toucher à d'autres périodes, ce qui crée des trous d'effacement de l'amnésie et des retours alternés de la mémoire. Ce sont des désordres partiels, qui semblent laisser intact tout le reste de la faculté mnésique.

D'autres troubles attaquent entièrement cette faculté, « y creusant des trous », a dit Ribot, « que rien ne vient combler », ou même la détruisent en totalité, soit brusquement, soit par action lente.

D'une façon générale, l'amnésie totale correspond, en somme, à la destruction ou à la disparition de certaines cellules cérébrales. Cela peut avoir pour cause un accident ou un grand choc moral — encore que, dans ce dernier cas, il faudrait rechercher les origines de la prédisposition. Sans accident physique et sans choc moral, l'amnésie est considérée par les neurologues comme étant généralement d'origine épileptique.

Certaines de ces crises d'amnésie sont non seulement temporaires, mais encore extrêmement courtes : ce sont les crises qui ont un caractère de perte générale du souvenir.

Voici un exemple, donné par Trousseau : M. X..., haut magistrat, siège un jour à l'hôtel de ville de Paris, au cours d'un congrès d'une société savante qui s'y tenait. A plusieurs reprises, pendant la séance, il quittait la salle, sortait, tête nue, allait jusqu'au quai, et revenait en séance, prenait part à la discussion, sans aucunement se souvenir de son court déplacement.

Et voici un autre exemple, que Théodule Ribot citait à son cours au Collège de France : un début d'après-midi, un employé se trouve devant son bureau, les idées un peu confuses, mais sans sensation de malaise. Il en est tout surpris. Il se souvient d'être, à sa sortie de midi, allé au restaurant, et il se voit comman-

dant son repas. Mais ses souvenirs s'arrêtent là. Il fait lui-même son enquête, retourne au restaurant, et là on lui dit qu'il avait mangé, payé, qu'il était reparti, le plus normalement du monde, dans la direction de son bureau, et qu'à aucun moment il n'avait eu l'air indisposé si peu que ce fût.

Souvent, lorsque la crise s'abat sur lui, le sujet continue, par automatisme, le mouvement qu'il exécutait sans le modifier selon les nécessités. On en cite qui continuaient à marcher droit devant eux sans tenir compte des obstacles, tel cet homme de Dijon qui, pris au moment où il sortait de chez lui, continua à avancer tout droit, sans aucune apparence anormale, mais ne s'arrêta pas en arrivant au bord d'une rivière et tomba à l'eau. Tel aussi ce cordonnier, atteint de la crise au moment où il posait les semelles d'une paire de chaussures et qui, ayant dirigé son alène, continuait à coudre la peau du rebord de sa main sur le cuir, poursuivant automatiquement le mouvement qu'il faisait au moment où il avait été saisi, sans même s'apercevoir de la douleur. Revenu à lui, il ne se souvenait de rien, pas même de cette souffrance, et ne pouvait expliquer sa blessure.

Mais l'amnésie, même temporaire, présente hélas ! des cas beaucoup plus prolongés et beaucoup moins bénins que ceux que nous venons de citer. Il arrive qu'elle détruise toute

une partie des acquisitions de la mémoire, et pour une période plus ou moins durable, parfois pour toujours. Dans ce dernier cas, il n'y a qu'un recours : la rééducation.

Ces crises présentent toujours un aspect dramatique pour l'entourage du sujet, pour ses proches, qui voient un être aimé présenter une toute autre apparence intellectuelle et sentimentale et sembler, dans ses dires et ses faits, s'être éloigné d'eux pendant un long espace de temps, ou même n'avoir jamais vécu à leur côté.

Ecoutez cette histoire enregistrée par les plus hautes autorités de la neurologie et de la psychologie : une jeune fille épouse un jeune homme qu'elle aime passionnément. Au bout d'un an, elle est mère. Pendant ses couches, elle est prise d'une longue syncope. Quand elle revient à elle, non seulement elle ne sait plus ce qui vient de se produire, mais encore elle a complètement oublié tout ce qui s'est produit depuis son mariage, jusqu'à ses couches, c'est-à-dire pendant un peu plus d'une année, encore qu'elle se souvienne parfaitement de tout ce qui est antérieur à son union. Mais, à partir du moment de cette union, il y a un trou tel que, lorsque l'accouchement étant terminé son mari lui présenta son enfant, elle les repousse tous les deux avec effroi. Il a fallu toute l'influence de son père et de sa mère,

deux personnes en qui elle avait une confiance totale, pour qu'elle acceptât de croire tout ce qu'on lui rapportait sur cette part de passé aboli pour elle. Encore les crut-elle sur parole, parce que c'étaient eux qui lui présentaient ces affirmations, mais, en elle, rien ne venait les corroborer — c'était comme une histoire qu'on lui aurait racontée, ou qu'elle aurait lue dans un livre. Elle croyait parce qu'elle voulait croire, mais elle ne savait pas. Ce n'était pas, pour elle, des choses qu'elle avait vécu

Ce sujet n'a jamais pu être rééduqué. Le fossé a subsisté entre les deux parties de son existence.

Dans le cas dont nous venons de parler, c'est le passé ou une partie du passé, qui est disparu. Mais il se présente un cas beaucoup plus étrange, c'est celui du sujet qui n'a rien oublié du passé, mais qui oublie le présent, qui oublie les choses au fur et à mesure qu'elles sont.

Un cas particulièrement caractéristique de cette forme d'amnésie est rapporté par le psychologue anglais Laycock. C'est celui d'un mécanicien de navire qui, ayant glissé du talon, tomba à la renverse. Sa tête heurta une masse de métal, et il resta quelque temps sans connaissance. Il revint à lui et, physiquement, fut complètement rétabli au bout de peu de temps. Seulement, s'il se souvenait parfaite-

ment de sa vie antérieure, de tous les faits qui s'étaient présentés pendant les années écoulées de son existence, il avait complètement perdu la mémoire de tout à partir du moment de sa chute et, en fait, la mémoire n'existait plus, n'enregistrant plus, ne reproduisant plus. Même pour les faits personnels, les choses les plus normales comme les plus frappantes lui échappaient. En arrivant à l'hôpital, il lui fut impossible de dire s'il était venu à pied, en voiture ou en chemin de fer ; sortant de déjeuner, il oubliait qu'il venait de le faire ; il n'avait plus aucune idée de l'heure, ni du jour, ni de la semaine. « Il essaye par la réflexion », a rapporté Laycock, « de répondre aux questions qui lui sont posées ; il n'y parvient pas. Sa parole est lente, mais précise. Il dit ce qu'il veut dire et lit correctement. »

Laycock parvint à le guérir, grâce à un traitement spécial.

Nous voudrions citer le cas touchant de cette jeune Anglaise, d'excellente famille, qui, tombée dans une rivière, ne sortit d'un long évanouissement que pour être atteinte d'une perte complète de la mémoire, perte qui allait jusqu'à lui interdire l'usage de l'ouïe, de la parole, du goût et de l'odorat, c'est-à-dire qu'elle ne savait plus ni entendre, ni parler, ni goûter, ni sentir, ni rien faire. Il fallait la nourrir et

elle mangeait tout sans distinction. Elle ne reconnaissait personne. Toutefois, elle avait une grande peur de l'eau, et elle montrait une satisfaction visible quand son fiancé était auprès d'elle. La rééducation était très pénible : on était arrivé à lui faire faire certaines choses, mais rien de bien décisif ne se produisait. Son fiancé espaça ses visites et, finalement, ne se présenta plus. Elle montrait de l'inquiétude et même une sorte de mauvaise humeur animale aux heures où elle l'attendait en vain. On essaya de lui faire comprendre qu'il ne viendrait plus et qu'il en aimait une autre. La première partie de cette double révélation pouvait s'exprimer facilement par gestes, l'autre paraissait plus compliquée. Pourtant, elle la saisit tout de suite, entra dans une sorte de colère, puis retomba dans la même syncope qui avait suivi son immersion.

Quand elle revint à elle, elle avait retrouvé toute sa mémoire et reconquis toutes ses facultés.

La mémoire avait été chassée par l'émotion de la frayeur. Elle fut ramenée par l'émotion — plus forte, par conséquent — de l'amour.

Parmi ces amnésies qui touchent, à la fois, tous les ordres de faits enregistrés par la mémoire, qui sont, donc, générales, s'il en est de passagères ou momentanées, il en est aussi de périodiques. Et c'est bien une chose des

plus surprenantes, car on peut à peine dire que la mémoire est détruite. On est tenté de dire qu'elle « voyage », qu'elle se met « en vacance ».

Le cas le plus clair, le plus caractéristique et le plus rapide à citer, qui ait été consigné dans les annales de la science psychologique, est celui d'une jeune dame américaine qui, après un long sommeil, perdit le souvenir de son passé et de tout ce qu'elle avait appris. Il ne restait absolument plus rien dans sa mémoire. On procéda à sa rééducation, mais il fallut tout lui réapprendre. Elle dut acquérir, de nouveau, l'habitude d'épeler, de lire, d'écrire, de compter, de connaître et de nommer les personnes et les choses qui l'entouraient.

Quelques mois après, elle fut reprise du même long et profond sommeil qui avait précédé son amnésie. Quand elle se réveilla, elle se retrouva telle qu'elle était avant le premier sommeil, avec toutes ses connaissances, tous ses souvenirs, jusqu'aux plus lointains de son enfance, avec un seul trou : elle ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé entre ses deux sommeils.

Périodiquement, pendant quatre années, cette jeune femme passa, alternativement, dans l'un et l'autre de ces deux états, et toujours après une crise de sommeil profond et prolongé. Elle avait aussi peu conscience de sa double per-

sonnalité que deux personnes distinctes, absolument étrangères l'une à l'autre, en ont de leurs existences ou de leurs natures respectives. Dans l'état premier, natif si vous voulez, elle avait toutes ses connaissances primitives ; dans le second, elle n'avait que celles acquises par la rééducation. Par exemple, dans l'état premier, elle avait une belle écriture, dans l'état second une écriture enfantine, maladroite, qui n'avait pas eu le temps de s'exercer.

Vous noterez que, dans ce dernier cas, la mémoire semble simplement s'être absentée. Encore se tient-elle toujours prête à intervenir avec de nouveaux aspects, puisque, dans chaque crise d'état second, le sujet se rappelle ce qu'il a appris pendant la crise précédente. La disparition n'existe réellement, au cours de chaque état, qu'en ce qui touche les périodes de l'autre état.

Ces diverses formes d'amnésie, ces crises de la mémoire d'ordre réellement psychologique, vous laissent à peu près sans défense.

Lorsqu'il y a eu quelques signes précurseurs, des phénomènes d'« absence » après un effort physique ou après une sensation d'indisposition, il est tout de même sage de se surveiller. Le mieux, en l'occurrence, est de ménager ses nerfs et, surtout, d'aller voir un bon médecin neurologue.

Mais, ainsi qu'on vient de le voir, les crises

s'abattent la plupart du temps sur le sujet d'une façon parfaitement inattendue, soit que ces crises aient été déterminées ou « déclenchées » par un accident ou une grosse secousse physique, soit, tout simplement, que le mal se déchaîne sans crier gare !

On conçoit donc qu'aucune méthode ne soit à appliquer pour remédier à ces troubles de la mémoire et encore moins pour les éviter.

Tout ce que l'on peut faire, c'est venir en aide à ceux de ses proches qui subissent ces maux.

Quand le sujet a perdu complètement la mémoire des faits en général, ou d'un ordre de faits, il n'y a pas à désespérer : il y a à procéder à la rééducation.

Nous avons dit suffisamment de choses, cité suffisamment d'exemples, pour montrer que la mémoire a ses fantaisies ou tout au moins ses indépendances d'allure. Néanmoins, selon une loi physiologique dont l'illustre Gall a étudié et fixé le système, toutes les facultés humaines ont leur siège dans les cellules de l'écorce cérébrale, et il en est de la mémoire comme des autres facultés.

Disons, schématiquement, que c'est la destruction de certaines de ces cellules et, par conséquent, de ce que nous nommerons, pour simplifier et clarifier, des « images » qu'elles avaient enregistrées, qui est, ou qui crée l'amnésie.

Mais il y a toujours des cellules libres, sans cela notre mémoire, même normale, ne pourrait plus rien acquérir. Elles servent, occasionnellement, de remplaçantes, de « relève », aux cellules détruites.

Avec de la patience — plus ou moins selon les cas — de l'application et des moyens appropriés aux cas, il est peu d'exemples de sujets auxquels la rééducation n'ait pas restitué la mémoire.

Dans les cas dont nous parlons, il est bien rare que l'on puisse mettre en pratique le proverbe : « mieux vaut prévenir que guérir ».

Mais la méthode de guérison qu'est la rééducation est excellente. Elle exige, au début, l'intervention du neurologue qui, seul, peut juger des procédés à appliquer selon le cas qui lui est présenté. C'est aux proches à faire, dans la suite, le nécessaire.

Petites déficiences

En dehors de ces grands troubles de la mémoire, il arrive qu'elle nous joue certains tours, disparaisse, emmenant avec elle souvenir et reconnaissance pour des choses de la vie quotidienne, qu'elle nous force, selon l'expression consacrée, à « nous creuser la tête » à tout instant.

Combien de fois ne vous êtes-vous pas mis en rage parce que vous ne trouviez pas le nom d'un ami, pourtant assez intime, parce que vous n'avez pas retrouvé l'air que vous désiriez reproduire, parce que le procédé que vous employez pour accomplir telle petite tâche quotidienne vous échappait tout à coup. Et tout cela revient à votre esprit au moment où vous y pensez le moins.

De cela, il n'y a pas à vous frapper. Jeunes, ne croyez pas à une faiblesse du cerveau ; vieux, n'accusez pas l'âge. Ces petits oublis momentanés arrivent aux gens les mieux équilibrés et aux plus jeunes aussi bien qu'aux plus âgés. Tout au plus — et pas toujours — peut-il s'agir d'un peu de fatigue, de surmenage. La plupart du temps, ce n'est même pas cela.

On n'ignore pas d'ailleurs que ces petits accidents se produisent chez les plus grands cerveaux, et on les met généralement sur le compte de la « distraction » du savant absorbé dans sa science. Mais il y a, chez les « grands cerveaux », des oublis qui, par leur format, dépassent ce que l'on pourrait appeler l'oubli des choses négligeables.

Il y a même sur ce point deux exemples célèbres. Newton avait, simplement, un jour, oublié sa découverte du calcul différentiel. A Linné, il est arrivé de relire ses propres œuvres, d'oublier, entraîné par le sujet, qu'il en

était l'auteur, et de s'écrier : « Que c'est beau ! Que je voudrais avoir écrit cela ! » Rien, n'est-ce pas, de plus extraordinaire, que ces deux exemples comme fantaisie de la mémoire.

Toutefois, il est bien vrai qu'un savant, un penseur, un grand écrivain, ou même un homme quelconque, peut être distrait des choses courantes de la vie par des préoccupations plus importantes, qu'il en résulte que sa mémoire n'enregistre qu'imparfaitement certaines petites choses ou qu'elle mette un certain temps à les restituer ou à les reproduire. Or la distraction n'est pas maladive, même lorsqu'elle provoque des oublis.

En outre, lorsque l'on appréhende de ne pas se souvenir de quelque chose, ou qu'une circonstance quelconque fait se méfier de l'exactitude de la mémoire, il y a une espèce de suggestion, de contrainte du subconscient qui empêche de faire fonctionner normalement cette mémoire.

Répétons-le donc : pas d'inquiétude.

Il faut tout de même vous surveiller et fixer votre attention. Si, en effet, vous vous laissez trop aller à ces petites « absences », à ces moments de défaillance sans importance de la mémoire, votre cerveau en général, et votre mémoire en particulier, en prendront l'habitude; — vous verrez plus loin le rôle de l'habitude dans la formation de la mémoire. Cette habitude

prise se donnera, comme toutes les habitudes, de l'ampleur. Les petits oublis deviendront votre fait fréquent, voire constant, vous relèverez de ces deux jugements populaires : « c'est une tête en l'air » et « il est toujours dans la lune ». En un mot, cet état de votre mémoire, pour n'être ni grave ni pathologique, compliquera votre existence.

Il faut s'exercer à supprimer le plus possible les petits oublis. Le moyen est d'être attentionné à tout ce que vous faites, même de minime importance.

En matière de mémoire, d'ailleurs, il n'y a pas de choses « importantes » ou de choses « sans importance ». Le jeu de la mémoire, s'il se fait exactement, n'opère pas dans le sens qualitatif, mais quantitatif. L'essentiel, en somme, est, sur le moment, de pouvoir retenir le plus de choses possible — d'autant que l'on ne sait jamais la valeur que prendra un fait, si futile qu'il puisse paraître au moment où nous l'enregistrons. Vous prenez, par politesse, la carte que vous tend un monsieur que l'on vient de vous présenter, et qui, désirant avoir votre adresse, échange cette carte contre la vôtre. Vous mettez son bout de carton dans le fond d'une de vos poches et vous n'y pensez plus. Et le lendemain, à propos d'une affaire ou de quoi que ce soit, vous vous apercevez que vous avez absolument besoin de prendre

contact avec ce monsieur, et que ce personnage, bien insignifiant hier, est devenu très important pour vous. Si vous vous souvenez de la poche dans laquelle vous avez mis sa carte, vous êtes bien content. Simon, vous êtes bien ennuyé.

J'ai pris intentionnellement un exemple exagérément simple et banal. Mais on peut construire une hypothèse équivalente sur des données considérables.

Ne négligez donc pas de retenir le plus de faits possible. Nous avons, tout à l'heure, parlé de l'encombrement du cerveau. Mais il sera toujours temps — il faudra même le faire dans la mesure du possible — de négliger et de mettre au rancart les souvenirs que vous considérez comme sans valeur. La « ventilation » se fera, du reste, d'elle-même.

Au fond, il ne faut ni négliger les enregistrements ni laisser encombrer sa mémoire jusqu'à la pléthore.

Mais c'est précisément de ce double problème que nous avons à traiter dans cet ouvrage.

CHAPITRE V

Les mémoires hors série

Il est nécessaire de savoir ce que l'on peut tirer de sa mémoire et jusqu'à quel point elle peut aller, quel capital, en somme, elle représente.

Or il n'est pas possible de mesurer la mémoire : nous n'en connaissons pas l'étendue, nous ne pouvons donc pas savoir jusqu'où elle peut aller et nous conduire.

Le seul moyen de voir ce dont elle est capable est de recourir aux exemples, d'examiner les cas de certaines mémoires « hors série ».

Ne considérez pas que l'examen de ces cas, qui paraissent exceptionnels, soit un moyen insuffisant parce que, comme base, il offre des types qui ne sont pas ceux du commun des mortels. Puisque la mémoire échappe à la mesure, et puisqu'il n'y a pas de commune

mesure entre les mémoires, nul homme ne sait si en s'exerçant — car la mémoire a besoin d'exercice — et aussi, d'ailleurs, en s'observant et en s'analysant, il n'arriverait pas à des résultats encore jamais atteints par lui et par ceux qu'il fréquente en ce qui concerne la rétention et la reproduction des faits et des idées.

Notez, au surplus, que les exemples que nous connaissons de ces mémoires « hors série » sont presque toujours fournis par des personnages illustres ou très en vue. Si bien que l'on peut être certain que, cherchant, si c'était possible, au sein de la foule des obscurs, on trouverait peut-être de nombreux sujets dont la faculté mnésique serait susceptible des mêmes résultats que celle des hommes pris pour exemple. Au vrai, il faut donc, d'abord, savoir ce que peut d'une façon constatable la mémoire. Chacun cherchera ensuite jusqu'où peut aller la sienne.

Il faut, pour commencer, bien se pénétrer de cette idée que l'acte de rétention ou de fixation — l'enregistrement — non plus que celui de reproduction ou évocation, ne doit pas forcément tenir compte de la forme des mots et des choses conservée très exactement. La mémoire peut très bien conserver les impressions et les reproduire très fidèlement sans

s'en tenir à la forme sous laquelle elles lui ont été présentées.

Ainsi, par exemple, il n'est pas nécessaire d'apprendre et de répéter mot à mot une leçon d'histoire, de chimie, de philosophie, ou même les données d'un problème de mathématiques.

Il y a donc de grandes mémoires qui enregistrent tel quel et sans y rien changer tout ce qu'elles ont à retenir, et qui le reproduisent de même. Il y en a d'autres qui enregistrent et qui conservent jusqu'au moindre détail, mais qui, introduisant leur intelligence à côté de l'enregistrement pur et simple, le font sous la forme qui leur semble la plus adéquate ou à laquelle les incite leur tournure d'esprit.

Si, entre autres, nous prenons l'exemple de Thémistocle, qui connaissait le nom des vingt mille citoyens d'Athènes et apprit en quelques mois une langue orientale éloignée du grec — le persan, je crois — nous sommes en présence de la première formule de mémoire : la perception, la rétention et la reproduction directes, pures et simples. Il en est de même pour Cyrus et Mithridate, qui connaissaient les noms de tous les hommes de leurs armées. Le second, d'autre part, qui dominait vingt-trois nations, à cheval sur l'Europe et sur l'Asie, faisait des discours à chacune d'elles dans sa propre langue.

Le cas de Ménage qui, ayant sous les yeux

une pièce de vers, aussi longue qu'on pouvait la lui choisir, l'écrivait rapidement, relisait ce qu'il avait écrit et froissait ensuite le papier, sachant, dorénavant, par cœur et mot à mot, ladite poésie, est du même ordre que les précédents.

Nous avons connu dans l'armée un petit paysan qui ne savait ni lire ni écrire — nous l'enseignâmes au régiment — auquel, en nous amusant, nous avions appris les tables de tir. Il répétait textuellement ce que nous lui disions, sans un arrêt, sans un trou. Avant que nous lui eussions appris à lire, nous lui avions fait apprendre, en les lui lisant, tous les articles et les mouvements les plus compliqués de cette partie de la théorie appelée *Ecole du soldat*. Il suffisait de lire une fois un peu lentement, rarement deux. Visiblement, il ne comprenait à peu près rien à ce qu'il disait ou, plus exactement, les mots qu'il prononçait n'avaient aucune signification pour lui. Mais il ne se trompait jamais. Je dois dire que, parfois, quand on lui donnait seulement le titre de la partie à réciter, il est arrivé — très rarement, du reste — qu'il hésitât. Mais il suffisait de dire le premier mot de la première ligne, pour que tout se déroulât et pour qu'il récitât, sans manquer une syllabe, jusqu'au bout du passage indiqué.

Mais il y a une mémoire qui raisonne, qui

enregistre les faits et les idées avec leur signification et qui, lorsqu'elle les reproduit, les donne très exacts et dans une forme parfaitement correspondante, sans toutefois se préoccuper de copier exactement celle dans laquelle ces faits ou ces idées lui ont été transmis.

Il est bien évident que, lorsque la mémoire peut réunir ces deux formes d'action, elle atteint une sorte de perfection. Mais c'est fort rare et disons tout de suite que c'est particulièrement peu fréquent chez les grands esprits qui, la plupart du temps, ont une mémoire opérant selon le second des modes d'action que nous venons de signaler.

Cela ne signifie pas, toutefois, qu'ils n'aient pas, d'une façon innée, une faculté puissante de la mémoire avant toute préoccupation ou culture.

Voici, pour bien nous faire entendre, l'exemple, d'ailleurs exceptionnel, d'un homme muni d'une excellente mémoire, mais qui était incapable d'enregistrer les choses à leur état brut. Le cas dont nous allons parler est tout particulièrement caractéristique. C'est pour cette raison que nous le choisissons. Car, au vrai, il est parfaitement exceptionnel. Il s'agit du mathématicien Joseph Sauveur. Fontenelle, qui s'est fait son biographe, nous dit que « sa mémoire se refusait à tout ce qui n'est que de pure mémoire, et ne saisissait rien qu'avec le

secours du jugement ». Sauveur renonça à concourir pour la chaire de mathématiques, au Collège Royal, parce qu'il fallait prononcer un discours, et qu'il éprouvait non seulement une difficulté à le faire, mais surtout à l'apprendre par cœur. Cependant, il avait, en matière de mathématiques, une mémoire extraordinairement développée. Et Fontenelle nous apprend encore, sur le même Sauveur, ceci : « Pendant sa philosophie, il avait appris les six premiers livres d'Euclide. » Il paraît qu'il n'avait écrit aucun des traités qu'il publia. Ils étaient entièrement dans sa tête et il les dictait à des copistes : « Les matières, dit toujours Fontenelle, qui se lient par la raison étaient si présentes à son esprit et si bien arrangées dans sa tête qu'il n'avait qu'à les laisser sortir. »

C'est donc là le type même de la mémoire qui n'accepte les choses qu'en les « disséquant », qui les reproduit sans aucune altération de sens, mais modelées à sa manière.

La mémoire de Napoléon

Il paraît certain que, dans les temps modernes, la mémoire la plus complète, la plus puissante et la plus vaste a été celle de Napoléon.

Il savait, du reste, admirablement la faire travailler. Rœderer a écrit de lui : « Je ne l'ai jamais vu distrait d'une affaire par une autre, sortant de celle qu'il discute pour songer à celle qu'il vient de discuter ou à laquelle il va travailler. Jamais homme ne fut plus entier à ce qu'il faisait, et ne distribua mieux son temps entre les choses qu'il avait à faire. *Jamais esprit ne fut plus inflexible à refuser l'occupation, la pensée qui ne venait ni au jour ni à l'heure, plus ardent à la chercher, plus agité à la poursuivre, plus habile à la fixer quand le moment de s'en occuper était venu.* »

Lui même disait que « *les divers objets et les diverses affaires étaient casés dans sa tête comme dans une armoire* ». Il ajoutait : « *Quand je veux interrompre une affaire, je ferme son tiroir et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et jamais ne me gênent ni me fatiguent.* »

C'est le modèle parfait de l'organisation, finement et complètement établie, de la mémoire.

Elle ne se disperse pas inutilement, elle place dans l'oubli momentané et de surface ce dont elle n'a pas besoin sur l'instant et sait le retrouver quand l'heure en est venue.

Napoléon en était arrivé à un degré de « maniement » de sa mémoire presque invraisemblable. D'autant que, dans chaque matière, dans chaque sujet, sur chaque objet auquel il s'in-

téressait, il descendait jusqu'au moindre détail. On n'ignore pas que, dans chaque département ministériel, il en savait davantage que le ministre lui-même, et dans chaque bureau de ce département autant que le commis.

Il avait un certain détachement de diverses choses et, pour celles-là, il évitait d'encombrer sa mémoire. Il en était ainsi pour les noms propres de ceux qu'il n'avait pas à voir ou à utiliser sur le moment, les dates lui étaient totalement indifférentes, et il ne faisait aucun effort pour les retenir. De même pour les vers.

Et Taine nous rappelle qu'il avait toujours sur sa table les états de situation des armées de terre et de mer. Il en avait donné le plan et ils étaient renouvelés le premier jour de chaque mois. Il disait, non sans ironie : « Je n'ai pas assez de mémoire pour retenir un vers alexandrin, mais je n'oublie pas une syllabe de mes états de situation. »

Dans le domaine topographique et géographique, sa mémoire aboutissait à des effets prodigieux. Les contrées, les lieux, les terrains, les grands reliefs du sol et ses grandes coupures, se reportaient en lui sous forme de vision interne qu'il évoquait à volonté, et qui se reproduisaient au bout de plusieurs années avec la même fraîcheur qu'au moment où il venait de les enregistrer. Bourienne ra-

conte qu'accompagnant l'empereur de Paris à Toulon, celui-ci lui fit remarquer avec force détails plusieurs endroits propres à être le théâtre de grandes batailles. « C'était alors, dit Bourienne, un souvenir des premiers temps de sa jeunesse, et il me décrivait l'assiette du terrain, me désignait les positions qu'il aurait occupées, avant même que nous fussions sur les lieux. »

Et il nous faut encore revenir à Taine, car il va nous donner une description remarquable — et extrêmement utile, à titre d'exemple complet et parfait pour l'étude et la culture de la mémoire — de l'organisation et de l'aménagement de cette faculté chez Napoléon :

« Il y a trois atlas principaux en lui, à demeure, chacun composé d'une vingtaine de gros livrets distincts et perpétuellement tenus à jour.

« Le premier est militaire et forme un recueil énorme de cartes topographiques, aussi minutieuses que celles d'un état-major, avec la désignation spécifique et la distribution locale de toutes les forces de terre et de mer, équipages, régiments, batteries, arsenaux, magasins, ressources actuelles et futures en hommes, chevaux, voitures, armes, munitions, vivres et vêtements.

« Le second, qui est civil, ressemble un peu à ces gros volumes où, chaque année, nous

lisons, aujourd'hui, l'état du budget, et comprend d'abord les innombrables articles de la recette et de la dépense ordinaire et extraordinaire : impôts à l'intérieur, contributions à l'étranger, produit des domaines en France et hors de France, service de la dette, des pensions, des travaux publics et du reste ; ensuite la statistique administrative, la hiérarchie des fonctions et des fonctionnaires, sénateurs, députés, ministres, préfets, évêques, professeurs, juges et leurs sous-ordres, chacun dans sa résidence, avec son rang, ses attributions et ses appointements.

« Le troisième est un gigantesque dictionnaire biographique et moral où, comme en un casier de haute police, chaque individu notable, chaque groupe local, chaque classe professionnelle ou sociale, ou même chaque peuple a sa fiche, avec l'indication abréviative de sa situation, de ses besoins, de ses antécédents, partant de son caractère éprouvé, de ses dispositions éventuelles et de sa conduite probable.

« Toute fiche, carte ou feuillet a son résumé ; tous ces résumés partiels, méthodiquement classés, aboutissent à des totaux et les totaux des trois atlas se combinent pour fournir à leur possesseur la mesure de sa force disponible. Or, en 1809, si grossis que soient les trois atlas, ils sont imprimés en entier dans l'esprit de Napoléon ; il en sait non seulement le résumé total et les résultats partiels,

mais aussi les derniers détails ; il lit couramment et, à toute heure, il perçoit en bloc et par le menu les diverses nations qu'il gouverne directement ou par autrui, c'est-à-dire cinquante millions d'hommes, les diverses contrées qu'il a conquises et parcourues, c'est-à-dire soixante-dix mille lieues carrées, etc. »

N'est-ce pas que ce précis du mécanisme de la mémoire de Napoléon valait la peine d'être rappelé ici ? Il démonte pièce à pièce l'admirable instrument qu'était cette mémoire, il nous montre comment elle est organisée, aménagée, comment elle fonctionne.

Et c'est justement le type, le modèle complet, de la mémoire parfaitement exploitée. Pouvant, en fait, tout retenir et tout reproduire, le possesseur de cette mémoire élaguait ce qui était inutile et encombrant. Mais tout le reste, si détaillé, compliqué et divers que cela pût être, il y apportait une attention aiguë, de façon à l'enregistrer profondément et à pouvoir le reproduire très fidèlement au moment voulu — rien qu'au moment voulu.

C'est un exemple qu'il faut utiliser.

Vous direz peut-être : « Napoléon avait un cerveau hors du commun et une mémoire hors de pair. »

Nous vous répétons que l'on ne peut mesurer la mémoire, qu'il est impossible de dire si une mémoire ne peut être égalée par une autre.

Vous ne pouvez savoir quel degré peut atteindre la vôtre, si vous ne l'avez pas mise à l'essai, si vous ne l'avez pas fait travailler selon certains principes qui feront la matière d'un des chapitres de ce livre.

Au surplus, si la mémoire de Napoléon est indiscutablement la plus prodigieuse des temps modernes, il en est d'autres qui, notoirement, ont atteint, dans les mêmes temps modernes, un degré de quantité et de qualité extraordinaire. Tel est le cas de celle de Leibniz.

Il n'avait marqué dans son adolescence aucune inclination particulière, aucune attirance spéciale, pour un genre de connaissances plutôt que pour un autre. Il avait eu, tout de suite, à sa disposition une très belle bibliothèque richement fournie et comptant tous les bons livres de tous les genres, qui avait été constituée par son père.

Il lut tout et il s'y mit très tôt, abordant la lecture des auteurs latins et grecs dès qu'il connut suffisamment les langues mortes.

Il lut tôt, mais dans un ordre parfait, par genres, poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, théologiens. Ces lectures faites avec la plus grande méthode, la plus grande attention, et la plus grande assiduité, lui firent acquérir le savoir de toutes ces branches, et il pouvait choisir son occupation ou son thème dans le domaine qu'il lui plaisait.

Il mena de front toutes les sciences. Un de ses admirateurs enthousiastes a écrit de lui : « De plusieurs Hercule, l'antiquité n'en a fait qu'un, et du seul Leibniz nous ferons plusieurs savants. » Effectivement, d'ailleurs, pendant les mêmes périodes, il paraissait de lui des articles sur les sujets les plus différents. Cette multiplicité variée de productions simultanées ne produisait aucune confusion dans son esprit, et ses passages brusques d'un objet à un autre ne le gênaient nullement.

Il avait su, lui aussi, organiser sa mémoire par « tiroirs ».

C'est, répétons-le, une question d'attention où l'intervention de la volonté joue un grand rôle.

Qu'on ne nous fasse pas dire qu'il n'y a pas de différence native de qualité et de quantité entre les mémoires humaines.

Nous disons, simplement, que nul ne peut connaître exactement la puissance de sa mémoire s'il ne l'a pas mise à l'essai ; qu'il n'y a pas de mètre à mesurer la mémoire et, enfin — et surtout — que toute mémoire peut être améliorée ou développée.

Les exemples fournis par les mémoires hors série sont propres, nous l'avons dit, à démontrer qu'une mémoire peut atteindre à des degrés et à des résultats qui paraîtraient invraisemblables si on ne les constatait pas matériellement

— et cela à condition d'être traitée d'une certaine façon.

Il ne faut pas regarder les hauteurs atteintes par ces mémoires hors série comme inaccessibles. Elles doivent, au contraire, encourager à tenter le maximum.

CHAPITRE VI

Différentes sortes et divers types de mémoire

Quand nous disons : « la mémoire », nous parlons d'une chose dont on pourrait presque parler au pluriel. La mémoire est, en effet, variée de différentes façons, se présente sous des formes diverses, change dans ses moyens et dans ses actions. Il y a, en outre, une mémoire par individu de l'un ou l'autre sexe. Chez chaque être humain, elle fonctionne d'une façon plus ou moins spéciale, tant en ce qui concerne l'enregistrement que la reproduction.



Il y a d'abord deux grandes classifications qui se décomposent chacune en deux sortes de mémoire.

La première classification comporte la mémoire innée et la mémoire acquise.

La seconde comporte ce que l'éminent psychologue L. Dugas appelle « la mémoire brute et la mémoire organisée », c'est-à-dire la mémoire à l'état de nature et la mémoire adaptée.

Présenter la première classification sous la forme exagérément schématique que nous venons de lui donner ne la détermine pas d'une façon parfaitement exacte.

Quand nous disons « mémoire innée et mémoire acquise », nous semblons indiquer d'abord que des êtres humains pourraient venir au monde sans mémoire et, ensuite, que ce vide peut être comblé par un procédé artificiel. Ce n'est point de cela qu'il s'agit.

Si, en effet, un être humain venait au monde sans la faculté de mémoire, on a vu, par les exemples d'amnésie que nous avons cités, qu'il serait incapable de vivre par lui-même et par ses propres moyens. Il n'est pas douteux que ce cas se présente, si rarement que ce soit. Mais ce sont des anomalies, des infirmités heureusement très exceptionnelles. L'être qui les subit est un idiot pathologique, qui passera sa vie — généralement courte — entièrement surveillé par les siens ou par les infirmiers de l'asile où on l'aura placé.

En outre, en face d'un vide total de la mémoire, il serait impossible d'en créer une ou d'en faire acquérir une. Car, que l'on recoure à la rééducation ou à cette mnémonique

technique, tantôt si à la mode, tantôt si décriée, il faut tout de même un point de départ ou d'appui ; il faut que, si peu que ce soit, le cerveau accroche quelques matériaux qui formeront base et sur lesquels on construira. Les amnésiques, par exemple, ont perdu le souvenir, ils n'ont pas perdu toute mémoire. Chez eux, il y a oubli maladif. Mais la faculté de mémoire altérée, gênée dans ses fonctions, amoindrie, subsiste. Il y a, en somme, de quoi reconstruire.

De toutes façons, quand nous écrivons « un être humain », sans autre qualification ou explication, nous supposons toujours un être normal, par conséquent, incapable de naître sans mémoire.

En conséquence, « mémoire innée » veut dire mémoire de bonne qualité, comparativement aux mémoires faibles, et « mémoire acquise » signifie mémoire développée par l'exercice, mémoire travaillée, exercée, ou encore transformée.

On parvient, nous le verrons dans un autre chapitre, assez aisément à développer la mémoire, un peu moins facilement — selon les cas — à la transformer. Il se peut que certaines conditions mentales ou même physiologiques de certains sujets retardent la transformation ou la gênent.

Et cette question de transformation nous amène à la seconde classification : mémoire

brute et mémoire organisée, ou mémoire à l'état de nature et mémoire adaptée.

L'une et l'autre de ces deux formules semblent apporter avec elles la définition de la chose qu'elles servent à qualifier. Ce n'est pourtant pas si simple que cela.

La mémoire « brute » ou à l'état de nature, c'est bien une forme native de la mémoire. Mais c'est encore autre chose : c'est la mémoire qui, dans son action, ne recourt qu'aux moyens les plus simples, qui, par exemple, enregistre uniquement, sans chercher à classer les souvenirs, les laissant en vrac, et qui les reproduit, sans plan concerté d'avance, quand l'occasion se présente par hasard.

La mémoire « organisée » ou « adaptée », c'est la mémoire qui classe le souvenir aussitôt que l'impression est enregistrée, qui en suppute la valeur et qui est prête d'avance à le reproduire — ou l'évoquer si l'on préfère — lorsque le moment utile sera venu, voire en choisissant le moment ou en en provoquant l'arrivée.

Mais nous venons de voir, au reste, dans le chapitre précédent, la mémoire magnifiquement organisée et adaptée de Napoléon, ce qui a permis à tous nos lecteurs de saisir exactement ce qu'est le travail et ce que sont les procédés de ce genre de mémoire.

Divers types

Nous l'avons dit : la mémoire est individuelle. Ses procédés varient avec chaque individu. Elle présente cependant, dans chacune de ses variétés, des traits généraux qui suffisent à en établir le type.

Les savants — philosophes ou médecins — qui étudient cette question ont donc coutume de cataloguer la mémoire en trois types :

visuel,
auditif,
moteur.

Dans le premier cas, la perception et l'impression ont lieu par les yeux ; dans le second cas, par l'ouïe ; dans le troisième, par le mouvement ou les muscles, par le toucher.

Lorsque vient le moment de l'utilisation de cette perception ou impression, le moment du rappel, de la reproduction ou évocation, ce sont les mêmes sens qui agissent. Le visuel a devant les yeux les choses dont il se souvient ou qu'il se rappelle ; l'auditif a dans l'oreille le bruit correspondant et nécessaire à l'évocation ; le moteur a la sensation du mouvement qui accompagnait la perception.

Donnons, pour plus de clarté, un exemple de ce qu'est l'action d'une mémoire motrice :

certains sujets du type moteur retiennent mieux et se rappellent plus facilement les textes qu'ils ont appris en faisant fonctionner vigoureusement les muscles de la bouche et des joues.

Lorsque vous exécutez un exercice physique, que vous vous appliquez à un sport, vous avez généralement recours à la mémoire motrice. Nous disons généralement, parce qu'il faut encore distinguer la façon dont vous avez enregistré la pratique de ce sport.

Si c'est en regardant agir vos instructeurs ou vos prédécesseurs dans ce sport que vous en avez saisi les procédés vous avez eu recours à la mémoire visuelle.

Si c'est en écoutant les enseignements, les préceptes et les conseils que l'on vous a donnés, vous avez utilisé la mémoire auditive.

Mais si vous n'avez acquis les principes et les accomplissements de ce sport que par la pratique, que par la manœuvre et l'accoutumance de vos muscles, si, en un mot, « c'est en forgeant que vous êtes devenu forgeron », vous avez employé la méthode motrice.

Il faut, du reste, dire qu'il est très rare que la mémoire motrice puisse fonctionner seule. Il y a toujours un moment, fût-ce au début, où les enregistrements de la mémoire sont venus de la vue ou de l'ouïe.

Même si vous n'avez appris à monter à bicyclette qu'en montant sur une selle de vélo,

vous aviez, au préalable, regardé agir les cyclistes. La plupart du temps, d'ailleurs, des amis, des connaissances, des gens complaisants, vous auront donné des conseils. Dans la première hypothèse, la mémoire visuelle sera venue en aide, chez vous, à la mémoire motrice. Dans la seconde, ce sera la mémoire auditrice.

*
**

Il y a aussi des cas assez particuliers.

Il est notamment évident que la mémoire tactile, la mémoire du toucher, peut être considérée comme une mémoire motrice, puisque musculaire.

Eh bien ! à tout prendre, ce n'est pas parfaitement exact.

Bien sûr, un ouvrier, mécanicien, serrurier, menuisier est surtout obligé de retenir des gestes et, au fur et à mesure qu'il se perfectionne dans son métier, il agit de plus en plus avec la mémoire motrice, puisque son savoir professionnel vient de l'expérience qu'a acquise son toucher et des souvenirs qu'ont recueillis ses muscles.

Mais si vous prenez l'aveugle ?

Vous répondrez, sans doute, que l'aveugle ne peut, en tout cas, pas avoir la mémoire visuelle puisqu'il n'a pas de vue.

C'est peut-être simplifier un peu trop.

Ne parlons pas naturellement de la mémoire auditive qui appartient auxdits aveugles aussi bien — et même presque toujours mieux — qu'aux voyants. Mais il y a des choses que l'oreille ne peut lui transmettre, soit que par leur nature même ces choses ne puissent être transmises par le son, soit qu'elles aient été soumises à l'attention du sujet dans un moment de solitude. Parmi ces choses, pour la plupart matérielles, il en est même — comme la lecture — qui ne s'adressent qu'à l'intellect. L'aveugle se sert alors du toucher.

Peut-on, dans ce cas, considérer la perception, l'enregistrement ou la rétention et la reproduction future qui en résultent comme relevant à proprement parler de la mémoire motrice ?

Personnellement, nous ne le croyons pas.

Nous pensons même que cette appréciation est parfaitement arbitraire.

Le toucher de l'aveugle joue un tout autre rôle que le toucher du voyant.

En ce qui concerne les enregistrements, ce toucher de l'aveugle joue presque exactement le rôle de la vue, et la façon dont l'image mnésique s'inscrit dans son cerveau est exactement la même que celle qu'y inscrit la mémoire visuelle.

C'est tellement vrai que, même ceux des voyants qui, par nature et par profession, ont

l'habitude d'apprécier ou de juger les choses par le toucher ne se rendent que très imparfaitement compte de ce qu'ils ont touché dans l'obscurité, n'en gardant qu'un souvenir incomplet quand il n'est pas absolument faux, et — c'est la plupart des cas — sont incapables de le reproduire ou de l'évoquer avec une exactitude certaine, avec cette exactitude que la vue leur aurait rendue possible.

Il y a donc là non pas un cas, mais un ordre de faits particulier et qui ne ressemble en rien à cette mémoire tactile qui est apparentée à la mémoire motrice, et qui est celle du pianiste, du harpiste et surtout du violoniste.

Notez, à ce propos, qu'il y a des exemples d'instrumentistes, fort habiles comme exécutants sur les trois instruments que nous venons de citer, et qui n'ont aucune oreille. Là, donc, la mémoire tactile est purement motrice, alors que, dans le cas habituel et normal pour les musiciens jouant de ces mêmes instruments, il y a en nuance, une collaboration intime entre la motrice et l'auditrice.



La vie moderne a, en outre, amené la formation de nouveaux types de mémoire.

Prenez, par exemple, le cas des dactylographes.

Ils — ou elles — doivent avoir un type de mémoire complexe, pour ne pas dire compliqué. Il leur faut :

I. — La mémoire auditive, pour percevoir et enregistrer rapidement ce qu'on leur dicte.

II. — La mémoire visuelle, pour :

1° retenir et reproduire rapidement ce qu'ils lisent lorsqu'ils recopient — car il ne faut pas oublier que les dactylographes sont appelés à taper par l'intermédiaire de la lecture ;

2° voir ce qui se passe sur leur clavier et ensuite s'apercevoir des erreurs ou oublis en se relisant ;

3° bien connaître leur clavier.

III. — La mémoire auditive, pour retenir et reproduire rapidement et exactement ce qui leur est dicté.

IV. — Enfin, la mémoire motrice, pour exécuter correctement et rapidement et sans erreur tous les gestes et tous les mouvements compliqués qu'exige la dactylographie : placement convenable et mesuré de la feuille, mouvement des touches, passage de l'une à l'autre, etc.

Il en résulte donc que les dactylographes doivent posséder, pour bien faire leur métier,

les trois types de mémoire : visuel, auditif et moteur.

C'est, du reste, un cas spécial, sans pour cela entrer dans l'ordre des particularités, et encore moins des singularités.



Tout ce que vous venez de lire doit être pris par vous avec grande attention.

Il est d'une importance considérable que vous sachiez de quel type relève vótre mémoire, si vous voulez la développer, ou l'éduquer, ou la faire travailler en l'utilisant.

Vous devez donc vous étudier et, avec un peu d'application — ce n'est pas très difficile — vous ne pourrez pas manquer de déterminer de quel type relève votre mémoire.

Mémoires de célébrités

Il n'est pas mauvais, non plus, d'étudier celle des autres, et surtout des hommes qui ont réussi dans la vie, des célébrités et des grands cerveaux. Ils servent de moyens d'observation et de contrôle, et aussi d'exemples.

Au début de ce siècle, le docteur Saint-Paul, pour se documenter d'une façon générale sur la mémoire et d'une façon particulière sur

ses divers types — sur ce qu'il a appelé « le langage intérieur » — a, en collaborant avec le célèbre docteur lyonnais Lacassagne, fait auprès d'une série d'hommes connus une enquête très approfondie, à l'aide d'un questionnaire détaillé qu'il leur adressa.

Il leur demandait, notamment, quelle était l'acuité de leur mémoire visuelle : s'ils avaient la mémoire des physionomies, des paysages, des tableaux, s'ils se rappelaient facilement et longtemps ce qu'ils avaient vu ; si leurs pensées, en dehors de tout effort, s'accompagnaient des images visuelles qui s'y rapportaient, si ces images étaient précises et distinctes, précises et colorées ; s'ils voyaient ainsi, et sans le chercher, les objets et les personnes auxquels ces pensées se rattachaient, ou si, au contraire, ils ne pensaient qu'avec des mots non accompagnés d'images.

Pour la mémoire auditive, il s'enquérait de savoir si ses correspondants se souvenaient bien de ce qu'ils avaient entendu, des conversations tenues devant eux, des airs musicaux écoutés, si leur mémoire leur rapportait les sons avec toute l'ampleur et toute la justesse qu'ils possédaient lorsqu'ils avaient été directement entendus.

Il leur demandait, pour la mémoire motrice, s'ils se souvenaient longtemps des sensations que leur faisaient éprouver leurs propres ac-

tes, s'ils pensaient pouvoir retenir plus longtemps ce qu'ils disaient que ce qu'ils lisaient ou entendaient, s'ils gardaient un souvenir exact et persistant de l'impression qu'ils avaient d'effectuer tel ou tel mouvement à l'escrime, aux exercices physiques, au jeu, dans l'exécution d'un morceau de musique, etc.

Nous n'entrerons pas dans le détail des questions, bien que ce questionnaire puisse être très utile à nos lecteurs, mais ce qui précède suffit déjà à leur permettre une très sérieuse introspection.

Voici quelques extraits des réponses reçues par le docteur Saint-Paul :

Léon Widor disait :

« Je me représente ma pensée bien plus par le décor que par la parole, ce sont des images, même de choses dont j'ignore absolument la forme. La parole n'a pas de signification pour moi, psychiquement parlant, ce n'est que par les formes qu'elle évoque pour moi qu'elle existe, mais sans qu'il y ait réciprocité. »

Widor était un visuel.

Nous extrairons les passages suivants d'une très longue réponse d'Emile Zola :

« ...Un caractère très net de ma mémoire, c'est que la persistance des souvenirs dépend de mon désir et de ma volonté de retenir.

J'ai une excellente mémoire visuelle, mais si je ne regarde pas en voulant retenir il ne reste rien ; si je n'ai pas la volonté de me souvenir, il ne reste rien. Nommé président de la Société des Gens de lettres, j'ai mis plus de trois semaines à me rappeler la physionomie de vingt-quatre membres.

« ... Mes souvenirs visuels ont une puissance, un relief extraordinaires ; ma mémoire est énorme, prodigieuse, elle me gêne ; quand j'évoque les objets que j'ai vus, je les revois tels qu'ils sont réellement, avec leurs lignes, leurs formes, leurs couleurs, leurs odeurs, leurs sons ; c'est une *matérialisation à outrance* ; le soleil qui les éclairait m'éblouit presque, l'odeur me suffoque, les détails s'accrochent à moi et m'empêchent de voir l'ensemble. Aussi, pour le ressaisir, me faut-il attendre un certain temps ; je n'écrirai que l'an prochain mon roman sur... ; je prendrai les notes que j'ai recueillies, l'évocation se fera, tout sera au point, sur l'ensemble, les grandes lignes, les grandes arêtes se détacheront nettes...

« ...Cette possibilité d'évocation ne dure pas longtemps ; le relief de l'image est d'une exactitude, d'une intensité inouïes, puis l'image s'efface, disparaît ; cela s'en va, ce phénomène est heureux pour moi...

« ...En résumé, ma mémoire se caractérise par la puissance énorme du souvenir qu'elle

me fournit, par la fragilité de ces souvenirs... »

Cette réponse de Zola est extrêmement intéressante, car elle suggère des occasions d'autres analyses et en fournit les moyens. Il y a là un exemple de mémoire visuelle poussée jusqu'à l'extrême et qui, par conséquent, présente avec un relief exceptionnel tous les éléments de ce type de mémoire. Ils peuvent ainsi facilement être utilisés par vous comme pierre de touche. Disons, en passant, que Zola évoque, sans s'en douter, toute la question de la rétention du souvenir, lorsqu'il dit qu'il ne voit pour le retenir que ce qu'il veut voir : c'est la question de l'attention volontaire, dont dépend pour ainsi dire toute la mémoire, et dont nous reparlerons.

Et voici Alphonse Daudet, autre visuel :

« Je suis très myope depuis l'enfance, portant deux et demi et trois ; mes professeurs, à Lyon, n'ont jamais voulu me croire, et je suis sorti du lycée sans avoir su faire une circonférence au tableau.

« Cependant, ma mémoire visuelle est bonne, ma mémoire de localisation est telle qu'aux expositions je me rappelle la place d'anciens tableaux à dix ans de distance, et ma pensée superpose les récents sur les anciens d'une façon fatigante. »

A noter, dans ces quelques lignes, ce fait que nous avons souligné dans un autre ouvrage [1] qu'il n'est pas besoin d'avoir une bonne vue pour bien voir, et à ajouter qu'en matière de mémoire les réflexes et leurs appréhensions ne jouent pas puisqu'un homme dont la vue est mauvaise peut être un visuel.

Vous remarquez aussi que les deux derniers visuels se plaignent de l'encombrement ou, plus exactement, de l'engorgement de leur mémoire.

Voici, maintenant, un auditif, c'est le docteur Marion, qui écrit :

« La pensée des autres, ramenée dans mon esprit par un souvenir ou traduite par une lecture, je n'en vois pas les mots, je les entends. J'entends les voix de ceux qui m'ont parlé, au souvenir des choses qu'ils m'ont dites. Leurs intonations, leurs inflexions, froides ou émues, affectueuses ou sévères, traduisent, de nouveau, à ma mémoire, les états d'âme qu'elles m'ont antérieurement exprimés...

« ...Les auteurs que je lis me parlent leur pensée, chacun avec une voix spéciale... »

Voici un cas extrême ; c'est un autre auditif : le docteur Bourdon. Il répond : « J'entends ma parole intérieure non pas dans mes

(1) *Méthode pratique pour développer la volonté.*

oreilles, mais dans ma poitrine : cette localisation doit tenir à ce que je localise aussi ma parole à haute voix dans la région thoracique plutôt que dans la bouche ou les oreilles. »

Et, maintenant, une réponse très caractéristique d'un moteur, repère d'autant plus caractéristique qu'il ne fait pas entrer en ligne de compte un fait qui exige un effort physique notable. C'est, paraît-il, celle d'un médecin illustre qui a désiré ne pas être nommé, et dont la signature est représentée par ces seules lettres : « docteur X... » Il déclare : « Je ne puis écouter la musique sans la chanter intérieurement ; je ne me la rappelle jamais par des souvenirs auditifs, mais toujours par le rappel des mouvements faits antérieurement. »

Le docteur Massenet, également moteur, raconte :

« ...Ayant travaillé quelque temps au télégraphe Morse, dans un bureau, voici ce que j'observai : les signaux se donnent sur un bouton manipulateur avec un rythme spécial qui, par les ouvertures ou les fermetures du courant qu'il établit, détermine la formation de points et de traits... Certains employés retiennent le bruit rythmé provenant du claquement du manipulateur et du récepteur : *ils lisent à l'oreille.*

Eh bien ! moi, je retenais le mouvement à faire pour former la lettre, de telle façon que, quand je pensais, en me promenant, à ce que j'allais transmettre, ma main exécutait tous les mouvements nécessaires pour effectuer les signaux et j'étais complètement dérouté si l'on me dictait le son.

« ...Je pensais si peu à la forme de la lettre que je fus longtemps à transmettre sans pouvoir lire ; j'aurais voulu lire avec la main. »

Au vrai, il y a dans cette enquête, qui réunit deux cents déclarations, beaucoup d'autres citations qui pourraient servir d'exemples et de « gabarits » si j'ose dire ; en tous les cas, qui aideraient nos lecteurs à donner des coups de sonde en eux-mêmes. Mais il faut se borner.

*
**

Ces trois termes de visuel, auditif et moteur ont été créés par les savants pour servir de points de départ et pour simplifier les moyens de compréhension. Mais, en réalité, il y a bien d'autres variétés de mémoire. Dans le vocabulaire technique même, on les admet comme sous-types. Nous avons, du reste, indiqué plus haut que, particulièrement, la mémoire motrice allait rarement seule, et l'on trouve ainsi

des types d'audito-moteurs et de visuélo-moteurs. Il n'est pas besoin d'explication compliquée. Au moment de l'auto-analyse, les deux formes collaborant se révèlent, chacune d'elle-même.

Mais si l'on veut être exact, ou plutôt minutieux, on peut dire qu'il y a un genre de mémoire pour chaque sens, car il y a la mémoire gustative qui note, enregistre et rappelle au palais le goût des mets, il y a celle de l'odorat qui joue le même rôle pour les odeurs. Il y a même la mémoire des organes ou des mûscles qui gardent le souvenir des douleurs, des malaises ou des satisfactions qu'ils ont éprouvés.

Il y aura donc pour vous, non seulement à vous introspecter sur le plan général, mais encore sur le plan personnel. Nous aurons à revenir plus loin sur ce sujet.

Mais, dès maintenant, insistons sur ce point qu'il y a une immense importance pour vous à déterminer de quel type relève votre mémoire. Ce n'est, bien entendu, qu'à cette condition que vous pourrez en tirer le maximum.

Rappelez-vous que ceux qui possèdent bien le mouvement de leur faculté mnésique arrivent à des résultats extraordinaires.

Pour ne prendre que des exemples courants et représentant des efforts assez humbles, dites-vous que le jongleur qui exécute devant vous

des tours d'une adresse invraisemblable, qui ne manque ni une de ses boules ni un de ses couteaux, qui fait disparaître et reparaître les objets les plus hétéroclites avec lesquels il jongle sans jamais se tromper, est un moteur qui s'est bien étudié et qui, sans peut-être savoir comment la nommer, a deviné, a exploité, la faculté de mémoire motrice qu'il y avait en lui.

Le calculateur de music-hall qui, après avoir inscrit à la volée, sur un tableau noir, des chiffres criés de la salle, tourne le dos à ce tableau et fait les opérations attendues sans une erreur dans les résultats, est un visuel qui, d'un seul coup, a comme photographié les chiffres dans sa tête. Pour savoir qu'il pouvait faire cela et s'en servir comme métier, vous pensez bien qu'au préalable il avait étudié à fond sa mémoire.

CHAPITRE VII

Comment se forme, fonctionne et évolue la mémoire

Il importe, pour la culture et l'utilisation de la mémoire, de savoir comment le souvenir s'y forme, comment elle fonctionne et comment elle évolue.

Dans l'acte mnésique, il faut noter quatre opérations. Nous y avons déjà fait allusion plusieurs fois dans les chapitres précédents.

La première de ces opérations consiste à percevoir un fait, à distinguer une idée.

La seconde consiste à enregistrer ce fait ou cette idée.

La troisième consiste à le conserver, à le retenir, si vous aimez mieux.

La quatrième à l'évoquer, à le ramener mentalement devant vous, à le reproduire, en somme, par l'esprit.



Une cinquième opération, qui n'est souvent qu'une forme ou un complément de la quatrième, est celle qui consiste à reconnaître un fait, une chose que vous avez vue, entendue ou connue dans le passé.

Pour la clarté, nous décomposerons donc l'acte de mémoire de la façon que voici :

1° perception ;
2° enregistrement (fixation) ;
3° conservation (rétention) ;
4° évocation } reproduction.
5° reconnaissance }

Comment l'accomplissement de cet acte mnésique est-il provoqué ?

Il est provoqué par l'intervention d'une circonstance qui a attiré votre attention. Car il ne peut y avoir mémoire sans attention en éveil, au guet.

Il y a là un acte de la conscience, un effort voulu, bien que souvent accompli sans que l'on se rende compte qu'il y a effort et qu'on l'a voulu, l'habitude nous faisant perdre de vue le jeu de notre « moi » conscient et de notre volonté.

La perception

Pour la mémoire, à l'état naturel ou « brut », la perception se fait bien souvent à l'improviste et sans recherche préétablie. Mais elle

peut, néanmoins, tout comme la mémoire organisée et aménagée, se préparer à la perception, c'est-à-dire que son possesseur, bien que devant recevoir, recueillir et reproduire l'impression à l'état brut, peut, tout de même, la rechercher, l'attendre ou s'apprêter à la recevoir. En résumé, le possesseur d'une mémoire « brute » peut très bien, pour une raison quelconque, s'apprêter à recueillir un souvenir.

Prenons cet exemple : un homme sans culture mnésique spéciale, qui a une mémoire purement photographique, enregistrant faits et choses tels qu'ils sont, sans les analyser ou les adapter, est en vacances et voyage ; il visite des sites, des villes, des monuments. Il ne cesse pas, pendant tout ce temps, à chaque pas qu'il fait, de s'apprêter à la perception et, comme conséquence, à la fixation.

De toute manière, même une mémoire inculte enregistrant quelque chose accomplit un acte conscient et volontaire, un effort, quelquefois par surprise, quelquefois dans la contrariété, mais, conscient et par conséquent volontaire.

Sur ce point de la perception, le fonctionnement des deux mémoires est le même.

La conservation

On ne peut pas en dire autant pour la conservation.

La mémoire à l'état naturel conserve, sans choix ni discernement, tout ce qui est tombé dans le champ de sa perception.

La mémoire organisée, pour sa part, établit, au moment même de la perception, le choix des sensations à enregistrer ou à rejeter. L'insignifiance, l'inutilité de certaines impressions peuvent, à la rigueur, ne lui apparaître qu'au bout d'un certain temps, mais presque toujours elle a distingué au premier apport ce qui doit faire partie de son capital ou ce qui serait une charge inutile.

La reproduction

Par ailleurs, toute perception faite sans l'intervention de la conscience — disons inconsciemment — n'est pas susceptible de fixation ou rétention ni, par conséquent, d'évocation. On pourrait dire que cela signifie qu'il n'y a plus mémoire à partir du moment où la conscience n'entre pas en jeu. C'est vrai.

Il y a pourtant une nuance à noter.

Certes, si l'évocation volontaire d'une image, la reproduction d'une idée, ne peut être réalisée, cela signifie implicitement qu'il n'y a pas eu enregistrement, qu'il n'y a pas eu empreinte. Il n'y a donc pas mémoire.

Et, cependant, de bien des choses que nous

n'avons pas notées, dont nous n'avons pas gardé le souvenir, qui n'ont pas fait impression dans notre conscient, il reste, au fond de nous, une espèce de vague nébuleuse ou de buée, d'où nous viennent parfois des sortes de poussées au cerveau, des visions vagues qui nous paraissent inexplicables.

En conséquence, bien qu'il ne soit pas douteux que les perceptions inconscientes ne s'inscrivent point dans la mémoire, il est tout de même indiscutable que, fût-ce par une intervention indéfinissable de notre subconscient, elles peuvent indirectement jouer un rôle dans nos pensées ou nos imaginations.

L'itinéraire du souvenir

Comment, par quelle voie et par quel moyen, le souvenir entre-t-il en nous ?

Il y a d'abord l'élément psychique et mental qui l'appelle et qui le soutient, c'est en somme ce que nous disons au début de ce chapitre.

Il y a ensuite l'élément physique, le rôle de la machine humaine que l'âme met en mouvement.

Pour bien saisir ce rôle, il faut se faire le tableau que voici : considérer le corps humain comme une sorte de construction, disons de donjon, dont les parties extérieures, les

murailles, — ou si vous préférez, la périphérie — sont dotées d'appareils signalisateurs, d'objectifs de périscopes, de récepteurs de micro, de commutateurs.

A l'intérieur, courent des fils qui transmettent tout ce qui affecte ces appareils à la partie centrale, au noyau ou réduit.

Maintenant, vous devez savoir que dans cette partie centrale, qui est le cerveau, se présente tout un aménagement. L'illustre Gall a établi, un jour, que chacune de nos facultés avait un siège à elle, dans le cerveau. Depuis cette époque la question a été très approfondie, des précisions matérielles ont été établies et l'on tend à savoir dans quelle région, voire dans quel lobule, dans quelle cellule de l'écorce cérébrale siège telle ou telle faculté.



Supposons, maintenant, qu'un canon tire à une distance plus ou moins grande de l'endroit où vous vous trouvez. Le son a traversé l'espace atmosphérique qui vous sépare du canon à une vitesse de 340 mètres à la seconde, et il est venu aboutir à votre oreille. L'extrémité du nerf acoustique qui finit à la périphérie a été ébranlée ou affectée par le mouvement vibratoire du son mais l'a tout de suite converti en un

autre mouvement de vitesse beaucoup moins grande, que l'on nomme influx nerveux.

Supposons, aussi, que vous regardiez venir à vous un navire, coque blanche et toutes voiles dehors, de même couleur. Le mouvement vibratoire produit par la lumière et la couleur a traversé l'éther qui vous sépare du navire à une vitesse de 298 millions de mètres à la seconde, et est arrivé jusqu'à la rétine de votre œil qui l'a, elle aussi, transformé en influx nerveux.

Supposez, enfin, que le navire que vous avez vu approcher tout à l'heure, étant entré au port et ayant pris son corps-mort, vous vouliez apprécier sa jauge à vue. Vous le regarderez de bout en bout et du bordage à la ligne de flotaison. Pour cela, vous aurez imposé aux muscles moteurs de vos yeux les mouvements indispensables. Des nerfs de la sensibilité générale les ont, à leur tour, convertis en influx nerveux.

Dans les trois cas, les influx nerveux ont conduit la perception jusqu'à une cellule cérébrale. Ils le font d'ailleurs avec une vitesse de propagation variable de 30 à 94 mètres par seconde. Pour le premier, celui du son, qui est la transformation d'un mouvement vibratoire relativement lent, la vitesse de propagation n'est pas considérable ; pour le second cas, celui de la lumière, il est issu d'un mou-

vement vibratoire formidablement rapide et il se propage avec une vitesse prodigieuse ; pour le troisième, venu du muscle, il est incomparablement plus lent que les deux premiers.

En somme, l'influx nerveux est fonction de la vibration qu'il a recueillie, c'est-à-dire, dans nos exemples, vibrations sonore et lumineuse, effort musculaire.

Ainsi, et dans les conditions que nous venons d'indiquer, toute sensation s'amorce par un mouvement à l'extrémité périphérique d'un nerf sensitif qui transforme ce mouvement en un autre mouvement pour aboutir à une cellule cérébrale.

Nous n'oserions affirmer, comme d'aucuns le font, que chaque mouvement sensitif aboutit à une cellule qui lui est fixée d'avance. Mais il est établi que, dans le cerveau sain et normal, il y a des régions distinctes pour chaque espèce de sensation.

Importance du mot

Il existe dans les circonvolutions cérébrales, d'une façon constatée et établie, des centres psycho-moteurs et aussi des centres d'étiquetage et d'emmagasinage où sont rangés les mots du langage.

Les centres psycho-moteurs sont connus ; ceux du langage le sont parfaitement.

Le rôle de ces centres du langage intérieur est considérable dans les opérations de la mémoire. Ce sont eux, en effet, qui renferment et conservent les mots. Or c'est le mot, formulé tout bas quand vous voulez vous rappeler quelque chose à vous-même, et tout haut quand vous voulez le rappeler à d'autres, qui condense le souvenir. C'est lui qui détermine et qualifie la chose dont vous voulez parler, c'est surtout lui qui permet la liaison entre les impressions diverses, parfois différentes et sans analogie, dont l'ensemble constitue un souvenir.

Vous voulez parler d'un endroit sale, misérable, en désordre, sentant mauvais, où vous êtes allé et dont vous avez gardé une triste impression. Les deux sensations que vous avez éprouvées dans cet endroit, l'une visuelle l'autre olfactive, sont bien différentes et restent distinctes. Pourtant, pour les joindre et les conserver en un tout, pour, en bref, en garder le souvenir, votre langage intérieur a évoqué en vous un seul mot : « taudis ». Toutes ces impressions de gêne physique et morale, de pitié et d'appréhension que vous avez éprouvées seront ainsi évoquées, d'un seul mot, devant vos yeux et devant ceux de vos auditeurs éventuels.

C'est, en somme, le mot qui évite le tohu-bohu dans le cerveau, c'est lui qui, désignant, qua-

lifiant, étiquetant chaque sensation, évite qu'elles se joignent les unes aux autres en un troupeau désordonné, où il serait impossible de les séparer les unes des autres, tandis que, grâce à ce mot, elles répondent à l'évocation, comme un animal fidèle répond à son nom quand son maître l'appelle, et se joignent harmonieusement au groupe dont elles doivent, s'il y a lieu, faire partie, et non à un autre.

Nous avons choisi un exemple exagérément simple, mais en réalité le mot peut être l'aboutissement, la concrétion d'un volume considérable de souvenirs formant ensemble. Il est susceptible d'exprimer, sous une forme condensée et brève, tout un complexe d'éléments d'aspect disparate, d'ordres tout à fait différents, de réunir en lui tout à la fois des souvenirs visuels, auditifs et moteurs, se rapportant finalement au même objet général, et dont il forme l'indispensable ciment qui, sans lui, ferait défaut.

C'est, à la fois, le tuteur et le véhicule de la mémoire.

Comment s'éveille la mémoire

Vous venez de voir le chemin tout entier que la mémoire fait parcourir à l'acte mnésique, depuis la perception, qui est une acquisi-

tion, jusqu'à l'évocation ou reproduction, qui est l'utilisation de cette acquisition, en passant par l'enregistrement et la conservation.

Il manque, direz-vous, le début : comment la mémoire a été mise en éveil, comment s'est formé et fixé l'état de conscience qui a créé et fait naître l'attention.

Il n'y a que deux éventualités pour amener cette fixation : ou bien l'intensité de la réaction produite par le fait qui va éveiller la mémoire, ou bien la répétition qui amène l'habitude.

Si, vous promenant au milieu d'une foule, vous retenez, entre les mille personnes qui passeront devant vos yeux, la physionomie de l'une d'elles c'est qu'il y aura en cette personne quelque chose qui, selon l'expression que vous emploierez vous-même, vous aura « frappé ». Et cette expression est extrêmement juste, car l'état de conscience créé ainsi, brusquement, ressemble un peu à l'état provoqué par un choc. L'état de conscience, qui permettra le souvenir qu'enregistrera votre mémoire, sera donc créé par « intensité ».

D'autre part, vous passez tous les jours devant un petit magasin sans étalage, sans rien qui puisse vous intéresser. Pendant les premiers temps, où il vous est arrivé de faire ce chemin, vous n'avez même pas remarqué ce magasin, et vous auriez été bien empêché de dire ce qui se trouvait à la place qu'il occupe.

Mais, à force de passer devant lui, vous l'avez « vu », vous savez qu'il existe, et, s'il y a lieu, vous pourrez indiquer sa situation, son aspect, etc. L'état de conscience nécessaire à la mémoire a, dans ce cas, été provoqué par « répétition ».

C'est donc l'intensité ou la répétition de la réaction produite par un fait, une circonstance ou une idée, qui est l'origine de l'acte mnésique.

Nous ne saurions trop insister sur la nécessité qu'il y a à bien se pénétrer des détails que contient ce chapitre. La faculté de mémoire devant être considérée comme une sorte d'adaptation ou d'appui de l'appareil nerveux, résultant de l'exercice, la connaissance de tout ce qui précède vous sera indispensable pour la culture de votre mémoire. Vous vous en rendrez compte lorsque nous serons arrivé aux questions d'éducation et d'utilisation.

Évolution de la mémoire

Mais cette mémoire que vous venez de voir agir, dont vous avez suivi les moyens et les modes d'opération généraux, est une chose variable, en ne tenant cependant compte que des hommes normaux.

Nous l'avons dit, elle varie selon les indi-

vidus non seulement d'une façon latente et par comparaison les uns aux autres, mais encore chez chacun d'eux, selon les moments et selon les circonstances.

Il arrive fort bien, à certains sujets qui ont habituellement une bonne mémoire, de traverser des périodes où ils n'enregistrent et ne retiennent que très difficilement. Et il arrive, également, que d'autres, qui n'ont qu'une faible mémoire, se trouvent inopinément et pour quelque temps comme en état de réceptivité générale et aussi de rétentivité.

De même qu'il est évident qu'au milieu d'une grande émotion, tout ce qui ne touche pas à cette émotion, tout ce qui ne s'y rapporte pas, n'est pas enregistré ou ne l'est que fort mal.

Enfin, il est certain que, dans les périodes de maladies ou de déficiences physiques, la mémoire est beaucoup moins active et beaucoup moins forte, beaucoup moins puissante, au moins en ce qui concerne la perception des faits du présent et, par voie de conséquence, de leur fixation et de leur évocation pour l'avenir.



Mais, ce ne sont là que variations.

La mémoire, prise dans son ensemble, évolue régulièrement. Cette évolution se produit chez chaque individu.

Si vous prenez le nouveau-né au cours des premiers jours de sa vie, il ne paraît faire aucun doute que la mémoire, quelle qu'en soit la forme — visuelle, auditive ou motrice — est, chez lui, complètement absente. La formation cérébrale n'est pas achevée et les impressions ne durent qu'autant que durent, eux-mêmes, les actes les plus simples, l'accomplissement des besoins naturels les plus rudimentaires.

Ce n'est que vers quatre mois que le dernier travail d'achèvement du cerveau, qui est la myélinisation [1] des cylindres nerveux, est achevé. A partir de ce moment, l'appareil cérébral est à peu près au point et va pouvoir commencer à fonctionner.

C'est donc seulement vers cet âge de quatre mois que l'on commence généralement à constater des tendances d'essai à l'acte mnésique. Ce que l'on a pu croire ou constater auparavant n'est qu'illusion ou coïncidence.

A quatre mois, déjà, l'enfant commence à se souvenir des traits de sa mère, de sa nour-

(1) La myéline est cette matière grasse que vous remarquez sur la substance blanche des cervelles, et qui leur donne un ton d'ivoire. Elle fait son apparition lorsque les fibres sont susceptibles de fonctionner. Un petit nombre de fibres se myélinise très lentement jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans.

rice ; il les reconnaît. Bientôt, vers la quinzième semaine, il se rappellera leur voix et sera, de cette façon, capable de discerner leur présence, au milieu du bruit d'une conversation à laquelle plusieurs personnes prennent part.

Au cours de la première année, la faculté mnésique se développe assez rapidement. Le vocabulaire commence à être enregistré, encore qu'en assez petites doses, et, du reste, avec de grandes différences de facilité et de rapidité selon les sujets.

La mémoire des premières années est, au surplus, dépourvue de puissance. Même lorsque la perception est rapide, la fixation est sans durée. Tout le monde a pu constater qu'un enfant de dix-huit mois ou de deux ans, séparé d'un de ses plus proches parents pendant quelques semaines, ne le reconnaît pas lorsqu'il le retrouve. D'autre part, vous savez par vous-mêmes qu'il ne vous reste aucun souvenir, aucune image cérébrale, de vos deux ou trois premières années — nous disons deux ou trois, parce qu'évidemment, cela varie selon les individus. Antérieurement à trois ou quatre ans quelques rares d'entre vous ont, peut-être, en remontant jusqu'à leurs dix-huit mois ou deux ans, parfois d'extrêmement rares souvenirs, sans liaison entre eux, émergeant comme du néant. Et, au-delà de dix-huit mois, plus rien du tout.

Ne nous arrêtons pas à chercher une explication de cette fragilité de la mémoire des premiers ans. Si vous en voulez une, la supposition la plus raisonnable est que les difficultés de fixation et d'évocation sont en raison directe de la facilité de perception, c'est-à-dire que, dans cette période, la mémoire est si malléable qu'elle perçoit et enregistre avec une grande rapidité, mais, qu'aussi, elle est précisément trop plastique pour conserver la trace qu'elle a reçue. A partir de trois ou quatre ans, et jusqu'à six ans, les acquisitions commencent à être nombreuses et bien des choses — surtout d'ordre pratique — s'entassent dans le cerveau de l'enfant, on peut dire avec rapidité.

Sept ans : c'est l'âge scolaire, et, à partir de ce moment, la mémoire va, sans cesse, croissant, jusqu'à la puberté, que nous pourrions fixer, chez l'être normal, vers treize ou quatorze ans.

A ce moment, se produit un arrêt dans la croissance de la mémoire. Il y a même une période de décroissance vers quinze ou seize ans.

Mais, vers vingt ans, la valeur de la mémoire revient à ce qu'elle était à quinze ans, et il y a de nombreux exemples d'individus chez qui elle reprend sa marche croissante.

Toutefois si, en quantité, la mémoire des enfants et des adolescents est supérieure à

celle de l'adulte, elle lui est inférieure à certains autres points de vue.

Enfants et adolescents placent dans leur cerveau toutes les choses, tous les objets, tous les faits, toutes les idées qui se présentent à eux. Ces choses, ces objets, ces faits s'installent solidement, et il est évident que ce sont les souvenirs acquis à ces âges qui persistent le plus exactement.

Cependant, la mémoire agit, alors, si l'on peut dire, sans discernement. Elle acquiert tout d'une façon passive, sans exégèse, sans analyse, et, encore plus, peut-être, sans synthèse.

Ce n'est que plus tard, à l'âge adulte, que tout se classe dans le cerveau, que la mémoire, ayant pesé la valeur de chaque chose, a rejeté ce qui, à ses yeux, n'en valait pas la peine, et conservé ce qu'elle jugeait utile, en lui accordant une valeur et une signification précises et donné à l'acquis général une forme synthétique.

C'est, du reste, cette opération finale que quelqu'un a rendue — très justement — par cette définition lapidaire de la culture, définition qui est une boutade d'allure paradoxale : « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. »

En avançant en âge, la mémoire devient de moins en moins souple. La fixation est de plus en plus précaire et, chez les grands vieillards,

les souvenirs qui demeurent sont rarement des souvenirs d'un passé très proche, mais plutôt d'un passé plus ou moins lointain.

L'évolution de la mémoire peut donc se résumer ainsi :

Eveil au cours des premiers mois ; perception avec faible fixation au cours des toutes premières années ; fixation et reproduction à partir de cinq ou six ans, allant croissantes jusqu'à la puberté, marquant alors une légère régression qui se rattrape vers dix-huit ou vingt ans, mais jusque-là mémoire passive, pourrait-on dire ; à partir de l'âge tout à fait adulte, la mémoire devient moins puissante, si la perception a, au moins, la même acuité, la fixation est moins fréquente et moins ferme, et, conséquemment, l'évocation plus difficile et plus rare, mais la mémoire est sélective ; en avançant en âge, elle perd de plus en plus de sa puissance, pour aboutir, dans la vieillesse, à n'avoir plus que de rares acquisitions nouvelles, l'évocation a lieu presque exclusivement pour des choses lointaines, la mémoire est rétive, elle n'entend plus rien recevoir, elle veut seulement extérioriser et faire savoir ce qu'elle a conservé.

Évolution du souvenir

Ce dont nous venons de parler, c'est l'évolution de la mémoire prise dans son ensemble et chez la généralité des humains parvenus à un même degré de civilisation.

Mais, à l'intérieur de la mémoire — si l'on ose dire — il y a un autre genre d'évolution, une évolution de détail, particulière à chaque souvenir.

Car le souvenir évolue, et c'est même ce qui amène, dans la vie, bien des erreurs et bien des malentendus.

Vous avez vu, entendu ou touché une chose, vous avez accompli un travail ou une œuvre matérielle. Au bout de quelque temps, il arrive que vous rapportez ce que vous avez vu ou entendu, ou vous décrivez ce que vous avez touché d'une façon inexacte ; vous expliquez la manière dont vous vous y êtes pris pour accomplir votre travail ou votre œuvre sans que cela corresponde à la réalité, ou même, quand vous voulez recommencer ce travail ou cette œuvre, vous ne les réussissez plus parce que, croyant faire exactement les mêmes gestes, les mêmes mouvements, appliquer les mêmes procédés, vous y avez introduit des variantes.

Dans toutes ces transformations, vous avez été de bonne foi. Vous avez cru restituer et

reconstituer la vérité des faits et des dires ou l'exactitude des gestes.

Cette évolution du souvenir est un fait tellement constaté que vous savez tous qu'en justice la preuve testimoniale n'est admise que lorsque les dires de plusieurs témoins se corroborent exactement et qu'un seul témoignage n'autorise pas un juge à porter un jugement ; *testis unus, testis nullus*, disent la loi et la coutume. Même plusieurs témoignages concordants, apportés par des hommes dont l'honorabilité ne fait de doute pour personne et ayant prêté serment, laissent la plupart du temps les magistrats incertains, et le moindre commencement, la moindre apparence de preuve matérielle, suffit à ébranler la preuve testimoniale la plus solidement appuyée.

Mais il y a mieux : l'évolution du souvenir peut, sans altérer la forme des faits, transformer entièrement leur valeur à nos yeux, amoindrir ou grossir considérablement la portée que nous leur accordons.

Il peut arriver que, sur le moment, une soirée en compagnie d'amis, une représentation théâtrale, nous paraissent fournir le maximum de satisfactions que l'on puisse espérer. Au bout d'un certain temps, il nous reste très peu de cette sensation. La soirée ou la représentation ne nous apparaissent plus que quelconques. Le contraire également peut se produire.

Cette dernière hypothèse se vérifie plus particulièrement pour les représentations musicales. Souvent, à la première audition, on n'a pas éprouvé une très grande satisfaction. Et puis, au bout de quelques jours, ce que vous avez entendu et qui s'évoque sous forme de souvenir vous semble charmant.

Ou bien, encore, un sentiment que vous avez eu pour quelqu'un, et qui vous semblait bien peu profond, vous semble très puissant au bout de quelque temps d'éloignement.

Nous pouvons raconter, dans cet ordre d'idées, une anecdote assez piquante.

Nous étions dans un café des Champs-Elysées avec un ami marin, dont le bâtiment avait eu une croisière à faire dans nos possessions des Antilles et en Amérique du Sud, croisière dont il était revenu depuis une bonne année, au moins.

Entra dans le café un homme élégant qui, voyant notre ami, eut un geste de surprise cordiale et vint à lui en lui tendant la main. Notre ami devint rouge de colère et, les yeux étincelants, repoussa la main qu'on lui tendait et dit avec une violence inouïe : « Je ne vous connais pas, ou, plutôt, je trouve que vous avez de l'audace de me reconnaître. Je vous ordonne de vous éloigner immédiatement de cette table. — Mais, que vous prend-il ? questionna l'autre, visiblement interloqué. — Au-

riez-vous oublié la soirée chez Mme X..., à... ? (ici le nom d'une ville de l'Amérique du Sud), répondit notre ami.

Nous sûmes, depuis, qu'au jeu, il s'était produit à cette soirée une irrégularité, qu'un air de méfiance avait flotté une seconde autour de notre ami, nouveau venu dans la maison où l'homme qui nous parlait l'avait introduit, que ce dernier n'avait pas fait tout ce qu'il aurait pu, aussi rapidement qu'il l'aurait dû, pour dissiper ce malentendu, qu'heureusement une preuve éclatante avait fait disparaître à l'honneur de notre ami.

Au rappel d'un incident ancien, l'arrivant s'écria :

— Mais quoi ? Qu'ai-je fait ? Vous m'avez bien adressé, sur un ton du reste plutôt plaisant, quelques reproches ce jour-là. Mais mes explications ont paru vous satisfaire et, au surplus, nous sommes restés après cette histoire plusieurs jours amis, nous rencontrant ou sortant ensemble, déjeunant ou dînant à la même table, jusqu'au jour où votre navire a repris la mer...

Notre ami l'interrompit, plus violent encore qu'au début :

— Allez-vous-en, vous dis-je, s'écria-t-il, autrement tant pis pour vous...

L'autre s'éloigna, masquant sa rage par un haussement d'épaules.

Nous dîmes à notre ami encore tout vibrant de colère :

— Laissez-nous vous demander si cet homme dit la vérité en ce qui concerne vos rapports postérieurement à l'incident que vous lui reprochez et dont nous ne connaissons pas la nature.

— Mais oui, il dit la vérité, et après ?

— Il nous semble que cela rend votre attitude assez inexplicable.

— Eh ! J'y ai repensé, je me suis souvenu de certains détails, j'en ai reconstitué d'autres ! Enfin, c'est une ignominie qu'il m'a faite, je le vois bien maintenant.

Cette histoire nous revient d'autant mieux qu'elle correspond à ce que Chateaubriand disait sur lui-même et que voici :

« Dans le premier moment d'une offense, je la sens à peine, mais elle se grave dans ma mémoire ; son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps, il dort dans mon cœur des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une force nouvelle, et ma blessure devient plus vive qu'au premier jour. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, dans certains cas, c'est le contraire qui se produit, et que le temps amène parfois l'oubli des injures. Mais, accroissement ou adoucissement de l'amertume, l'un et l'autre sont le même mouvement, simplement en sens opposé.

Mémoire et imagination

D'où viennent donc, ou comment peuvent se produire, ces inexactitudes ou ces changements qui, les uns comme les autres, sont, en somme, des transformations de faits ou d'idées passés, des évolutions du souvenir ?

Ils viennent, d'une part, des trous qui se forment dans la mémoire sans qu'elle s'en aperçoive. Il y a donc des parties manquantes qui déforment plus ou moins, peu ou beaucoup, la réalité. Parfois la mémoire sent la nécessité de combler ces trous et il arrive qu'elle y mette de l'imaginaire.

D'autre part, sans même qu'il y ait des trous, la mémoire ajoute des détails, des enjolivures, en somme elle prolifère.

Peut-on dire d'ailleurs que ce soit la mémoire, du moins la mémoire seule, qui ajoute toutes ces fantaisies plus ou moins importantes ?

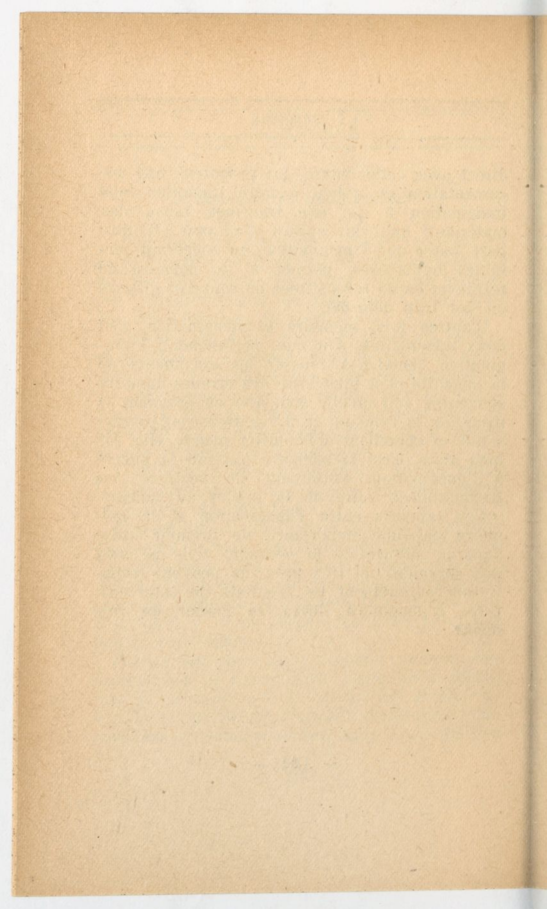
Nous touchons là au problème des rapports entre la mémoire et l'imagination. Il est évident qu'il y a des liens, des contacts et des heurts entre elles.

Parfois on peut les considérer comme collaboratrices : d'une part, parce qu'il arrive que la mémoire aide la production d'une œuvre d'imagination en fournissant certains faits, certaines circonstances qui, sans avoir de lien

direct avec cette œuvre, lui procurent une documentation ou aident à faire travailler cette imagination à qui elle transmet, ainsi, des matériaux qu'il lui suffira d'adopter. D'autre part, parce que l'imagination, en suggérant certaines hypothèses, permet à la mémoire de retrouver ou de reconstituer un souvenir disparu ou par trop déformé.

D'autres fois, mémoire et imagination sont deux adversaires, soit que, perfidement, l'imagination cherche à fausser les documents de la mémoire et à introduire des erreurs dans les souvenirs, soit qu'elle combatte ouvertement la mémoire, la trouvant trop rigoureuse et paralysante, et cherchant à l'étouffer malgré elle. Ou bien alors, c'est la mémoire qui fait la guerre à l'imagination, s'efforçant de rectifier ses inexactitudes, voire de la rejeter au rancart.

Ces rapports entre l'imagination et la mémoire ont une importance de premier ordre dans la culture de la seconde. S'ils ne sont pas surveillés de très près, ils peuvent transformer entièrement les résultats de cette culture. L'imaginatif devra se garder de lui-même.



CHAPITRE VIII

Particularités, singularités et bizarreries de la mémoire

Nous n'entrerons pas, au cours de cet ouvrage, dans la discussion sur l'unité ou la pluralité de la mémoire. Les philosophes et les médecins sont depuis toujours aux prises sur ce point.

Pour nous, il nous semble que c'est « couper les cheveux en quatre », d'autant que, lorsqu'on examine de près cette discussion, on s'aperçoit que ceux qui y prennent part sont d'accord sur le principe essentiel.

Tel, par exemple, qui nie la qualité de faculté à la mémoire ou affirme que le terme est impropre, la définit de telle façon qu'elle ne peut avoir d'autre qualificatif que celui de faculté.

Tel autre, qui nie qu'il n'y ait qu'une seule mémoire et affirme qu'il y en a plusieurs,

admet, implicitement, dans ses exposés et dans ses arguments, que ces « plusieurs » mémoires ont un point de départ ou une base communs.

Ne nous attardons pas. Au fond de tout cela, il résulte que la mémoire est bien une faculté, qu'elle est bien unique comme base ou point de départ, mais que ses moyens d'action sont divers — ce qui permet de dire qu'il y a plusieurs types ou sortes de mémoires — et aussi qu'elle varie, dans sa forme et dans ses manifestations, selon les individus.

Non seulement, elle varie d'une façon normale et classifiable, mais encore elle présente des particularités qui ayant leurs règles essentielles générales ne peuvent être considérées comme anormales. Qui plus est, chez l'homme normal et le mieux équilibré, elle se livre à des anomalies, à des fantaisies, disons à des singularités et à des bizarreries.

Les mémoires spécialisées

Parmi les particularités, il convient de citer en premier lieu les mémoires spécialisées.

Il arrive qu'un homme ou qu'une femme aient une mémoire prodigieuse pour une seule classe, pour un seul ordre d'idées ou de faits.

Vous connaissez tous des gens qui enregistrent,

retiennent et appliquent avec une rapidité, une précision et une durée extraordinaires, tout ce qui touche à leur profession ou au champ d'idées dans lequel ils se meuvent, et qui sont incapables de se souvenir des choses les plus simples ne concernant pas leurs préoccupations habituelles.

Nombreux, vous le savez, sont les savants qui sont réputés pour leur manque de mémoire relative aux choses pratiques, et nous avons connu l'un d'eux — un très grand biologue — qui était parfois obligé de chercher le nom de son fils, qu'il adorait.

Et, puisque nous parlons de savants, nous pouvons rapporter ici le cas de deux anciens normaliens, l'un historien estimé, l'autre philosophe écouté. Le premier avait totalement oublié sa grammaire et faisait des fautes énormes dans tout ce qu'il écrivait — nous ne parlons pas de fautes d'orthographe portant sur les mots d'usage, ce qui est très excusable chez les gens vraiment cultivés, mais des fautes de grammaire grossières et des fautes de syntaxe choquantes. Le second avait complètement oublié la géographie. Il était incapable d'en parler dans la conversation et, une ou deux fois, ayant eu à effleurer la question géographique dans ses écrits et conférences, il commit des gaffes énormes.

Cela n'empêchait pas du tout ces deux savants

d'avoir une mémoire tout à fait extraordinaire touchant leur spécialité, mémoire qui leur permettait de recueillir et de retenir le moindre indice, de connaître tous les ouvrages, toutes les plus infimes publications parues concernant leur science, de pouvoir indiquer par cœur et d'un seul coup la cote d'un document, même sans grande importance, à partir du moment où il se rapportait à leurs travaux coutumiers. Ils ont du reste tous deux rendu d'éminents services, chacun dans sa branche, à la science, et honoré le nom français.

Enfin, vous avez tous vu de ces calculateurs qui ont une mémoire prodigieuse des chiffres, à qui vous énumérez ceux d'une longue colonne d'addition et qui, sans même les voir écrits, vous donnent d'un seul coup le total, lesquels sont, dans la vie courante, des hommes possédant une mémoire très ordinaire.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de mémoires spécialisées. Il est hors de doute que ce genre de mémoire est le résultat d'une négligence, d'une mauvaise discipline de l'esprit, remontant au début de la vie et des premiers travaux cérébraux.

Mais c'est une observation curieuse à faire qu'en cette matière des mémoires spécialisées, l'oubli semble donner sa collaboration à la mémoire. Il semble la débarrasser de tous les impedimenta, de toutes les autres préoccupa-

tions pour qu'elle puisse porter toute sa puissance sur un seul point. Collaboration perfide, d'ailleurs, puisqu'elle rétrécit le champ de la mémoire et la paralyse, l'empêche d'intervenir dans des circonstances où sa présence serait nécessaire.



Autre particularité qui, au surplus, avoisine la singularité, et qui est bien connue dans les milieux intellectuels : la mémoire à éclipse des gens de lettres.

La plupart des écrivains oublient bien des choses de ce que contient leur ouvrage à partir du moment où ils l'ont achevé. Presque immédiatement après avoir écrit le mot de « fin », ils ne se souviennent plus guère que des grandes lignes de leur livre. Ceci du reste tout spécialement pour les romanciers. Mais, dans tous les genres, il n'est pas rare d'entendre un auteur feuilletant par hasard une de ses œuvres parues en librairie dire : « Tiens ! j'avais écrit cela ? »

George Sand a dit un jour : « Je me rappelle davantage les circonstances, même insignifiantes, au milieu desquelles j'ai écrit, que les choses mêmes que j'ai écrites. Si l'on me posait, à l'imprévu, en critique devant mes ouvrages, et qu'on me demande mon opinion, je pourrais

répondre, de bonne foi, que je ne les connais pas, et qu'il faudrait que je les relise avec attention pour en penser quelque chose. »

A ce genre de mémoire — ou plutôt à cet oubli — des gens de lettres il y a peut-être une explication : dès qu'une œuvre est achevée, le cerveau a hâte de travailler à une autre, et il se débarrasse, se désencombre en écartant ce pour quoi il n'a plus rien à fournir, rien à faire. Cette explication nous semble très valable, mais nous ne la donnons que sous toutes réserves, car les causes de la particularité dont nous venons de parler sont un des nombreux détails de la mémoire qui, jusqu'à présent, sont restés insondables.



Voici, encore, une particularité assez difficile à expliquer : les Papous des îles du Pacifique ont, à peu près en ce qui concerne toutes choses, une mémoire très faible et très courte. Or ils ont une mémoire hors de pair pour la topographie. Ils ne passent pas, ne fût-ce qu'une fois, dans un endroit absolument inconnu d'eux, sans percevoir et enregistrer les moindres détails de sa configuration. Et ils en gardent le souvenir, très net, parfait, indéfiniment. Il en résulte, d'ailleurs, qu'ils ne se perdent jamais, même sur les itinéraires

les plus compliqués, même dans les lieux où tous les autres humains ne pourraient trouver le moindre point de repère, à condition, bien entendu, qu'ils les aient vus rien qu'un court moment.

La mémoire des lieux, la mémoire topographique, est, il est vrai, un genre de mémoire connu et classé. Mais la qualité que l'on désigne ainsi — et que l'on a étudiée et que l'on étudie encore — ailleurs que chez les Papous est une chose si inférieure à celle qui leur appartient, que l'on pourrait presque dire que ce n'est pas la même fonction ou qu'au moins la variété que présente celle des Papous est toute différente.



Autre constatation, d'ordre plus général celle-là : à âge égal, les jeunes nègres sont supérieurs aux jeunes blancs pour l'acquisition de la mémoire. Cette supériorité s'inverse, d'ailleurs, assez vite, et l'avantage revient bientôt aux blancs.



Maintenant, voici, au contraire, un exemple individuel : le savant et célèbre docteur Leyden avait la réputation de posséder une mémoire

remarquable et pourtant il s'en plaïgnait. Il lui reprochait, en effet, d'être trop « verbale ». « Quand je veux, expliquait-il, me rappeler un point particulier dans quelque chose que j'ai lu, je ne puis y parvenir qu'en me répétant à moi-même la totalité de tout le morceau auquel il est incorporé, depuis le commencement jusqu'à ce que j'arrive au point que je veux me rappeler. »

En somme, si l'on voulait ironiser, on pourrait dire qu'il avait une mémoire si puissante que, pour être satisfaite, il lui fallait avoir fourni dix fois plus d'effort et de travail que toute autre.

Singularités

Il arrive à chacun de nous d'avoir, tout d'un coup, et sans raison apparente, l'évocation d'un souvenir : le nom d'un inconnu, que vous avez autrefois lu assez fréquemment sur une enseigne le long d'un chemin qui vous était coutumier, vous vient à la mémoire ; un paysage, une maison que vous avez vus en passant, par hasard, reviennent devant vos yeux ; une parole, une phrase sans importance lancées dans un endroit où vous étiez et qui, extraites de l'ensemble de ce qui se disait, n'ont aucune signification, sonnent toutes

seules à votre oreille ; un geste, une attitude d'une personne de votre connaissance ou même inconnue, dans un cadre qui, souvent, ne vous est pas familier, vous apparaissent, le tout d'une façon sporadique et en même temps parfaitement inopinée, et sans cause apparente ni liaison visible avec vos pensées.

C'est évidemment une singularité de la mémoire, mais cette singularité n'est pas inexplicable.

Quand ce genre d'évocation inattendue se produit chez vous, ne vous imaginez pas que votre mémoire vous joue un tour ou, si l'on veut admettre qu'elle vous en joue un, ce tour est l'équivalent du jeu de « cache-tampon ». Nous voulons dire que, perdu au milieu d'un cadre ou de circonstances plus volumineuses que lui, un fait minuscule et rapide est passé devant vos yeux sans être entré dans le champ de votre conscience ou, si vous préférez, il est passé sans que votre attention s'y arrête : par exemple, le visage ou le geste d'un passant, une robe de femme, un coin de perspective qui avaient quelque chose de commun ou qui pouvaient créer une association d'idées — le tout peut-être assez vaguement — avec une personne ou un fait dont le souvenir vous hante ou bien avec le cadre auquel se rattache ce souvenir. Quelques notes d'un air reproduit par un phono ou par une T. S. F. vaguement entendues,

sans même que vous l'ayez remarqué tant c'était rapide et incomplet, ont pu aussi produire cet effet évocatoire.

Enfin, quand vous avez une raison de tristesse, que vous souffrez moralement ou sentimentalement, des évocations se produisent presque toujours. Comme, dans cet état d'esprit, tout le passé vous semblera meilleur que le présent, votre cerveau, laissant passer les réflexes, vous présentera n'importe quel tableau qui, quel qu'il soit, appartiendra à un temps considéré comme plus heureux. Ce sera, en somme, un souvenir-regret inattendu.



Il y a une singularité assez répandue et que l'on pourrait tenir pour la mémoire des organes, en particulier de l'appareil digestif — pour une mémoire gastrique et gastro-entérique si l'on veut.

Nous pouvons, à ce sujet, citer un exemple qui nous a été tout proche.

Lorsque nous étions un petit garçon, nous passions une bonne partie de nos vacances dans un pays d'où la famille de notre mère était originaire et où nos parents possédaient une propriété. Dans la contrée environnante nous avions, un peu partout, de la famille ou des

alliés, notamment notre grand'mère. L'un de nos cousins, beaucoup plus âgé que nous — il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans à l'époque dont nous parlons, alors que nous n'en avions pas plus de six ou sept — et dont les parents étaient aux colonies, passait ses vacances avec nous. Mais comme c'était un garçon charmant, c'était à qui, parmi nos parents des environs, voulait le retenir un jour ou deux chez lui. Notre grand'mère, surtout, y prenait un grand plaisir. Une fois que nous l'avions laissé chez elle, il alla chercher des champignons dans la forêt prochaine, car il avait la prétention de très bien s'y connaître. Personne que lui, du reste, n'y toucha. Les domestiques consentirent bien à les préparer, mais nul d'entre eux n'eut la moindre envie d'y goûter. Quant à la table des maîtres, non seulement on ne voulut pas en consommer, mais on fit l'impossible pour l'empêcher de le faire. Notre grand'mère, en particulier, insista très fort pour l'y faire renoncer. Mais lui, tout en riant et en plaisantant les autres, en mangea toute une assiette.

Nous aurons toujours la suite devant les yeux.

Nous devions revenir le chercher au bout de trois ou quatre jours et, justement, nous le fîmes le jour de cette cueillette de champignons. Nous arrivâmes vers deux heures de

l'après-midi, au moment du café. En descendant de voiture, nous constatâmes qu'une animation extraordinaire régnait dans la maison. Les domestiques couraient d'une pièce à l'autre; l'un d'eux, qui venait d'atteler, avait croisé, devant la porte, notre voiture, et avait filé au galop de son cheval en nous saluant, et en criant simplement à notre père : « Allez vite voir, Monsieur ! » A l'intérieur, notre grand'-mère pleurait et se lamentait et, sur une chaise longue, notre cousin, littéralement violet, se tordait dans des douleurs atroces. Nous le vîmes à peine quelques secondes, car on nous fit emmener tout de suite au jardin.

Voici ce qui s'était passé : Les champignons avaient été consommés par le jeune homme au début du repas. Tout alla bien jusqu'au deuxième service. Puis vint le rôti, qui était un poulet, mets qu'il aimait beaucoup. Or, à peine avait-il fini une première part de ce poulet, qu'il fut pris des premières violentes douleurs, qui ne firent que croître, et qui étaient épouvantables lors de notre entrée.

Quand le médecin, ramené par le domestique dont l'attelage nous avait croisé, arriva, il diagnostiqua, dès le premier coup d'œil et sans que l'on eut rien à lui dire, un empoisonnement par les champignons. Notre cousin fut deux jours entre la vie et la mort. Mais il s'en tira et se remit même très rapidement.

Et voici ce qui eut lieu dans la suite : ce ne fut pas des champignons, mais du poulet, que se rappela son estomac. Il continuait à aimer beaucoup le poulet rôti mais, chaque fois qu'il voulait en manger, il éprouvait tous les symptômes d'un empoisonnement, avec d'affreuses souffrances, et il dut y renoncer. Ce ne fut que vingt ans après, une fois la quarantaine dépassée, que peu à peu, et à petites doses, il put se remettre à consommer de son plat préféré. Ainsi peut-on penser qu'il y avait souvenir de l'estomac, et souvenir imaginatif, puisqu'en même temps il y avait erreur, que l'évocation était erronée.

Mais, en réalité, dans cette sorte d'action de la mémoire, qui semble faire intervenir un organe autre que le cerveau, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas erreur — et c'est le second cas qui se présente, non pas généralement mais à peu près toujours — ce n'est pas cet organe qui agit. L'enregistrement, la fixation s'est bien en réalité placée dans le cerveau, et c'est par le subconscient et par réflexe que le cerveau, n'opérant pas comme centre de la pensée mais comme centre nerveux, comme chef et moteur de tous nos mouvements et, sans que nous en ayons conscience, agit sur l'organe intéressé et provoque ses réactions.

Bizarreries

La mémoire, nous ne parlons, bien entendu, que de celle des êtres normaux et bien équilibrés, n'a pas que des singularités qui sont plus ou moins explicables — singulier ne voulant pas dire incompréhensible mais exceptionnel et, généralement, n'appartenant qu'à un seul individu ou à un seul cas ou à un seul ordre de faits. Elle a aussi ses bizarreries, et bizarre est à peu près synonyme d'inexplicable, avec quelque chose, en plus, dans la signification.

Si, ainsi que nous avons eu à le montrer quelques pages plus haut, elle a des afflux brusques, dont certains, qui paraissent mystérieux, fournissent leur raison d'être après quelque observation, elle présente certaines manifestations, elle emploie certaines voies d'accès à l'évocation qui restent totalement sans cause saisissable et, de même que certains de ses renoncements devant l'oubli, procèdent de la bizarrerie.

On est étonné de voir comment la mémoire agit, comment elle se meut, disions-nous, dans certains cerveaux d'une façon générale et constante, et dans d'autres d'une façon occasionnelle.

Ces fantaisies de la mémoire, il faut les noter pour s'en servir, à l'occasion dans le

premier cas, et, dans le second cas, pour les prévoir sans les connaître et sans pouvoir les deviner d'avance, comme on fait une place à l'imprévu en toutes choses, afin d'éviter les inconvénients de tout ce qui est « improviste ».

Pour bien éclairer ce que nous venons de dire, nous pouvons citer un cas personnellement constaté.

Nous avons un ami qui a une forme particulière de la mémoire visuelle : chaque fois qu'il se rappelle quelque chose, il évoque clairement d'une façon directe le cadre dans lequel cela s'est passé. Il ne garde le souvenir ni du moment, ni de la contrée ou région, mais seulement des lieux immédiats.

Ainsi, il lui arrive de dire, lorsqu'il veut rappeler une conversation :

— Tu m'as parlé de cela un jour, je ne sais pas quand, nous allions je ne sais où, mais c'était dans une rue étroite qui aboutissait à un quai. Nous passions devant une boutique d'armurier. Le long d'une maison, une jeune femme était penchée vers une petite fille dont elle replaçait le chapeau et, sur le bord du trottoir d'en face, un homme de mauvaise mine se tenait immobile en tenant une cigarette. Tu ne vois pas cela ?

— Mon Dieu, non ! Si tu pouvais seulement me dire quel jour...

— Mais si, mais si ! Rappelle-toi, au bout

de la rue au coin du quai, à droite, il y avait un drapeau, je vois cela comme si j'y étais, tu dois bien t'en souvenir aussi. Quant à te dire le jour, tu sais !...

Il ne peut jamais donner d'autres points de repère que du genre de ceux-là. Et c'est par ces évocations visuelles que la reproduction d'un fait, qui n'a rien à voir avec elles, se présente chez lui.

En somme, la mémoire agit indirectement par l'intermédiaire de témoins ou de truchements ne laissant, d'ailleurs, pas de place aux circonstances qui entourent le fait central, qui l'intéressent et s'y apparentent plus directement.



Dans le cas que nous venons de voir, il s'agit d'un phénomène constant chez le sujet dont nous avons parlé.

Mais nous pouvons citer un cas plus bizarre, cas exceptionnel et épisodique, dont nous avons encore été directement témoin. C'est le cas de deux hommes dans la force de l'âge et parfaitement sains et équilibrés, qui subissent une crise d'oubli ou, plus exactement, d'amnésie non pathologique, mais collective ou contagieuse.

Voici l'histoire : dans un journal où nous collaborions, le secrétaire général entra, un

soir, dans le bureau d'un des principaux rédacteurs et chef de service avec lequel il était très lié, et lui dit que quelqu'un — un personnage occupant une haute situation — qui était venu voir le directeur, serait content de lui serrer la main en passant et qu'il allait le lui amener. Le rédacteur acquiesça et, quelques minutes après, le personnage en question, accompagné du secrétaire général, fit son entrée dans le bureau. Echange d'amabilités ; le visiteur dit qu'il allait partir en voyage, et voulut donner à son hôte le nom du pays et celui de l'hôtel où il passerait la plupart de son temps pendant son absence. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié son stylo. « Cela m'ennuie, dit-il, de partir sans cet instrument. J'en achèterai un en débarquant demain matin. Mais, si j'ai besoin de griffonner en wagon, je n'aurai rien car, à cette heure-ci — il pouvait être environ sept heures du soir — les magasins, ici, seront fermés quand je vous quitterai. »

Or, notre rédacteur conservait toujours dans le tiroir de son bureau un stylo, qu'il appelait « de secours », pour le cas où il oublierait chez lui celui qu'il portait dans sa poche. Immédiatement, il offrit à son visiteur de le lui prêter. Celui-ci lui répondit, qu'étant absent au moins une quinzaine de jours, il ne voulait pas l'en priver pendant tout ce temps. Mais le rédacteur insista, disant qu'il y avait

peu de chances pour qu'il en eût besoin et le visiteur accepta.

Un mois ou peut-être deux se passèrent, et notre rédacteur ne pensait plus à cette histoire, quand un jour il oublia chez lui, sur sa table de travail, son stylo coutumier, et il ne s'en aperçut qu'au journal, au moment où il eut besoin d'écrire. Il voulut prendre son stylo de secours et ouvrit son tiroir : le stylo n'y était pas. « Qu'en ai-je fait ? » se demanda-t-il. Il émit plusieurs hypothèses, se creusa longtemps la tête. Enfin, tout d'un coup, l'histoire que nous venons de raconter lui revint en mémoire, et il se rappela que son visiteur ne lui avait jamais rendu l'objet qu'il lui avait prêté.

Mais il fut incapable de se rappeler qui était ce visiteur. « C'est absurde, pensa-t-il, mais qu'à cela ne tienne : X... (le secrétaire général) me le dira. »

Il alla trouver son ami, qui se rappela très bien toute la scène, mais qui, *lui aussi, fut dans l'impossibilité totale d'identifier l'emprunteur.*

Tous deux se rappelaient tous les détails de l'anecdote que nous avons rapportée en donnant ces détails intentionnellement. Ils se souvenaient fort bien de la conversation qui avait eu lieu, qui ne comportait que des banalités et qui avait été assez courte. Mieux encore : ils revoyaient la presque totalité du

physique du visiteur : un homme grand, quelque peu corpulent, la cinquantaine, vêtu ce jour-là d'un pardessus bleu marine à col de velours. Mais leur vision s'arrêtait au cou, et le visage leur échappait — bien qu'ils se souvinssent qu'il était brun et qu'il n'était pas chauve. De plus, ils savaient que c'était un homme avec qui ils étaient souvent en relation. Mais qui était-ce ? Jamais ils ne purent le déterminer.

Il y a quinze ans de cela. Les circonstances ont voulu que les deux amis ne fussent plus réunis quotidiennement par leurs occupations. Ils ne se voient plus que de loin en loin. Mais, chaque fois qu'ils se rencontrent, il arrive un moment où l'un des deux dit à l'autre :

— Dis donc, tu n'as toujours pas identifié l'homme au stylo ?

— Non, et toi ?

— Moi non plus !

Et tous deux concluent :

— C'est idiot !

Ça n'est pas idiot du tout et, justement à cause de cela, d'une part, le phénomène amnésique si extraordinaire qui s'est produit chez le prêteur et, d'autre part, l'influence inattendue qu'il a eue sur la mémoire de son ami — tous deux sont normaux et sans la moindre anomalie cérébrale — sont si caractéristiques des fantaisies de la mémoire et montrent si

bien jusqu'à quel point elle peut côtoyer l'oubli et lui céder la place sans transition, valent d'être retenus pour qui veut surveiller sa faculté mnésique afin de bien la cultiver.



Citons encore un cas qui est tout aussi bizarre et non moins inexplicable, mais qui frappera beaucoup moins parce qu'il n'est pas exceptionnel et qu'aucun de nous n'est sans l'avoir rencontré. Ce cas est celui de l'homme ou de la femme qui, possédant une mémoire visuelle très suffisante et même excellente, n'arrive jamais à évoquer d'une façon parfaite le visage d'un être tendrement aimé et familier — père, mère, mari, épouse ou enfant — dès que cet être familier n'est pas présent.



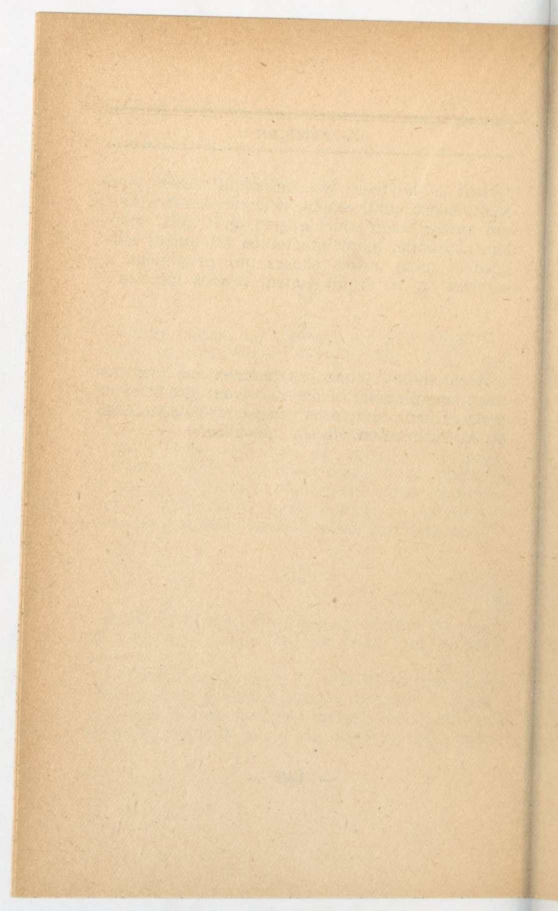
Enfin, le docteur Beattie nous raconte un phénomène qu'il a pu étudier chez l'un de ses amis et clients.

Cet homme, linguiste et très lettré, qui possédait à fond plusieurs langues vivantes et à peu près toutes les langues mortes, helléniste et latiniste éminent, reçut un jour un coup très

violent à la tête. Il s'en remit assez vite. Après son rétablissement, il avait conservé tout son savoir, sauf pour le grec qu'il avait totalement oublié, alors que toutes les autres langues et mille autres choses qui peuplaient le cerveau de cet érudit étaient restées intactes !



Répétons-le : tous ces phénomènes particuliers, singuliers ou bizarres, doivent être retenus pour en tenir compte en procédant à l'éducation et à l'utilisation de la mémoire.



CHAPITRE IX

L'éducation de la mémoire

Maintenant qu'ensemble, nous avons vu l'action de la mémoire, ses divers modes d'opération, comment se forme le souvenir et comment il s'évoque et se reproduit, que nous avons examiné non seulement les opérations normales de cette merveilleuse faculté, mais encore ses étrangetés, et que nous avons enregistré les écueils qu'elle rencontre ou les adjuvants qui se présentent à elle, que, par conséquent, vous ne pouvez plus ignorer ce qui peut être un bien ou ce qui serait un danger pour le développement de la vôtre, il convient que nous vous fournissions les moyens de procéder à son éducation en vous.

Vous avez, notamment, eu à noter qu'il y a deux mémoires : la mémoire innée et la mémoire acquise.

Retenez bien cette différence, car il se peut en effet que la mémoire avec laquelle vous êtes arrivé au monde soit très faible et que vous parveniez finalement à posséder une très grande mémoire acquise par l'exercice.

Il arrive généralement que cette mémoire acquise devient très forte, plus forte que la moyenne des fortes mémoires innées.

Voici pourquoi :

La mémoire innée est une mémoire à l'état de nature, c'est-à-dire rustaude. Elle accepte tout ce qui se présente, comme un champ en jachère reçoit toutes les graines et germes sans savoir ce qu'il va en faire d'utile. Les souvenirs de cette mémoire à l'état naturel présentent, d'abord pour elle, l'inconvénient de l'encombrer, il en résulte qu'elle laisse l'oubli s'emparer, au fil de chaque jour, d'une partie du trop-plein de ses souvenirs. Seulement, comme elle n'est pas organisée, elle n'a pas opéré le tri, et ce sont souvent les souvenirs qu'il eût fallu retenir qu'elle a abandonnés.

Par ailleurs, et encore parce qu'elle est à l'état brut, elle n'agit pas toujours très bien, dans l'évocation ou la reproduction. Les souvenirs qu'elle évoque, les rappels auxquels elle procède ne sont pas toujours judicieusement choisis ; ils n'arrivent pas toujours à point nommé, ils ne sont pas toujours présentés comme il serait utile. Elle a, en résumé, agi,

au moment de la perception et de l'enregistrement, d'une façon trop photographique, et cet enregistrement donne lieu à des reproductions figées, à des lignes sans couleur, à des images inanimées — et, surtout, n'ayant jamais fait l'exégèse de ce qu'elle a acquis, elle en négligera souvent l'utilisation ou ne saura comment y procéder.

La mémoire acquise, au contraire, est une mémoire raisonnée, chez laquelle tout est en place, dont chaque acquisition sera poussée en avant d'une façon concertée, au moment, dans les circonstances et dans les conditions utiles.

Pour avoir cette mémoire acquise, il faut la faire travailler, c'est-à-dire travailler soi-même, car tout travail, pour s'exécuter, exige, de son auteur, un recours à la mémoire, une application — la plupart du temps inaperçue — de souvenirs, en même temps qu'il amène l'acquisition de souvenirs nouveaux.

Et il faut travailler en pensant à ce que l'on fait, en tenant son attention éveillée sur les détails de son ouvrage. Ceci vaut pour l'ouvrier, comme pour l'apprenti, pour le savant comme pour l'étudiant, que l'on fasse une pièce de menuiserie ou que l'on soit ingénieur, que l'on soit comptable ou que l'on soit grand mathématicien, que l'on soit grand philosophe ou grand romancier, ou que l'on suive les cours

de la faculté des lettres dans l'une de nos villes universitaires.



Cette mémoire acquise, retenez bien qu'il vous la faut.

Même si vous possédez la mémoire innée, vous devez la cultiver et, par conséquent, lui adjoindre la mémoire acquise. Ce ne sera pas du reste, à proprement parler, une adjonction mais une transformation. Toutefois, cette transformation ne détruira rien de la puissance de votre mémoire innée. Il est même bien évident que le maximum auquel on puisse atteindre dans le domaine mnésique est obtenu par l'union des deux sortes de mémoire. Autrement dit, si vous possédez la mémoire innée et que vous y adjoigniez la mémoire acquise, vous aurez obtenu le résultat optimum.



Pour faire travailler votre mémoire, vous ne devez pas uniquement compter sur votre tâche habituelle. Vous devez la faire travailler en toute occasion.

Où que vous alliez, quoi que vous fassiez, vous devez mettre cette faculté à l'ouvrage.

Pour cela, vous devez toujours tenir votre attention en éveil. Il ne suffit pas que cette attention soit attirée fortuitement, il faut qu'elle soit consciente, que son activité soit voulue. Quand vous ouvrez un livre, vous devez le faire en vous apprêtant à en percevoir toutes les nuances, à en percevoir les détails de forme et à en analyser le fond, à cueillir au passage les formules qui vous semblent belles, les faits nouveaux pour vous ou les renseignements ou enseignements qu'il contient ; quand vous allez au théâtre, même exercice, et il faudra y joindre une observation du jeu des acteurs, en même temps que l'enregistrement de leur nom ; quand vous entrez quelque part, dans une maison privée ou dans un lieu public, vous devez faire porter votre attention sur les gens et sur les choses, noter et retenir, dans votre tête, le cadre, les détails d'installation et d'aménagement, vous efforcer de retenir les traits des personnes qui vous environnent, être attentif aux conversations et les fixer dans votre esprit ; vous ne devez pas négliger la moindre des choses ni la moindre des circonstances.

Dans votre tâche quotidienne, vous devez apporter des soins de même nature, noter les particularités de conformation des matériaux, ou, si vous faites un travail de tête, examiner le ou les livres qui vous passent entre les mains, la qualité de leur édition, de leur reliure,

les défauts qu'ils peuvent présenter et bien les enregistrer. Si vous êtes commerçant ou que vous ayez un emploi ou une fonction qui vous mette en rapport avec des clients ou avec le public, étudiez les personnes avec lesquelles vous aurez affaire, leurs manières, tâchez de dégager leur mentalité, et fixez dans votre mémoire ce qu'elles peuvent avoir de particulier. Si vous êtes travailleur manuel, ou bien que vous exécutiez des exercices physiques, que vous vous entraîniez à un sport, vous devez vous appliquer à obtenir de vos muscles qu'ils retiennent tous les gestes et tous les mouvements qui doivent permettre l'exécution de tous les ouvrages de même nature que celui que vous exécutez, ou les diverses formes d'efforts qu'exigera la bonne pratique de votre sport : il faut, en effet, que la mémoire motrice intervienne et facilite vos tâches physiques, musculaires.

Ces diverses opérations de perception et d'enregistrement que vous avez faites pendant la journée, vous devez, le soir avant de vous mettre au lit, d'abord, les repasser dans votre tête. Ensuite, vous les coucherez par écrit sur des feuilles volantes que vous placerez dans un tiroir ou dans une chemise. Nous insistons : non pas sur un carnet ou un bloc-notes, mais sur des feuilles volantes, et vous allez voir pourquoi.

Après avoir laissé passer dix à quinze jours pour chaque feuille, vous repasserez mentalement ce que vous avez fait ou ce qui s'est passé à la date que porte celle des feuilles qui correspond au début de la décade ou de la quinzaine qui prend fin.

Quand vous aurez réuni dans votre esprit ce que vous pensez être la totalité de ce que porte la feuille en question — qui aura été datée dans le coin à droite en haut — vous la prendrez dans le tiroir ou la chemise et vous la consulterez. Vous verrez alors si votre mémoire a bien tout retenu de ce que vous avez noté pendant la journée en question, si elle n'a rien laissé tomber à l'oubli, si elle n'a rien exagéré ou diminué, si elle n'a rien déformé.

Le lendemain soir, vous recommencerez avec la feuille suivante pour le jour dont elle portera la date.

Vous avez maintenant compris pourquoi nous vous avons dit de vous servir d'une feuille volante et non d'un carnet : il faut qu'à dix ou quinze jours de distance vous évoquiez vos souvenirs. En feuilletant un carnet, pour remonter les jours de la décade ou la quinzaine, vous repasseriez plus ou moins, ne fût-ce qu'au vol et fragmentairement, les souvenirs des jours qui ont suivi celui que vous cherchez, et dont vous auriez dû, leur tour

venu, vous rappeler les acquisitions sans aucune préparation. Sur une feuille volante, la date étant inscrite sur le coin à droite, ou bien vous regardez en écornant, ou bien vous faites glisser les feuilles jusqu'à ce que vous ayez trouvé cette date. Ainsi, à moins que vous ne le fassiez intentionnellement, et par manque de volonté, votre regard ne tombe jamais sur le centre de la feuille, c'est-à-dire sur le texte.

L'exercice que nous venons de prescrire est excellent et des plus efficaces. Il renferme en lui-même plusieurs éléments d'ordres différents, plusieurs procédés d'action pour éduquer la mémoire. D'abord, il vous oblige à tenir votre mémoire éveillée sur toutes sortes de choses. Ensuite, il la tient en haleine d'une façon continue sur ce qui se passe au fil des jours, sans rupture entre les faits et les dates, si bien qu'elle n'agit plus par occasion, sous forme d'accès ou de manifestation sporadique, mais sous une forme latente et sans solution de continuité.

Puis, il vous fait relever les points faibles de cette mémoire, vous indiquant ainsi sur quel point vous devez la travailler.

Enfin, il vous permet de voir si votre faculté mnésique est souple et rapide car, dans les choses que vous reverrez ainsi chaque jour, il vous sera possible d'observer, à tête froide, comment elle aura joué et, cela, pour les trois

opérations qui la constituent. Vous avez en effet eu, pour toutes les choses que vous avez notées, à lui demander de procéder successivement — d'une façon immédiate ou avec un délai dans la succession des opérations — à la perception, à la fixation ou enregistrement, à l'évocation ou reproduction.

Enfin, il n'est pas jusqu'au fait de vous astreindre à répéter tous les soirs le même travail de notation écrite, de révision et d'analyse, qui ne soit un excellent entraînement pour la mémoire et, disons-le, un exercice qui comportera des procédés variés, qui, en outre, pourra éventuellement faire intervenir deux au moins des aspects de la mémoire, le visuel et l'auditif, et, peut-être aussi, dans certaines éventualités, le moteur.



D'une façon générale, en somme, il faudra perfectionner chez vous la faculté d'attention, qui vous donnera la perception claire et qui vous permettra d'obtenir des impressions nettes. Vous atteindrez ce résultat en faisant entrer en jeu votre volonté, pour contraindre l'attention à se fixer (c'est l'attention volontaire), et en usant de votre curiosité, voire de votre imagination pour créer l'intérêt (c'est l'attention naturelle).

En somme, vous devez percevoir attentivement avec le plus d'organes qu'il vous sera possible.

La perception nette, c'est, pratiquement, la fixation et, par conséquent, la conservation du souvenir — ou cela y aboutit de façon naturelle.

La conservation du souvenir vous conduit à son évocation ou reproduction à point nommé.



Pour apprendre à évoquer vos souvenirs, vous devez les répéter à vous-même — les repasser comme on repasse une leçon — et aux autres, le cas échéant. Et ce terme « repasser » est parfaitement propre à exprimer ce que nous voulons dire, car vous serez dans la situation du promeneur qui repasse souvent par les mêmes chemins, en faisant les mêmes observations et les mêmes associations d'idées.



Vous avez déjà compris que, pendant votre travail d'éducation de votre mémoire, vous devez saisir toutes les occasions de la faire travailler ; vous devez même en créer, serait-ce sur des choses futiles et n'ayant pas pratiquement d'autre utilité que cette éducation.

Ce travail, vous aurez à le faire en surveillant non seulement votre mémoire prise en bloc, mais encore prise pièce à pièce, sous ses différentes formes, c'est-à-dire en faisant besogner séparément ou ensemble les organes qui lui servent de véhicule ou d'outil.

Dans ce domaine restreint, vous devez exécuter des exercices très simples, dont nous allons vous donner un exemple, à charge par vous d'inventer des procédés du même genre, ce qui sera facile une fois mis sur la voie.

Pour la mémoire visuelle :

Si, sur le chemin que vous faites, vous passez devant un marchand de tableaux, fixez fortement, mais rapidement, l'une des peintures, et passez votre chemin. Mettez-vous bien dans la tête tous les détails que vous avez saisis de cette œuvre d'art. Le soir, repassez devant la même boutique et regardez, de nouveau, le même tableau. En l'étudiant, cette fois, centimètre par centimètre, et longuement, vous verrez si votre mémoire visuelle a été fidèle, si elle n'en a déformé aucun. Avant de faire cette seconde visite, vous vous serez, bien entendu, récité à vous-même ce que vous avez retenu du tableau vu le matin ; le mieux serait de fixer cette description par écrit, de façon à pouvoir confronter, sans doute possible, votre souvenir avec la réalité.

Ce que nous vous disons peut aussi bien

être fait pour la vitrine d'une modiste ou de tout autre commerçant, pour un paysage, pour n'importe quel objet ou spectacle auquel votre regard peut s'attacher.

Une condition, toutefois : c'est que vos observations ne portent pas sur une chose qui relève de votre profession ou de vos connaissances spéciales, parce qu'alors l'espace d'inconnu à parcourir par vôtre mémoire serait par trop réduit, en supposant qu'il y en eût un.

Pour votre mémoire auditive : quand vous passez devant un camelot qui fait son boniment, écoutez-le parler pendant quelques secondes. Retenez ses intonations, son accent, ses fautes de français. Revenez quelques heures après, écoutez-le, et constatez si ladite mémoire auditive a bien rempli son rôle, si la voix, l'intonation, l'accent, la façon de s'exprimer sont bien ceux que vous vous attendiez à retrouver, si votre oreille éprouve ou n'éprouve pas de surprise.

Vous pouvez aussi faire l'expérience suivante : ayant entendu, en traversant un pays qui ne soit pas le vôtre, le fort accent des habitants, vous chercherez à retrouver cet accent une fois rentré à votre lieu de résidence habituelle. Chaque fois que vous croirez l'entendre, et que cela vous sera possible, vous vérifierez l'exactitude de votre ouïe en questionnant soit directement la personne, soit son entourage.

Il y a aussi le bruit que fait un objet bien déterminé lorsqu'il est heurté, les différentes voix des chiens du voisinage, etc., dont il faut se souvenir et qu'il faut être capable de reconnaître.

Répétons-le : ce ne sont là que des suggestions que vous pouvez utiliser ; il y a dans cet ordre d'exercices, bien d'autres choses du même genre à trouver par vous-même. L'essentiel, c'est que vous exerciez et éduquiez ceux de vos sens et de vos organes qui sont au service de votre faculté mnésique.



Mais, exercer sa mémoire à l'attention, ce n'est pas tout. Pour qu'un souvenir, une fois enregistré, soit conservé et puisse être judicieusement évoqué, il faut encore apprendre à ne pas laisser cette mémoire à l'état rustique ou, si l'on préfère, en désordre. Pour cela, il faut s'appliquer à l'organiser, à aménager ses souvenirs, de façon que chacun garde sa valeur propre et qu'ils ne chevauchent pas les uns sur les autres. C'est à la mémoire à la fois analytique, méthodique et policée, qu'il faut atteindre.

Chaque souvenir, dirons-nous, doit avoir sa place. Il est bien entendu que les souvenirs qui se rattachent à une même idée ou à une

même action doivent former un ensemble ou être en liaison. Mais vous devez vous exercer à empêcher que les rappels de votre mémoire chevauchent les uns sur les autres, que les souvenirs de deux questions différentes se présentent en même temps dans le champ de votre conscience, se côtoient ou, pis encore, s'interpénètrent.



Vous devez aussi vous exercer à éliminer, dans la mesure du possible, les singularités ou les fantaisies de votre mémoire.

Pour cela, vous devez chasser les images inopinées qui se présentent sans raison apparente à votre esprit. Il vous suffira, dès qu'il s'en présentera une, de fixer votre pensée ou votre attention sur quelque chose de précis. Quand vous aurez fait cela régulièrement, votre mémoire prendra l'habitude de ne plus conserver que ce qu'elle aura acquis d'une façon parfaitement consciente et voulue. Et vous savez déjà — nous avons eu l'occasion de le signaler — que l'habitude et la répétition jouent un grand rôle, un rôle essentiel, même, dans l'action de la mémoire, surtout pour l'enregistrement et la reproduction.

Ce rôle de l'habitude est si important qu'il doit faire l'objet d'une étude et d'applications

spéciales de votre part, pendant la période d'éducation de votre mémoire.



Pour la perception, nous vous avons dit que vous deviez apprendre à fixer votre attention, en vous aidant de votre volonté, chaque fois que vous vous trouveriez en face d'une chose considérée comme digne de cette perception et de la fixation ou enregistrement qui s'ensuivra.

Mais, précisément, comment parviendrez-vous à déterminer, à trier les faits, les idées, les circonstances qui méritent d'être perçus, et comment obtiendrez-vous de les amener rapidement comme si c'était naturellement, dans le champ de votre conscience ?

Par l'observation.

C'est une qualité ou une faculté pour laquelle vous pouvez avoir des dispositions naturelles ou qui, au contraire, soit assez faible chez vous.

Dans le premier cas, il faut l'assouplir, la fortifier, l'instruire et la diriger, lui donner, en résumé, une existence constante, la former à être toujours au guet et d'une façon judicieuse.

Dans le second cas, il faudra la développer et la renforcer.

Ce que vous aurez à faire, pratiquement,

pour obtenir ces résultats, est identique dans les deux cas.

Quel que soit, de ces deux cas, celui qui est le vôtre, vous devez toujours regarder d'ensemble ce qui se passe autour de vous. Vous devez faire cela d'une façon intentionnelle et concertée, qu'il s'agisse d'un incident de la rue, d'une pièce de théâtre, d'une conversation, d'une réunion d'affaire importante, ou d'une simple salle de café dans laquelle vous entrez. Quand vous aurez bien fixé l'ensemble, il est presque certain que les détails présentant quelque intérêt ressortiront d'eux-mêmes devant vos yeux ; ils deviendront des détails saillants. Si cela ne se produit pas ainsi, et que vous ne soyez pas satisfait de ce coup d'œil en bloc, examinez le spectacle ou la situation qui s'offre à vous par secteurs successifs, en promenant votre examen d'un bout à l'autre, de la gauche à la droite ou de la droite à la gauche. Les détails de quelque valeur vous apparaîtront alors immanquablement.

Notez que, lorsque nous vous disons de regarder ou d'examiner, il ne s'agit pas uniquement de la tâche des yeux, de l'observation visuelle. Parfois, c'est votre ouïe qui doit travailler, parfois c'est votre cerveau, votre pensée.

Ce travail d'observation constant exigera un effort que, pendant les premiers temps, vous ferez d'une façon sensible pour vous, mais qui,

sous peu, sera exécuté sans que vous vous en aperceviez, comme toutes les choses courantes de la vie.

Ce qui signifie qu'après une courte période d'exercice, vous aurez pris l'habitude de l'observation constante.

En résumé, en prenant l'habitude de l'observation, vous prendrez celle de la perception, de la perception puissante et, conséquemment, de la fixation ou enregistrement, très profond, solide et durable.



Quant à l'habitude de l'évocation, nous l'avons effleurée tout à l'heure en vous disant que, pour bien éduquer votre mémoire et la dresser à évoquer facilement, il fallait remuer fréquemment vos souvenirs.

Remuer fréquemment vos souvenirs, cela veut dire que, sans les mêler les uns aux autres quand ils n'appartiennent pas au même ordre de choses, il vous faut, en les prenant un à un, les amener dans le champ de votre pensée, vous les rappeler, en réviser les détails. Ce que vous ferez consistera à vous inviter à penser et à vous parler, à vous-même, intérieurement, de tel ou tel souvenir, de ses différentes phases et articulations, des diverses

images et fractions d'image ou idées et fractions d'idée qu'il comporte.

Vous finirez par faire cet exercice tout naturellement et d'une façon fréquente dès que vous serez seul. Vous en aurez donc, encore, pris l'habitude.



Enfin, comme exercices généraux et de mécanisme pour éduquer et entraîner la mémoire, lisez beaucoup, déplacez-vous le plus possible, échangez des idées avec n'importe quel interlocuteur chaque fois que l'occasion s'en présentera, et exercez-vous à retenir le maximum de ce que vous aurez lu, vu ou entendu, en en extrayant, de surcroît, par un travail d'analyse qui renforcera votre souvenir, le sens profond et les parties essentielles.

CHAPITRE X

Utilisation de la mémoire

Il n'y aurait aucune raison d'avoir développé ou éduqué et mis au point votre mémoire, si vous ne l'utilisiez pas.

Quand vous aurez procédé au travail d'éducation et que, par conséquent, votre faculté mnésique sera bien au point, il faudra passer à son utilisation.

Cette utilisation durera, du reste, toute votre vie, elle sera en action à tous les moments et à tous les propos.

Elle nécessite, d'une façon générale, un travail d'aménagement qui, au demeurant, sera facile à exécuter chez une mémoire déjà bien éduquée, dont vous posséderez bien le maniement. Cette utilisation nécessite aussi, en toute

occasion, l'application de certains principes, la mise en œuvre de certains éléments.

C'est ce que nous allons exposer.



Tout d'abord, partez toujours de ce point de vue que présente la phrase d'un philosophe — Arréat, croyons-nous — et que voici : « L'homme est un instrument accordé au diapason des choses. »

Et cela veut dire que tout ce que fait l'homme est basé sur l'expérience ou — ce qui est pratiquement la même chose — la science acquise à travers les siècles de ce que la nature et les conditions d'existence mettent à sa disposition ou lui imposent sur notre planète. Pour acquérir cette expérience ou cette science, pour les utiliser chaque jour, les développer, et leur donner un prolongement à l'infini, la faculté première dont il a eu et a indispensablement besoin, c'est la mémoire. Pour survivre, l'humanité doit se mettre au diapason des choses, et c'est sa mémoire qui entend et enregistre le *la*.

Vous devez donc veiller à ce que votre mémoire soit toujours active.

Puisque vous savez comment elle s'éveille, comment elle perçoit toutes choses, comment, physiquement, ce qu'elle a perçu est véhiculé

jusqu'à votre cerveau pour s'y fixer, vous pouvez à tout instant provoquer et surveiller ces opérations. Elles ne se feront plus à votre insu et, s'il est vrai que leur part physique s'accomplit si rapidement et de telle façon que vous n'en aurez que peu de sensation matérielle, il n'en reste pas moins que vous pourrez toujours jauger l'impression mentale produite chez vous, grâce à ces données que nous venons de rappeler, et, par conséquent, mesurer l'importance et la force que votre mémoire donnera au souvenir ainsi formé. En somme, le degré de puissance de votre afflux nerveux vous servira d'avertisseur.

Et, si vous y réfléchissez, cette mesure a une grande importance pour vous. Si, en effet, vous êtes, selon l'image courante, « frappé » d'un fait, d'un dire ou d'une chose, vous comprendrez, maintenant que vous avez étudié et éduqué votre mémoire, que ce fait, ce dire ou cette chose a été perçue vivement et fortement. Vous savez, du même coup, que votre mémoire s'apprête à en fixer solidement le souvenir et à l'évoquer, facilement et fréquemment. Or, selon sa qualité, sa nature ou son utilité, ce fait, ce dire ou cette chose méritera ce traitement de choix ou ne le méritera pas. Ce sera à votre raison d'en décider.

Votre raison — à laquelle vous n'auriez peut-être pas fait appel avant de connaître le rôle

et l'action exacts de votre mémoire — supputera, analysera. Si le souvenir que vous venez d'enregistrer mérite la large place que lui prépare la force de perception dont vous avez eu l'impression, tout est bien. Sinon, vous amenuiserez le sort fait à ce souvenir ; vous ne pourrez peut-être pas l'effacer complètement, mais vous en ferez quelque chose de vague et sans importance. Vous parviendrez à ce résultat par l'analyse même que votre raison aura faite et par les arguments que vous en tirerez vis-à-vis de vous-même, et qui serviront à vous démontrer le peu de valeur de votre nouvel acquis.

Si, au contraire, vous vous apercevez que la perception d'une chose n'a pas été très vive, alors qu'en réalité elle méritait une grande place dans votre mémoire, vous en aviverez le souvenir, vous en renforcerez l'enregistrement. Il arrive souvent que quelqu'un, à la sortie d'une réunion, ou après une conversation, ou en toute autre circonstance, s'aperçoive qu'il n'a pas accordé, pour une raison quelconque — distraction, attention attirée d'un autre côté, manque d'à-propos — assez d'importance à quelque chose qui s'est passé ou s'est dit autour de lui. Il reprend la chose, y repense, et finit par lui donner dans son esprit, et par conséquent dans sa mémoire, tout le volume qui lui appartient.

Mais, pour celui qui n'est pas initié, qui ne connaît pas l'action et les procédés de la mémoire, cette constatation et cette rectification sont des effets du hasard et, bien souvent, des choses de la plus haute importance, pouvant avoir des développements et des conséquences considérables, passent à côté de lui sans qu'il y attache autre chose qu'une valeur épisodique et momentanée car, sans s'en douter, il suit automatiquement la faiblesse de l'impression qu'il a éprouvée lors de la perception — et c'est tout à fait sans s'en douter qu'il la suit, car il ne se doute même pas que cette impression peut se produire et a des degrés divers, ni surtout que cette perception existe. Ce n'est que le jour où une de ces erreurs d'appréciation a de graves conséquences qu'il se dit : « C'est étonnant, j'avais bien vu — ou entendu — telle chose, je n'y avais pas attaché autrement d'importance. Si j'y avais pensé... »

Mais, vous qui savez, vous n'avez plus à vous laisser prendre à ces surprises. Revoyez avec attention toutes vos impressions. Pesez-les, analysez-les. A ce sujet, le livre de journée où vous avez noté tout ce que vous avez vu, entendu, fait et dit, vous sera d'une grande aide. Ce travail vous permettra de classer vos souvenirs et de les garder selon leur valeur.

Et sachez que, dans l'action, la mémoire est un guide très sûr.

C'est son utilisation judicieuse qui vous permettra d'éviter les surprises désagréables, les traquenards, les tromperies ; c'est son utilisation qui vous permettra de conduire sans accrocs vos entreprises.

Combien d'affaires ont été manquées, combien de catastrophes ou de simples malencontres se sont produits parce qu'une circonstance quelconque, faisant partie d'un ensemble, était sortie de la mémoire de ou des intéressés ; et combien de succès ont été remportés, combien de coups très durs ont été les premiers obtenus, les seconds parés, parce qu'aucun détail d'une situation et de ses origines n'avait échappé à la mémoire de celui qui enlevait le succès ou parait le coup.

Nous pensons, sur ce point, sans vous raconter toute l'anecdote, et surtout sans vous dire de noms, car ces noms ne sont point inconnus du public, vous rapporter l'histoire d'un homme qui put éviter la plus basse et la plus dangereuse des trahisons de la part de son prétendu « meilleur ami », parce qu'il s'était souvenu d'un geste qui avait échappé, un jour, à ce dernier. Grâce à ce souvenir — souvenir étonné — qu'il avait gardé sans autre intention, la lumière se fit en lui d'un seul coup, dès que

la trahison commença à pointer. Elle ne put le surprendre et il confondit son faux ami.

*
**

Puisque vous devez vous appuyer constamment, et d'une façon consciente et concertée, sur votre mémoire, vous savez que pour cela votre attention — attention volontaire — doit toujours être éveillée et tendue.

C'est un effort conscient qu'il vous faut faire ou, pour employer des termes qui ont la même signification mais qui sont plus précis et plus exacts, c'est la conscience qui doit agir.

Il n'y a d'ailleurs pas de véritable souvenir, de souvenir enregistré et évocable, si l'on n'a pas conscience de la perception, car ce n'est pas la perception seule qui constitue la mémoire et forme le souvenir, il faut encore l'enregistrement ou fixation, la rétention et l'évocation ou reproduction.

L'état de conscience, qui se transforme en état de réceptivité du souvenir, peut se former sans intention préétablie, soit par l'intensité de l'impression que produit l'objet de ce qui va être le souvenir, soit par la répétition de cet objet. Ou, si vous préférez, deux éléments, dans ce cas, créent l'attention : l'émotion —

plus ou moins vive — qui l'attire d'un seul coup, ou la répétition qui l'attire peu à peu.

Mais, dans l'hypothèse d'état de conscience ou d'attention créé sans idée préconçue — hypothèse qui s'applique à la majorité des humains — nous devons admettre que beaucoup d'enregistrements qui seraient importants sont négligés, que beaucoup d'occasions précieuses sont perdues.

Pour vous, dont l'attention volontaire sera toujours tendue, l'état de conscience et de réceptivité sera toujours prêt à se former, et aucune notation de quelque valeur ne vous échappera. Chaque jour, l'utilisation de votre mémoire vous fournira des matériaux pour l'avenir, proche ou lointain.



D'une façon générale, en faisant votre auto-analyse ou, plus précisément, en faisant l'analyse de l'état et de l'action de votre mémoire, vous constaterez qu'en ce qui concerne la voie que vous avez prise dans la vie — votre science, votre art, votre profession — il y a une base de mémoire, une sorte de capital qui ne change pas, qui ne subit pas de variation. C'est de cette base de souvenirs — c'est-à-dire de savoir acquis — que vous devez toujours partir. Les

autres acquisitions seront, pour ainsi dire, les revenus de ce fonds, et elles en permettront l'accroissement.

Elles seront, d'ailleurs, variables comme durée et comme poids car, comme toute nouveauté que l'on tente, elles seront pour commencer des essais, et vous n'en connaîtrez la valeur qu'à l'usage. Il y en aura qui encombreront inutilement votre mémoire et qu'elle abandonnera. D'autres resteront souvenirs avec des modifications. D'autres, enfin, resteront telles que vous les aurez perçues et retenues dès l'abord.

Ce tri sera opéré grâce à votre expérience, c'est-à-dire grâce au fonds de mémoire premier joint aux acquisitions que vous y aurez ajoutées d'une façon définitive, entre votre point de départ de ce fonds et l'acquisition nouvelle en présence de laquelle vous vous trouverez.

Le travail d'introspection destiné à déterminer ce qu'est ce capital premier et définitif est donc essentiel, car c'est par lui que vous pourrez savoir dans quel sens vous devez orienter l'utilisation de votre mémoire et décider, au fur et à mesure que se présenteront les occasions de souvenir professionnel — c'est-à-dire de savoir — celles que vous devez accueillir ou repousser.

*
**

Rappelez-vous toujours, aussi, pour l'utilisation de votre mémoire, que l'acte mnésique ne comporte pas que l'opération de perception. Il comporte, vous le savez, trois opérations. La perception n'est que la première. Il y a encore, comme seconde opération, la fixation, et la fixation ou enregistrement est un phénomène de conservation — ou de rétention, si vous aimez mieux.

Vous ne devez donc jamais vous tenir pour satisfait d'avoir eu conscience de percevoir quelque chose, considérer la fixation comme définitive, ne plus vous préoccuper de votre nouveau souvenir, estimant que vous le retrouverez quand vous en aurez besoin. Il faut, au contraire, vous assurer à tout moment de sa conservation en procédant, pour vous-même, à son évocation systématique, afin de discipliner votre mémoire. Sinon, cette dernière se chargera peut-être ou de l'abandonner complètement ou de l'évoquer devant vous inopinément et au moment où il ne vous servira de rien, tandis qu'elle ne vous le présentera pas lorsqu'il aura à être utilisé.

Car, il vous faut encore passer à la troisième opération, qui est l'évocation ou reproduction, pas seulement d'une façon platonique, mais

aussi et surtout d'une façon utile, à point nommé.



Et ceci nous amène à l'organisation de votre mémoire, organisation indispensable pour qu'elle ait son plein rendement.

Pour organiser votre mémoire, puisque, désormais, vous savez comment percevoir, recueillir, fixer et évoquer les souvenirs, il vous restera à y mettre de l'ordre, à classer ces souvenirs comme on classe les notes d'un carnet ou les fiches d'un fichier. C'est-à-dire que, chaque notion que vous aurez recueillie devra avoir sa place propre, dans un coin de votre cerveau où vous pourrez la trouver dès que vous en aurez besoin, précisément comme on va directement à l'endroit du fichier où se trouve la cote à utiliser.

Vous devrez ensuite, sans les mêler ni créer de désordre, établir la liaison entre toutes les notions qui se rapportent à la même question, mais en les tenant bien séparées de celles qui se rapportent à une autre.

Pour bien nous faire comprendre, nous prendrons cet exemple : Vous avez noté un souvenir qui se rapporte à une question X ; le même jour, dans le même cadre, provoquée par la même ambiance ou par les mêmes personnes,

vous acquérez une notion qui se rapporte à une question Y. Si vous n'établissez pas un classement exact, une séparation sévère entre les deux notions, ne liant l'une qu'à ce qui a trait à la question X, et l'autre qu'à ce qui a trait à la question Y, il arrivera qu'à cause de coïncidences qui se sont produites dans les conditions que nous venons de dire, chaque fois que vous aurez à évoquer l'une des deux notions, l'autre viendra se placer en intruse sur le champ visuel de votre mémoire, de votre conscience, créera plus ou moins une diversion, une distraction, et nuira au jeu de cette mémoire, à son utilisation nette, claire et rapide.

Pour cette classification, vous devez examiner la valeur intrinsèque et la valeur utile de chaque souvenir général, c'est-à-dire de chaque question prise dans son ensemble, et placer dans votre mémoire la question selon cet ordre d'importance ou de valeur.

Vous devez procéder de la même façon, à l'intérieur de chaque question, pour chaque souvenir ou notion s'y rapportant.

Vous avez lu, dans l'un des précédents chapitres, ce que Napoléon, dont la mémoire était un chef-d'œuvre presque unique d'organisation et d'utilisation, disait à propos de cette classification et de son usage. Après avoir expliqué qu'il mettait chaque affaire dans un tiroir de sa mémoire — ou de son cerveau — il

ajoutait : « Quand je veux interrompre une affaire, je ferme son tiroir et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mélangent point. »

Car il faut non seulement pouvoir évoquer ou reproduire un souvenir à point nommé, mais encore pouvoir l'écarter et le mettre à sa place, dans le silence du tiroir, lorsque l'on n'a plus besoin de lui.

Cuvier, dont la mémoire avait, elle aussi, un rendement extraordinaire, un jour qu'encore jeune homme, il était félicité sur ce point par l'un de ses proches, lui dit : « Mais c'est bien simple : N'avez-vous pas, en quelque sorte, dans la tête, un arbre dont les branches représentent les sciences et les rameaux leurs subdivisions ? Quand un fait se présente, je le suspends à sa place. »



Ce qui précède implique que, pour l'utilisation de votre mémoire, vous ne devez jamais faire ou penser deux choses à la fois.

Il y a une anecdote, célèbre dans les milieux scientifiques, qui illustre cet axiome, c'est celle-ci : un jour, Newton voulut faire cuire un œuf à la coque. Il mit sa montre dans le creux d'une de ses mains pour compter les deux minutes de cuisson, et de l'autre main

il prit l'œuf. En même temps, il continuait à remuer dans sa tête les données d'un grand problème dont il cherchait la solution. Résultat: il jeta sa montre dans l'eau bouillante et continua à regarder l'œuf qu'il avait conservé dans la paume de sa main, comme si cet œuf était la montre destinée à lui indiquer le temps de cuisson. Et l'anecdote est parfaitement vraie, rigoureusement historique.



Vous devez faire le plus souvent possible le bilan de vos souvenirs.

De toute manière, il faut, chaque matin, avant de commencer votre journée, les passer en revue, mettre au point et lier dans votre tête ceux qui doivent être utilisés pour ce que vous avez à faire au cours de cette journée. C'est exactement le même principe que vous appliquez quand vous mettez dans votre serviette le dossier d'une affaire que vous allez traiter ou dans votre sac les outils et les gabarits nécessaires à l'exécution du travail que vous allez entreprendre. Serviette ou sac doivent, du reste, toujours être doublés par votre cerveau, dans sa partie mémoire où sont placés les souvenirs dont vous avez à vous servir.



Encore une fois, ne manquez jamais de tenir compte qu'il y a, comme vous savez, deux sortes de mémoire : la mémoire à l'état de nature et la mémoire cultivée, que vous pouvez, aussi, appeler organisée ou encore systématisée.

La première reçoit les perceptions, les sensations telles qu'elles s'offrent d'elles-mêmes, et elle les évoque ou reproduit d'ensemble et sous leur forme brute.

La seconde les choisit, les coordonne, les façonne à son service.

Que vous ayez peu ou beaucoup de mémoire à l'état naturel, il ne faut pas en faire fi. A côté de l'action de votre mémoire cultivée, laissez cette mémoire naturelle jouer, lorsque l'occasion s'en présente, c'est-à-dire enregistrez ce qu'elle vous apporte et sous la forme fruste, globale, et sans analyse sous laquelle elle vous l'offre.

Vous ferez ensuite établir le choix par la partie de votre mémoire organisée qui sera chargée d'éliminer le souvenir s'il ne présente pas d'intérêt suffisant ou, finalement, de l'épurer et le classer.

En résumé, il ne faut, à première vue, repousser aucune notion de souvenir, même inat-

tendue ou non souhaitée. L'élimination se fera après s'il est besoin.

C'est là le moyen d'enrichir le plus sûrement votre mémoire et cela revient à dire qu'une mémoire parfaite comporte le jeu associé et combiné des deux sortes de mémoire : la naturelle et la cultivée.



En revanche, vous avez pu noter qu'une mémoire bien organisée, bien systématisée, se fait aider, alléger — momentanément au moins — par l'élément qui semble son adversaire, c'est-à-dire par l'oubli.

Il vous faut donc, à l'occasion, savoir pratiquer l'oubli. C'est ce que Napoléon appelait : « fermer le tiroir d'une affaire ».



Il n'est pas certain qu'à part cet oubli momentané, l'oubli total *volontaire* puisse exister. Il n'y a aucun moyen de contrôle dans ce domaine.

Mais deux choses sont certaines :

La première, c'est que l'oubli partiel, automatique, se produit régulièrement pour beaucoup de souffrances morales, et pour toutes les souffrances physiques. Si les hommes gardaient

la mémoire totale des souffrances qu'ils ont endurées, d'une grave blessure ou d'une maladie, la vie, prise simplement sur le plan physique, deviendrait intolérable pour la plupart d'entre nous. Ce serait la douleur constante par évocation et l'on ne pourrait pas vivre.

La seconde, c'est qu'en ce qui concerne les douleurs morales ou sentimentales, ou plus humblement les situations gênantes, l'atténuation volontaire du souvenir peut être obtenue. Ce souvenir douloureux, à force d'être repoussé par celui qui le recèle, finit par s'estomper, et la souffrance ou la blessure d'amour-propre se transforme en mélancolie floue ou en déplaisir grisâtre et point cuisant.

Vous avez donc la possibilité de transformer au moins vos douleurs morales trop rudes ou trop amères en vous efforçant, chaque fois que votre mémoire vous les présente, de les remplacer par un autre souvenir que vous évoquez ou par une perception nouvelle qui se transforme en souvenir.



Nous avons vu qu'en dehors des deux sortes de mémoire, il y en avait trois types essentiels — visuel, auditif et moteur — sans compter les types sous-jacents.

La mémoire parfaite réunit les trois types et, pour ceux chez qui cette conjonction n'est pas naturelle et innée, il faut s'efforcer d'y parvenir par un entraînement des sens et des muscles, et par une attention appropriée et plus forte apportée à celui ou ceux des trois types vous semblant le plus faible chez vous.

Toutefois, quand votre mémoire se rattache nettement et vigoureusement à l'un des trois types, il peut y avoir avantage à se baser sur ce type, à forcer son développement, quitte à négliger celui des deux autres.

Voici les cas où il faut adopter cette solution :

a) Quand les deux types les plus faibles sont ou totalement absents, ou tellement embryonnaires qu'il faudrait, sans certitude de succès, beaucoup trop de temps et d'efforts pour obtenir un résultat, et que, compte tenu de l'effort à fournir et du temps dépensé, l'unique type fort pourrait, non cultivé, ou seulement négligé, s'affaiblir à son tour.

b) Quand le type le plus fort est tellement puissant que l'on peut en tirer les plus grands effets et résultats. Là, l'intérêt qu'il y a à le cultiver à fond n'est pas douteux. Il suffira à lui seul.

c) Quand le type le plus fort marque déjà, par lui-même, une assez grande puissance, et qu'il correspond exactement au mode d'existence

ou à la profession de son possesseur. Ainsi, un peintre, qui a naturellement une bonne mémoire visuelle, et une mémoire auditive et motrice assez faible, a plutôt intérêt à travailler sa mémoire visuelle sans trop s'occuper des deux autres ; il en est ainsi en ce qui concerne la mémoire auditive chez un musicien, et la mémoire motrice pour un sportif ou pour un mécanicien de précision.

Pourtant ni le peintre, ni le musicien, ni le sportif ou le mécanicien ne devront, de parti pris, sacrifier les deux types de mémoire qui cadrent le moins avec leur art ou profession. Il faut toujours chercher à avoir une mémoire disposant des moyens les plus complets et si, quelle que soit votre place dans la vie, les trois types de mémoire existent chacun d'une façon suffisante chez vous, il faut les travailler tous les trois et les utiliser à la fois ou séparément suivant les circonstances.



Il se peut, compte tenu des deux sortes et des trois types, que vous ayez une mémoire spécialisée soit que, naturellement et par tendance native, vous soyez plutôt porté à percevoir et à retenir les choses relevant d'un ordre déterminé plutôt que celles de tous ordres, que vous ayez été amené à cette perception

et à cette rétention spéciales ou par l'éducation intellectuelle que vous avez reçue ou par l'attraction, dès votre jeunesse, vers des connaissances nettement délimitées et par l'absorption qui en est résulté.

Cette mémoire spécialisée, dont nous avons dit quelques mots dans une autre partie de ce livre, se rencontre notamment dans les milieux scientifiques et d'érudition. Elle a l'inconvénient de fermer un peu trop l'horizon de ceux qui la possèdent, et nous ne la recommanderons pas particulièrement.

Pourtant si, après avoir procédé à votre introspection, vous constatez que votre mémoire est puissamment attirée vers la spécialisation, et que, bien entendu, cette spécialisation corresponde à votre état ou profession, ou bien vous crée des débouchés vers un but profitable, laissez-vous porter par elle, utilisez-la à fond, et tâchez d'en tirer, dans votre science ou dans votre art, dans votre métier ou dans vos affaires, le maximum d'avantages.

Ne vous y laissez tout de même pas aller au point qu'atteignent certains qui arrivent, en dehors de leur spécialité, à négliger ou oublier les choses les plus simples et les plus essentielles de la vie ou à commettre des bévues colossales — tel Ampère, qui, alors qu'en pleine rue il était plongé dans des calculs indispensables à la solution d'une recherche qu'il avait

en cours, prit le dos d'un fiacre pour un tableau noir et se mit à y faire toutes sortes d'opérations mathématiques à la craie, et qui, finalement, le fiacre s'étant mis en route, le suivit au pas de course en continuant ses opérations, sans même s'apercevoir qu'il courait, voire sans se souvenir qu'il était dans la rue.



Quels que soient la sorte et le type de votre mémoire, et pour si forte et bien organisée qu'elle soit, il y a un piège qui lui sera souvent tendu, c'est la distraction.

Au milieu d'une action, d'une conversation, en une circonstance quelconque, alors que vous auriez besoin du jeu le plus précis et le plus souple de perception ou d'évocation, voire des deux, votre attention peut être traîtreusement attirée du côté opposé à celui vers lequel elle devrait être tendue. Une image, une association d'idées, une rencontre de mots, parfois un simple jeu de lumière peuvent l'entraîner. Et alors, pendant un temps plus ou moins long, la perception de notions importantes, utiles ou intéressantes vous échappe, ou bien l'évocation de certains souvenirs nécessaires à la conversation ou à l'affaire que vous menez ou qui vous préoccupe vous devient impossible.

Il faut absolument éviter la distraction. C'est une question de surveillance de vous-même, de puissance dans l'attention.



Comment réaliser tout ce programme d'utilisation de la mémoire, avec son organisation précise et méticuleuse, ses diverses éventualités et les imprévus ou variantes à faire rentrer en ligne de compte ?

Nous avons dit qu'en matière de mémoire un élément essentiel était l'attention bien éveillée et tendue.

Une telle position constitue l'attention volontaire. C'est à elle que vous devez avoir recours.

Cela veut dire que c'est votre conscience — votre *moi* conscient — qui, commandé par votre volonté, devra toujours être en état de vigilance et d'action.

C'est déjà une question d'attention et de volonté que le seul fait de s'introspecter, se voir agir d'une part et, d'autre part, c'est aussi une question de volonté — et qui exige plus de puissance — que d'imposer une discipline à ses pensées et à ses mouvements intérieurs et, par conséquent, à sa mémoire.

Si vous n'étiez pas capable de le faire, c'est que votre volonté serait faible ou inexistante.

Dans ce cas, au surplus, non seulement vous ne pourriez procéder à l'utilisation de votre mémoire, mais plus simplement encore — ce qui exclurait *ipso facto* cette utilisation — vous ne pourriez même pas procéder à son éducation.

Votre seul recours serait de commencer par l'éducation et le développement de votre volonté.

Mémoire féminine

Avant de clore ce chapitre de l'utilisation de la mémoire, il faut dire quelques mots concernant, en particulier, la mémoire féminine.

Par la nature de la femme, les utilisations ou applications de la mémoire sont, sauf exception, légèrement différentes de celles auxquelles l'homme peut procéder.

La femme a une tournure d'esprit plus pratique, et qui la porte à regarder beaucoup plus dans l'immédiat et l'immédiatement réalisable que l'homme.

Nous pensons toujours que — sauf exceptions qui, disons-le, ne sont pas d'une rareté prodigieuse — la femme a avantage et sera, du reste, naturellement portée à ne pas encombrer sa mémoire de souvenirs dont l'utilisation serait à trop longue échéance ou qui auraient pour objet des choses ou des questions d'ordre général.

Elle doit se servir, au contraire, de son goût ou de sa tendance vers le concret pour percevoir, enregistrer et évoquer des choses précises, dans un cadre bien déterminé et bien délimité, soit pour sa satisfaction personnelle, soit pour l'aliment de ses sentiments, soit pour être directement ou pratiquement utile autour d'elle.

La plupart des femmes le sentiront du reste fort bien. Aucune n'ignore que pour être une vraie mère de famille et une grande éducatrice, et former des caractères chez des enfants, il faut autant d'intelligence, de savoir — car qu'importe la nature du savoir, tous les savoirs étant aussi difficiles à bien acquérir — et de volonté, que pour être un grand général, un grand savant ou un membre de plusieurs académies.

Les souvenirs à utiliser ne sont pas les mêmes, le mode d'évocation et les occasions de reproduction sont différents. La femme doit conformer les siens à sa nature et au rôle de premier rang qu'elle a à tenir dans la vie, et d'où dépend non seulement l'existence de la nation mais même la pérennité de l'espèce humaine.

CHAPITRE XI

Hygiène de la mémoire

La mémoire qui est en chacun de nous — qu'elle soit innée ou qu'elle soit acquise — est un bien trop précieux pour que vous ne veilliez pas sur elle avec des soins de tous les instants. Au surplus, vous devez d'autant plus être prêt à vous tenir au guet que vous connaissez tout son processus et ses moyens d'action, que vous avez procédé à son éducation et étudié et mis au point son utilisation, cette dernière étant pour le genre humain d'une application constante.

Il vous faut donc faire en sorte qu'elle soit toujours en bon état, que rien ne vienne l'altérér ou l'épuiser. Vous devez surveiller sa santé comme on surveille celle d'un être cher, ne perdre nulle occasion de la mettre en valeur, de lui donner des forces, de lui fournir les

aliments propres à la sustenter le plus efficacement et les exercices susceptibles de la maintenir le mieux en forme, de même que vous devez autant que possible la faire agir de la façon qui doit le moins l'étioler. En un mot, vous devez lui appliquer une hygiène minutieuse.

Cette hygiène comporte quelques principes généraux.

Vous devez savoir qu'une mémoire qui ne travaille pas ou pas assez s'atrophie ou, si vous préférez, s'étiole. Il faut donc faire travailler la vôtre.

La mémoire de l'homme de notre époque peut facilement échapper au gros travail et à la multiplicité des tâches. Les bibliothèques, pourvues de fichiers détaillés, qui lui permettent de courir tout de suite à la cote qui l'intéresse sans avoir besoin de la graver dans son souvenir, les journaux qui contiennent au jour le jour les renseignements utiles pour la journée et même pour les semaines proches, la rapidité d'impression des livres qui viennent lui apporter la documentation dont il a besoin sans qu'il se « creuse la tête » en recherches, la sténographie et la dactylographie qui lui donnent la possibilité de développer rapidement ses idées, ses pensées, ses plans et ses projets, voire le carnet portatif complété par le stylo ou l'« eversharp » grâce auxquels il peut,

à tout moment, même dans la rue, noter ce qu'il a à retenir et ne plus s'en occuper jusqu'au moment où il aura à s'en servir, sont autant d'agents d'immobilité ou de marche à tout petit train de la mémoire, et il en est encore bien d'autres dans l'agencement de la vie contemporaine.

Il faut échapper à cet envoûtement, il faut éviter que se forme, ou il faut détruire si elle s'est déjà formée, la gangue que tous ces procédés, appareils ou engins tendent ou aident à produire autour de votre faculté mnésique.

Exercez-vous donc à vous passer d'eux le plus possible ou le plus souvent possible — tout en les gardant, bien entendu, à portée de votre main, à toutes fins utiles.

Ainsi, exercez-vous à ne pas courir à votre calendrier et à avoir toujours dans la tête la date et le jour de la semaine. Souvenez-vous, sans l'aide de votre carnet de notes, de ce que vous avez à faire dans la journée, de l'adresse de vos amis, de vos clients, des gens auprès desquels votre profession ou vos devoirs vous appellent ; faites votre bibliographie vous-même ; n'appelez plus constamment la sténographe pour lui dicter des passages de vos rapports ou de votre correspondance, mettez-les dans votre mémoire, et rédigez-les à la main, vous-même, ou dictez-les, mais d'un seul tenant et par cœur. Mille choses sont à faire,

à commencer par savoir très exactement où vous placez chaque objet, même le plus infime, et à finir par l'ensemble et les détails de la question la plus importante que vous puissiez concevoir.

La fixation et l'évocation doivent être parfaites et précises, à votre volonté, sans aucune aide.

Nous le répétons, si vous habituez votre mémoire à paresser, à ne pas avoir à fournir d'effort, elle s'affaiblira.



Mais, cependant, si la mémoire à l'instar de vos organes a besoin d'exercice, elle a besoin de temps en temps de repos, pour ne pas se fatiguer jusqu'à l'épuisement.

Par période donc, vous devez la mettre non pas en sommeil à proprement parler, mais en quelque sorte « en vacances ».

Pendant cette période, laissez-la abandonner vos préoccupations habituelles, donnez-lui tous les adjuvants, que vous aurez à votre disposition, ne la contraignez pas à des perceptions fréquentes et, surtout, ne la poussez pas — comme il faut le faire en temps ordinaire — aux évocations ou reproductions concertées, répétées, et sans aide.

En pratique, cette période de repos concordera de préférence et, sans doute, naturellement,

avec vos vacances à vous, ou avec une période de détente que vous vous serez accordée. Dans ces moments-là, vous n'aurez pas à faire besogner votre mémoire d'une façon coordonnée. Elle pourra, au hasard des conjonctures, s'exercer sur des choses futiles, pittoresques ou amusantes. Chaque fois qu'elle travaillera — et ce devra être le moins possible — ce sera sous la forme de mémoire naturelle et non organisée et sans contrainte ni choix.



Il serait dangereux, au surplus, de prolonger trop longtemps cet état de choses, à cause non seulement de la nécessité de ne pas laisser longuement la mémoire sans exercice sous peine de l'affaiblir, mais encore parce qu'elle pourrait rapidement se déformer, perdre son organisation, revenir à l'état de nature et, chez certains, tomber dans la fantaisie et l'irréel.

Ces périodes de repos, où vous laisserez votre mémoire se détendre, doivent donc être exceptionnelles, rares et brèves.



Le fait que la mémoire peut tomber dans la fantaisie et l'irréel doit être l'objet de la plus grande vigilance.

Chez des êtres très sains, chez beaucoup d'humains, du reste, la mémoire a une tendance à déformer les événements, les dires et les choses, à y ajouter ou à y retrancher, à leur donner certaines couleurs qu'ils n'ont pas eues dans la réalité.

Si on se laisse glisser sur cette pente, la mémoire prendra l'habitude de broder sur tout, d'ajouter des détails inexistants. Ce ne sera pas de la mémoire, puisque les évocations qu'elle fournira seront sans certitude et, à côté, voire en dehors de ce qui devrait être évoqué. Ce ne sera pas le silence ou l'absence, mais ce sera l'erreur qui est pire et beaucoup plus dangereuse.

Nous l'avons déjà dit, mais il convient d'y insister : les imaginatifs, en particulier, devront se surveiller.



Et il y a des mémoires tendancieuses.

Elles perçoivent surtout ce qui peut être agréable à leur possesseur ou ce qui peut le servir.

Dans l'enregistrement, elles enlaidissent ce qui lui est antipathique, et enjolivent ce qui lui est sympathique. Et, naturellement, l'évocation ou la reproduction suit le même procédé.

Il est absolument indispensable de ne pas laisser votre mémoire subir ces déformations. Pour que sa santé soit parfaite, une mémoire doit, il n'est pas besoin de le dire, être objective. Vous devez — en vous surveillant de très près, en analysant à fond tout ce que vous avez retenu, en faisant abstraction de ce qui vous est personnel ou touche à vos intérêts ou bien à votre façon de voir — la maintenir dans cette objectivité. C'est un des principaux articles des règles de son hygiène.



D'une façon générale, tout en gardant votre attention tendue, vous devez viser à percevoir, puis à fixer, à enregistrer, profondément, l'image, la notion, avec le moins de fatigue cérébrale, le moins de dépense de force organique possible.

Vous devez donc, de préférence, faire travailler votre mémoire au moment où la vitalité de vos organes de perception — vue, ouïe, muscles, d'une part — et de votre organe d'enregistrement — cerveau, d'autre part — est la plus grande.

Pour la plupart d'entre vous, ce sera le matin, après le repos nocturne, que votre organisme présentera le maximum d'énergie vitale. C'est

donc à ce moment, pendant les heures de la matinée, que vous devrez, en général, placer vos plus grands efforts de mémoire.

Mais ce n'est là que le cas de la majorité. Il y a, à côté de cela, pas mal de personnes qui atteignent leur maximum de puissance vitale soit après le premier grand repas, soit aux heures nocturnes, lorsqu'elles ont bien « rodé » leur machine physique.

C'est à chacun de se connaître.

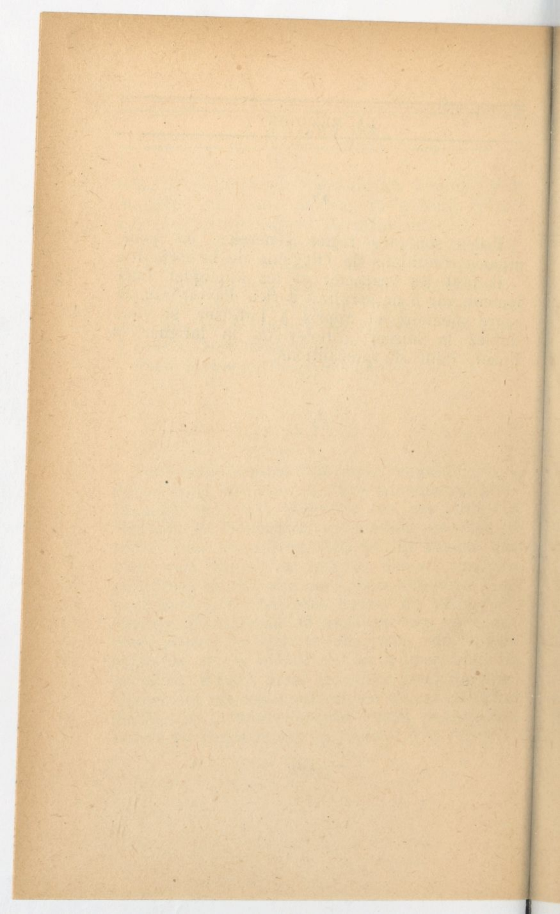


Pour cette économie de force organique, vous devez vous entraîner à faire travailler à plein l'organe qui doit percevoir et permettre la fixation, en détendant, en mettant en état de repos tous les autres. Les initiés savent fort bien cela mais, en dehors d'eux, quelques personnes en ont une conscience obscure. Vous avez parfois vu des gens fermer les yeux pour écouter un morceau de musique, des vers, des descriptions ou explications, afin de mieux entendre et de mieux se les graver dans la mémoire, faisant ainsi travailler l'organe principalement intéressé qui est, en ce cas, l'organe auditif, et mettant l'organe visuel, sans grand intérêt en l'occurrence, au repos.



Telles sont les règles générales, les principales conditions de l'hygiène de la mémoire.

Il faut les respecter et les appliquer fidèlement, car il ne servirait à rien d'avoir éduqué votre mémoire et appris à l'utiliser, si vous deviez la laisser s'étioler ou la fatiguer et l'user, faute de précautions.



CHAPITRE XII

Mnémonique ou mnémotechnie

En dehors des deux sortes de mémoire, la naturelle et l'organisée, on peut consentir à en entrevoir une troisième : la mémoire artificielle, née de ce que l'on nomme la mnémonique ou la mnémotechnie.

Elle est créée par des procédés extérieurs, qui jouent le rôle d'adjuvant ou d'étais. Elle est destinée à suppléer à la mémoire défaillante par des « trucs » qui tendent à être ingénieux, et relèveraient beaucoup plus de la combinaison des sens et de l'intelligence que de la faculté mnésique proprement dite. Le résultat qui pourrait être obtenu par ces moyens mnémoniques est une sorte de succédané de la mémoire, quelque chose comme ce que l'on nomme en temps de restrictions « un produit de remplacement ».

L'origine de l'idée de la mnémonique ou mnémotechnie se perd dans la nuit des temps, mais c'est vers le VIe siècle avant Jésus-Christ, que l'on commence à en trouver des traces précises.

Dans ces temps lointains, les hommes n'avaient à leur disposition rien du matériel et des moyens d'assistance à la mémoire dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. L'écriture, même, était peu répandue. La mémoire devait obtenir tout d'elle-même et rendre au maximum. Et il n'est pas douteux que la mémoire des gens de cette époque était robuste. Celle des gens des trois siècles qui ont précédé le XIXe l'était encore plus que la nôtre, mais celle de l'antiquité était extraordinairement puissante, car elle devait suppléer à tout. Il fallait tout se rappeler, pour faire ses affaires, pour faire ses comptes, pour rendre compte des faits. Et comme il n'y avait, ainsi que nous venons de le dire, que très peu de connaissance de l'écriture et, d'autre part, pas du tout de poste, pour répandre les nouvelles publiques ou privées d'un bout à l'autre du pays, pour rapporter une histoire il fallait tout savoir et retenir par cœur.

Les chants d'Homère avaient été rapportés — pour ainsi dire, comme récits historiques — dans toute la Grèce par des hommes qui les avaient appris de cette façon et dont la plupart

eussent été incapables de les mettre en écrit. Les rhapsodes, en majorité, ne savaient ni lire ni écrire, et les aèdes composaient leurs poèmes dans leur tête, car beaucoup d'entre eux eussent été fort embarrassés pour se servir d'un calame.

Et, puisque nous parlons d'Homère, de rhapsodes et d'aèdes, disons qu'il n'est pas douteux que l'origine des vers a été le premier essai de mnémonique, et cela bien avant le VIe siècle avant Jésus-Christ. Les conteurs, qui, autour des feux et sur les places publiques, narraient à un cercle d'auditeurs attentifs des histoires vraies ou qu'ils avaient construites, devaient se les rappeler intégralement et sans en changer un mot. Impossible, nous l'avons dit, de les écrire ou même de prendre de simples notes. Ils s'aidèrent donc en scandant les phrases. La cadence de celles-ci et le rythme leur servaient de point de repère, et c'était une sorte de mécanisme : chaque idée, chaque phrase, principale ou incidente, tenait, pour eux, dans la petite mesure du vers, les strophes leur apportaient l'épisode.

Plus tard, la mnémonique s'étendit à bien d'autres procédés. On eut recours à toutes sortes d'associations d'idées.

Le système le plus répandu était la mnémonie topologique, c'est-à-dire la mémoire trouvant un moyen conservatoire et évocatoire dans

la disposition d'un lieu déterminé et de ce qui s'y trouvait. Par exemple, chaque phrase d'un discours était représentée et, par conséquent, évoquée par l'un des monuments d'une place publique ou par les différentes collines d'une région accidentée, etc. Pythagore était féru de cette mnémonie topologique et l'enseignait, et il faut noter que, pour les Pythagoriciens, la culture de la mémoire était un point essentiel, primordial, de l'éducation générale.

Cicéron, ardemment partisan de la mnémonique, était si attaché au système mnémotopologique — qui pourrait aussi bien s'appeler la méthode des localités — que la paternité de ce système avait fini par lui être attribuée, alors qu'ainsi que nous venons de le voir elle était antérieure à sa propre existence.

Beaucoup plus tard, pendant la période médiévale, au cours de laquelle beaucoup de travaux ont été faits sur la mnémonique, on en trouve entre autres certaines formes mystiques et symboliques qui n'étaient d'ailleurs qu'à la portée des initiés, car elles étaient ésotériques comme le fut l'alchimie, et il fallait une clef pour en déchiffrer les principes. On exigeait, alors, des néophytes ou des élèves, le serment de ne rien révéler de ce que l'on enseignait.

Au XVe siècle, on était très enthousiaste de mnémonique. Beaucoup de systèmes étaient préconisés. L'un d'eux recueillit les suffrages quasi unanimes. Un certain Publicius avait exhumé la mnémo-topologie des anciens et il y avait ajouté des symboles. Cela devenait, si nous osons dire, de la mnémo-topo-symbologie. Pendant le même sciècle, un professeur de droit canon à Padoue, Pierre de Ravenne, eut l'idée de remplacer les lettres de l'alphabet par des images de jeunes filles.

Au XVIe siècle, où la vogue de la mnémonique n'avait fait que croître, un nommé Rombéry ou Rombory de Kyrpse renchérit sur Pierre de Ravenne. Il imagina toute une série d'alphabets et de grammaires symboliques. La grammaire surtout était suggestive. Elle se promenait sur toute l'anatomie humaine. Un homme nu représentait un singulier ; habillé, un pluriel ; la tête, un nominatif ; la main droite, un génitif ; la main gauche, un datif et ainsi de suite.

Mais si au XVe et au XVIe siècles, il y eut une débauche de mnémonique, ce fut encore bien pis au XVIIe siècle, où l'on mnémonisa toutes choses.

Au XVIIIe siècle, dans sa première moitié, il faut citer le système du jésuite Paul Buffier, qui plaçait dans des vers techniques les faits de l'histoire et les données de la géographie, et

qui eut un grand succès. A peu près à la même époque, l'Anglais Gray publia une méthode qui consistait à transformer les chiffres en articulations, c'est-à-dire qu'il imaginait un alphabet numérique. C'est peut-être là l'ancêtre du télégramme chiffré.

Mais, dans la seconde moitié de ce XVIIIe siècle, l'esprit philosophique s'opposa à ces puérilités et les fit disparaître.

On les voit revenir au XIXe siècle. En 1830, Aimé Paris, avocat à la cour de Cassation, construisit une méthode mnémotechnique qui mêle le système des localités à celui des chiffres. Et c'est aussi au XIXe siècle qu'apparut le seul système qui pût présenter quelque utilité. C'est la méthode qui fut appelée *système polonais*. Le Polonais Jaswinski en fut l'auteur. Ce système se présentait ainsi : on traçait un carré divisé en un nombre de cases variant selon l'étendue et l'importance du sujet à étudier. Chaque case représentait un fait ou une idée. Prenons, par exemple, un siècle d'histoire. Le carré était le siècle, chaque case était une année et, dans chaque case, des jetons de différentes formes et couleurs représentaient les événements. Il est évident que, sans avoir une valeur considérable, ce système pouvait rendre quelques services comme aide-mémoire.

Mais nous en avons dit assez long sur ce sujet, que nous mentionnons surtout pour ne

rien négliger de ce qui touche aux travaux de la mémoire. Nous ajouterons seulement qu'au commencement du siècle présent, en Angleterre, les élèves d'Oxford et de Cambridge continuaient à cultiver la mnémotechnique, les anciens transmettant aux nouveaux les procédés qu'ils appliquaient, et qu'en Allemagne, on ne l'a pas encore complètement abandonnée.

Pour notre part, nous n'offrirons aucune méthode de ce genre à nos lecteurs, car nous estimons que la mnémonique constitue uniquement un jeu, quelque peu enfantin, de l'esprit.

Elle ne résiste d'ailleurs pas à l'examen du raisonnement. Si, en effet, un homme ou une femme a assez de mémoire pour se souvenir des principes d'une méthode mnémotechnique, il ou elle n'a pas besoin de cette méthode. Il ou elle n'aura qu'à employer la méthode directe, à travailler et à éduquer cette mémoire qu'il possède, fût-ce à un faible degré. En outre, il faudra autant d'effort de mémoire pour se souvenir des repères et se rappeler ce qu'ils représentent que pour se souvenir de la chose elle-même.

Tout au plus, serait-il possible d'admettre que, pour d'aucuns, ce peut être une aide que d'établir personnellement des points où la mémoire peut s'accrocher. Par exemple, choisir un mot, une phrase en dehors de la question et qui évoque un souvenir ou un détail

dans l'ensemble d'une chose qu'on a besoin de se rappeler, ou encore de schématiser ou de condenser les faits et les idées en quelques paroles essentielles que l'on garde dans un coin de sa tête ou sur un bout de papier. Jaurès prenait ainsi des notes extrêmement schématiques. Il lui arrivait même de s'aider d'un mot ou d'une association de quelques mots qui n'avaient pas de sens précis ou pas de lien avec le sujet qu'il devait se rappeler. Ces moyens peuvent, évidemment, pour certains esprits, servir d'adjuvants à la mémoire. Nous ne croyons pas qu'ils puissent y suppléer.

Au surplus, ils ne peuvent être que purement personnels, chacun devant fixer le choix de ces points de repère ou d'appui de la mémoire, et portant en lui seul les raisons de leur pouvoir évocatoire. Et, après tout, acceptant ces derniers procédés, on peut considérer que tout le monde s'adonne à la mnémonique en pensant seulement au nombre d'enfants — et même de grandes personnes — qui font un nœud à leur mouchoir ou se mettent un « pense-bête », comme disent les midinettes, pour ne pas oublier quelque chose qu'ils ont à faire.

CHAPITRE XIII

Vue d'ensemble

Nous voici arrivés à la fin de l'exposé détaillé de notre méthode. Prenons-en une rapide vue d'ensemble.

Dites-vous bien que, si faible que soit votre mémoire native, elle peut être transformée en excellente mémoire. C'est un fait mille fois constaté scientifiquement, et tous les plus grands savants, philosophes ou médecins, psychologues et neurologues, vous confirmeront notre dire.

Si vous suivez point par point la méthode que nous vous avons indiquée, il est évident que ceux d'entre vous qui ont une puissante mémoire innée disposeront d'entrée d'une avance sur ceux qui ne l'ont que faible, et gagneront ainsi du temps pour l'obtention du résultat

final. Mais, dans la suite, les seconds rattraperont les premiers.

En effet : en suivant la ligne de culture que nous vous avons tracée, non seulement vous parviendrez à une mémoire acquise très forte, mais encore, du même coup, grâce au travail mental que vous aurez exécuté, votre mémoire innée et naturelle ou « brute » se développera, et l'union ou la collaboration ou bien le complément des deux mémoires l'une par l'autre s'opérant, vous aurez, ainsi, un instrument mnésique parfait et qui, lorsque les moments d'utilisation arriveront, jouera de lui-même, harmonieusement et avec le maximum d'efficacité.

Vous connaissez les différentes phases de cette culture. Concrétisons-les en quelques mots.

Le point de départ, c'est la vue précise de ce qu'est la mémoire, telle que nous la constatons — car nous ne pouvons que la constater, puisque nous ne savons pas de quoi elle est faite.

L'étude — jusqu'à ce que vous soyez parvenu à bien vous en rendre compte — de son rôle et de son action exacts, qui vont des faits et de vos activités les plus infimes et les plus élémentaires jusqu'aux plus importants, jusqu'aux plus compliqués et jusqu'aux plus généraux.

Ce rôle et cette action sont beaucoup plus importants et essentiels que ne le croit la grande majorité des humains, faute d'aller au fond des choses.

Ensuite, vous regardez comment elle opère en vous, comment, au point de vue physiologique et psychologique ou, si vous aimez mieux, dans le domaine physique et dans le domaine psychique, elle recueille et abrite le souvenir. Puis, comment elle fait pour le reproduire, en somme, ce qui provoque cette reproduction.

Ceci s'obtient facilement en s'observant soi-même et en observant toutes vos réactions même les plus minimes. Et cette surveillance se fait aisément à partir du moment où vous êtes averti que ces réactions existent. Elles vous auront échappé jusque-là et vous n'aurez pas suivi l'itinéraire de vos souvenirs, simplement parce que le travail s'opère sans sensation d'effort et passe, ainsi, inaperçu. Averti, vous le saisirez et le décomposerez.

En quatrième lieu, cette mémoire, dont vous avez saisi l'existence et les modalités, vous l'éduquerez. Vous mettrez votre attention volontaire à sa disposition. Cette attention devra toujours être tendue pour fournir à la mémoire ses matériaux de travail.

Vous vous exercerez aussi à savoir rechercher et provoquer le souvenir.

Enfin, arrivé à ce point, bien maître d'une mémoire bien armée, vous passerez à son utilisation.

Vous l'organiserez et l'aménagerez, la meublerez, pour ainsi dire, en lui faisant prendre l'habitude de mettre chaque souvenir à sa place, d'aller l'y prendre dès que vous en aurez besoin, et de ne pas mêler deux souvenirs.

Vous devrez la guider dans son choix et ne pas la laisser s'arrêter à des choses futiles qui la surchargeraient inutilement.

En bref, vous aurez des occasions constantes de l'utiliser selon les principes que nous vous avons indiqués.

N'oubliez pas de lui appliquer une sage hygiène.

Ne la laissez pas chômer, car elle s'étiolerait.

A de longs intervalles, donnez-lui de courts repos, sinon elle se fatiguerait.

Au cours de toutes ces étapes, votre perspicacité devra être en éveil et, à partir de la seconde, votre attention devra être tendue, se renforcer encore à la troisième, et davantage à la quatrième. Il s'agit d'une intervention constante de cette attention.

L'attention dont nous parlons est *l'attention volontaire*, c'est-à-dire que votre *volonté* devra entrer en jeu.

La volonté tient du reste un grand rôle dans l'action et l'utilisation de la mémoire.

Les grandes tâches de la mémoire

Ayant ainsi développé votre mémoire d'une façon concertée et réfléchie, ayant étudié tous ses moyens et tous ses mouvements, et continuant à en surveiller, à en diriger et à en coordonner les activités, vous serez surpris des possibilités qui s'ouvriront devant vous, et aussi de tout ce que vous découvrirez, des éléments nouveaux qui se présenteront à vos constatations et dont vous ne soupçonniez pas l'existence, tant que vous vous borniez, comme la plupart des humains, à enregistrer la présence de cette faculté et que vous considériez ses interventions comme automatiques et dues à un hasard ou à des circonstances arbitraires.

Car les tâches de la mémoire sont multiples, parfois très élevées et son influence très étendue.

Ce sera pour vous une arme puissante.

La mémoire vous permet de construire votre vie. Elle vous donne rapidement l'expérience, qui continuera à se développer, à s'accroître chez vous au fil des ans.

Elle vous gardera de bien des imprévus et de bien des surprises, tantôt en vous rappelant de menus faits antérieurs, qui vous donneront des vues sur la situation devant laquelle vous vous trouverez ou qui l'entoureront d'une at-

mosphère qui sera un avertissement pour vous, tantôt en vous permettant de comprendre certaines circonstances par la comparaison de circonstances analogues dont vous vous souviendrez.

Elle vous donnera dans la discussion, dans la compétition, dans la lutte, un gros avantage sur vos interlocuteurs, vos concurrents ou vos adversaires.

Mais, sortant du domaine personnel, vous constaterez qu'elle a des tâches générales beaucoup plus vastes et prestigieuses.

La mémoire est moralisatrice parce que, donnant à chaque humain la possibilité de graver dans son cerveau tous les faits dont il a été l'auteur, le participant ou le témoin et qui sont forcément composés de bienfaits et de méfaits, elle lui permet de confronter les uns et les autres, c'est-à-dire le bien et le mal, et de s'apercevoir de cette vérité que le premier est plus profitable et, du reste, plus séduisant que le second. Elle est moralisatrice aussi parce qu'elle apporte, des erreurs ou des actions blâmables que l'on a commises, un souvenir lourd, parfois douloureux ou cuisant, qu'elle crée le remords, alors qu'elle apporte un souvenir heureux, ensoleillé, bienfaisant et enthousiaste des bonnes actions.

Elle crée le lien et l'atmosphère de la famille en y plaçant le souvenir latent, flottant,

des preuves d'affection et de dévouement qu'ont échangées, au cours des journées d'intimité, ses divers membres.

Par le même moyen, elle crée et soude l'amitié.

C'est encore elle qui invite aux améliorations sociales, que l'expérience — fille directe de la mémoire — inspire aux groupements humains.

C'est elle qui cimente une nation, en donnant à chacun de ses individus et à tous, pris ensemble, le souvenir de leur histoire, de leur histoire qui les lie, qui les unit, qui, dans certains moments, dans certaines circonstances, leur donne une seule âme, un seul cœur et un seul cerveau.

La mémoire vue dans son entier, telle qu'elle est, et d'une façon intelligente, n'est donc pas ce petit élément du cerveau humain qui sert à un enfant à débiter comme il faut sa table de multiplication ou à un commerçant à se rappeler que tel client n'a pas payé la dernière emplette qu'il lui a faite.

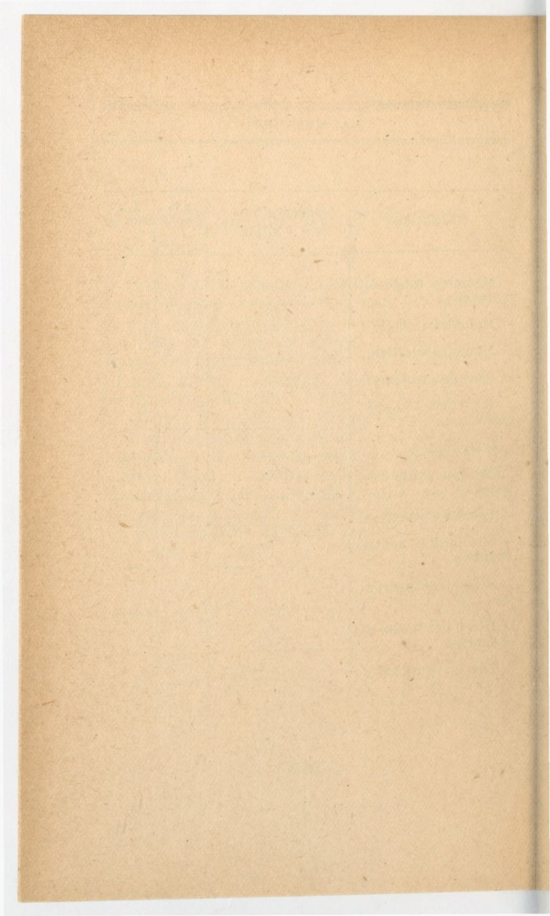
C'est, au contraire, une grande chose qui enveloppe tout le savoir, toutes les actions et toutes les pensées de l'humanité entière et dont ils dépendent.

Elle vaut donc éminemment d'être acquise ou développée au suprême degré, et c'est à cela que nous vous avons conviés et vous avons donné les moyens de parvenir.

TABLEAU D'INTROSPECTION

Avant de commencer la culture de votre mémoire, il sera bon que vous vous introspectiez et que vous établissiez le bilan des éléments qui peuvent aider ou nuire à cette culture, et que vous possédez en vous. Vous construirez, pour ce faire, le tableau ci-dessous où vous inscrirez les éléments — qualités ou défauts — à gauche. En face de chaque élément, dans la première colonne à droite, vous lui donnerez une cote à la date du jour de début de la culture. Dans la seconde colonne à droite, vous donnerez la cote de cette qualité ou défaut au bout de plusieurs semaines, pour apprécier vos améliorations et pour juger si votre mémoire est au point.

ÉLÉMENTS	Observations s'il y a lieu	A la date du	A la date du
Mémoire innée ou naturelle			
Mémoire visuelle .			
Mémoire auditive .			
Mémoire motrice .			
Tendance à la spécialisation.			
Imagination			
Tendance à la distraction			
Faculté d'attention.			
Sensibilité sentimentale.			
Sensibilité nerveuse			
Don de réflexion et d'analyse			
Don de synthèse. .			



ADDITIF

Les rêves

MÊME si cela doit sembler quelque peu extraordinaire à certains de nos lecteurs, nous ne croyons pas possible de faire un livre sur la mémoire sans y ajouter — nous ne disons pas « y mettre » — quelques mots sur les rêves.

Les rêves sont, en effet, issus de la mémoire : Ils naissent tous d'un fait, d'une pensée, d'une préoccupation ou d'un spectacle, enfin de quelque chose dont vous avez été l'auteur, l'acteur, le participant, l'auditeur ou le témoin, qui, généralement, est récent, voire présent ou continu, mais qui peut être lointain, et, dans votre sommeil, ils vous rappellent ce point originel en le déformant plus ou moins, parfois jusqu'à le rendre méconnaissable, mais

parfois aussi en le reconstituant presque exactement.

Il n'est pas nécessaire que ce « quelque chose » soit très important ou vous ait vivement frappé. Il se peut même que ce soit un fait minuscule — que vous ayez vu mais qui n'ait fait qu'effleurer votre conscience, à l'aide de l'intervention de ce que nous oserons à peine appeler un effet d'attention involontaire — et qui est allé, sans que vous en ayez eu garde, se loger dans un coin obscur de votre cerveau.

Il ne faut pas trop négliger les rêves. Il faut tâcher de savoir ce qui les a provoqués, tâcher de deviner ce qu'ils représentent et comment on a pu les faire.

Il n'est, bien entendu, pas question d'attacher la moindre importance aux histoires des devins, diseurs de bonne aventure ou tireurs de cartes, pas plus qu'aux diverses clefs des songes.

Mais l'origine de chaque rêve est bonne à connaître. Elle peut jouer un rôle prémonitoire et vous être utile en certaines occasions.

Supposez que, dans une affaire ou en société, quelqu'un dont vous ne vous méfiez pas ait eu, par inadvertance, un petit geste ou un jeu de physionomie qui implique des sentiments pas très purs à votre endroit, et qui soit passé devant vos yeux sans que, préoccupé d'autre

chose ou dans le feu de la conversation, vous vous y soyez arrêté. Dans la nuit, vous rêvez que cette personne vous joue un mauvais tour. Le lendemain, au réveil, vous en riez ou vous haussez les épaules. « Ce bon ami, vous dites-vous. Aller rêver des choses semblables de lui ! C'est absurde ! » Et, peu de temps après, le mauvais tour vous est joué, sans que vous ayez rien fait pour vous garder.

Si vous aviez attaché un peu d'attention à votre rêve, vous vous seriez, selon l'expression populaire, « creusé la tête » et vous auriez, sans doute, reconstitué la petite scène révélatrice d'un état d'âme. Au lieu de hausser les épaules, vous auriez pensé : « Voyons, quelle a été son attitude hier ? Tiens ! il me semble maintenant me rappeler qu'il a dit telle chose, qu'il a fait tel geste.. » Et votre vigilance aurait, dès ce moment, été en éveil. Vous auriez été en garde et vous auriez pu prévoir le coup.

Dans bien des cas, du reste, l'évocation n'est pas aussi directe, et il faut chercher des à-côté, des chemins indirects. Et puis, il y a aussi les ensembles d'impondérables d'une situation, d'une période que vous êtes en train de vivre, impondérables que vous avez mal notés ou sentis vaguement sans vous y arrêter, qui peuvent inspirer vos songes nocturnes et où vous les trouverez condensés, ne fût-ce que

sous une forme d'atmosphère ou de prémonition. Il faudra chercher à comprendre.

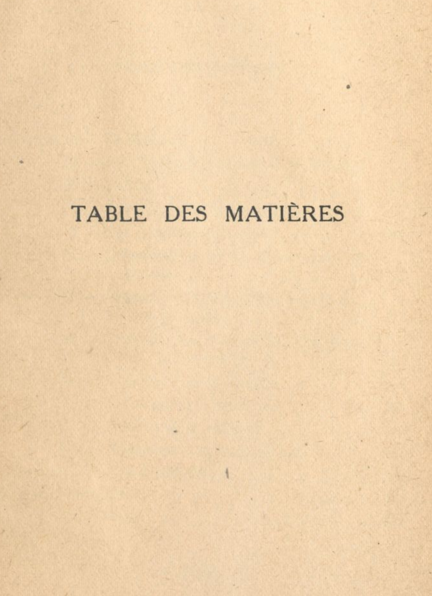
Bien souvent, aussi, les rêves vous suggèrent des idées pour vos affaires, pour un travail que vous avez en train. C'est qu'ils apportent dans le champ de votre conscience, qu'ils mettent en mouvement ou en valeur, des détails que vous aviez négligé de noter parce qu'à première vue vous n'en aviez pas senti clairement la valeur. C'est l'évocation, la reproduction dans le sommeil, l'action non surveillée de votre cerveau, qui vous ont montré, pendant que vous dormiez, toute l'importance réelle qu'ils ont et dont les avait dépouillés, dans l'état de veille, une sorte d'inhibition de votre attention volontaire.

De toute façon, il ne coûte rien, et il peut être très profitable, d'analyser ses rêves au réveil, en se gardant bien d'y mêler aucune superstition, mais en les considérant comme une manifestation d'un ordre spécial, détourné et déformant de la mémoire.

FIN



TABLE DES MATIÈRES



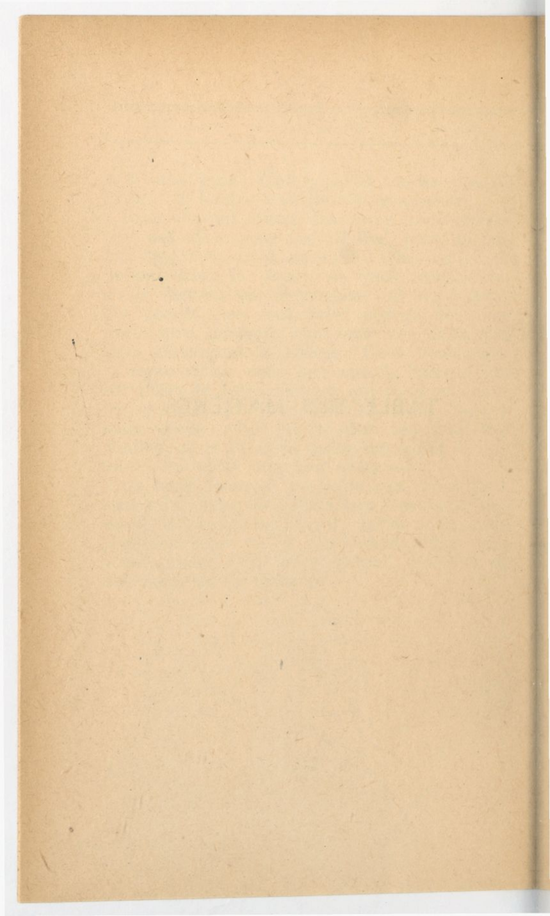
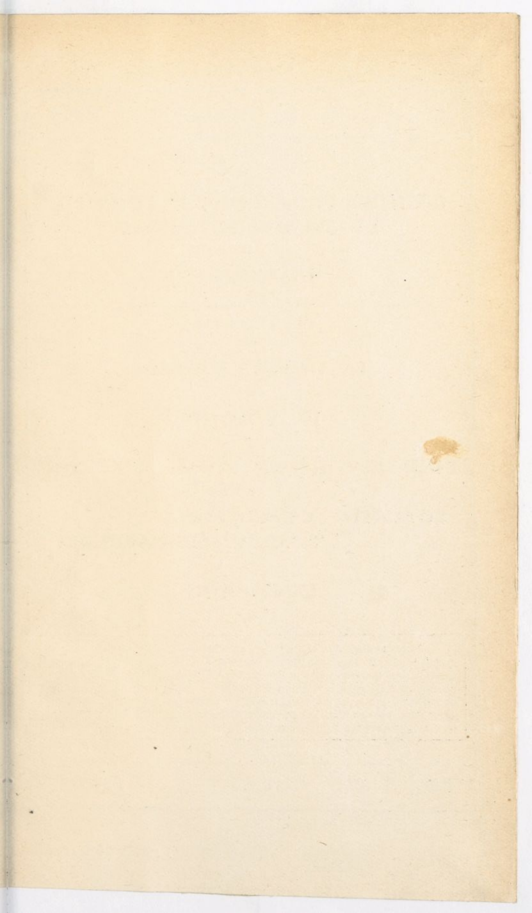


TABLE DES MATIÈRES

—



Prix : 105 fr.


CNL
Centre national du livre